COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME DIXIEME.

Contenant la premiere Partie des *Mémoires* composée des Confessions & des Rêveries du Promeneur Solitaire.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE PREMIER.

JE forme une entreprife qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes femblables un homme dans toute la vérité de la nature ; & cet homme, ce fera moi.

Moi feul. Je fens mon cœur & je connois les hommes. Je ne fuis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ofe croire n'être fait comme aucun de ceux qui exiftent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je fuis autre. Si la nature a bien ou mal fait de brifer le moule dans lequel elle m'a jetté, c'eft ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier fonne quand elle voudra ; je viendrai ce livre à la main me préfenter devant le fouverain Juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai penfé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchife. Je n'ai rien tû de mauvais, rien ajouté de bon, & s'il m'eft arrivé d'employer quelque orne-

ment indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu suppofer vrai ce que je savois avoir pu l'être, jamais ce que je savois être faux. Je me suis montré tel que je fus, méprisable & vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables : qu'ils écoutent mes Confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes miseres. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité, & puis qu'un seul te dise, s'il l'ose ; *je fus meilleur que cet homme-là.*

Je suis né à Geneve en 1712 d'*Isaac Rousseau* Citoyen & de *Susanne Bernard* Citoyenne ; un bien fort médiocre, à partager entre quinze enfans ayant réduit presqu'à rien la portion de mon pere, il n'avoit pour subsister que son métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mere, fille du Ministre *Bernard*, étoit plus riche ; elle avoit de la sagesse & de la beauté : ce n'étoit pas sans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé presque avec leur vie : dès l'âge de huit à neuf ans ils se promenoient ensemble tous les soirs sur la Treille ; à dix ans ils ne pouvoient plus se quitter. La sympathie, l'accord des ames affermit en eux le sentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres & sensibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même disposition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun d'eux jetta son cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le

recevoir. Le ſort qui ſembloit contrarier leur paſſion ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant obtenir ſa maîtreſſe, ſe conſumoit de douleur ; elle lui conſeilla de voyager pour l'oublier. Il voyageà ſans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidelle. Après cette épreuve il ne reſtoit qu'à s'aimer toute la vie ; ils le jurerent, & le Ciel bénit leur ſerment.

Gabriel Bernard, frere de ma mere, devint amoureux d'une des ſœurs de mon pere ; mais elle ne conſentit à épouſer le frere qu'à condition que ſon frere épouſeroit la ſœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages ſe firent le même jour. Ainſi mon oncle étoit le mari de ma tante, & leurs enfans furent doublement mes couſins-germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année; enſuite il fallut encore ſe ſéparer.

Mon oncle *Bernard* étoit Ingénieur : il alla ſervir dans l'Empire & en Hongrie ſous le Prince Eugene. Il ſe diſtingua au ſiége & à la bataille de Belgrade. Mon pere, après la naiſſance de mon frere unique, partit pour Conſtantinople où il étoit appellé, & devint horloger du Sérail. Durant ſon abſence, la beauté de ma mere, ſon eſprit, ſes talens (*), lui attirerent des hommages. M. de la Cloſure, Réſident de France, fut des

(*) Elle en avoit de trop brillans pour ſon état; le Miniſtre ſon pere qui l'adoroit, ayant pris grand ſoin de ſon éducation. Elle deſſinoit, elle chantoit, elle s'accompagnoit du Théorbe, elle avoit de la lecture & faiſoit des vers paſſables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'abſence de ſon frere & de ſon mari, ſe promenant avec ſa belle-ſœur & leurs deux enfans, ſur un propos que quelqu'un lui tint à leur ſujet.

Ces deux Meſſieurs qui ſont abſens
Nous ſont chers de bien des manieres;
Ce ſont nos amis, nos amans;
Ce ſont nos maris & nos freres,
Et les peres de ces enfans.

plus empressés à lui en offrir. Il falloit que sa passion fût vive, puisqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoit plus que de la vertu pour s'en défendre, elle aimoit tendrement son mari; elle le pressa de revenir. Il quitta tout & revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme & malade; je coûtai la vie à ma mere, & ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas su comment mon pere supporta cette perte; mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyoit la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer se mêloit à ses caresses; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me disoit : Jean-Jaques, parlons de ta mere; je lui disois; hé bien, mon pere, nous allons donc pleurer; & ce mot seul lui tiroit déjà des larmes. Ah! disoit-il en gémissant; rends-la moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon ame. T'aimerois-je ainsi si tu n'étois que mon fils? Quarante ans après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde femme, mais le nom de la premiere à la bouche, & son image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis, un cœur sensible est le seul qu'ils me laisserent; mais il avoit fait leur bonheur, & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né presque mourant; on espéroit peu de me conserver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, & qui maintenant ne me donne quelquefois des re-

lâches que pour me laiſſer ſouffrir plus cruellement d'une autre façon. Une ſœur de mon pere, fille aimable & ſage, prit ſi grand ſoin de moi qu'elle me ſauva. Au moment où j'écris ceci elle eſt encore en vie, ſoignant à l'âge de quatre-vingts ans un mari plus jeune qu'elle, mais uſé par la boiſſon. Chere tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres ſoins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai auſſi ma mie Jaqueline encore vivante, ſaine & robuſte. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naiſſance pourront me les fermer à ma mort.

Je ſentis avant de penſer; c'eſt le ſort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis juſqu'à cinq ou ſix ans: je ne ſais comment j'appris à lire; je ne me ſouviens que de mes premieres lectures & de leur effet ſur moi: c'eſt le tems d'où je date ſans interruption la conſcience de moi-même. Ma mere avoit laiſſé des Romans. Nous nous mîmes à les lire après ſoupé, mon pere & moi. Il n'étoit queſtion d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amuſans; mais bientôt l'intérêt devint ſi vif que nous liſions tour-à-tour ſans relâche, & paſſions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere, entendant le matin les hirondelles, diſoit tout honteux: allons nous coucher, je ſuis plus enfant que toi.

En peu de tems j'acquis par cette dangereuſe méthode, non-ſeulement une extrême facilité à lire & à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge ſur les paſſions. Je n'avois aucune idée des choſes, que tous les ſentimens m'é-

toient déjà connus. Je n'avois rien conçu; j'avois tout ſenti. Ces émotions confuſes que j'éprouvai coup ſur coup n'altéroient point la raiſon que je n'avois pas encore; mais elles m'en formerent une d'une autre trempe, & me donnerent de la vie humaine des notions bizarres & romaneſques, dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver ſuivant ce fut autre choſe. La bibliothéque de ma mere épuiſée, on eut recours à la portion de celle de ſon pere qui nous étoit échue. Heureuſement il s'y trouva de bons livres; & cela ne pouvoit gueres être autrement; cette bibliothéque ayant été formée par un Miniſtre, à la vérité, & ſavant même; car c'étoit la mode alors, mais homme de goût & d'eſprit. L'hiſtoire de l'Égliſe & de l'Empire par Le Sueur, le diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle, les hommes illuſtres de Plutarque, l'hiſtoire de Veniſe par Nani, les métamorphoſes d'Ovide, La Bruyere, les mondes de Fontenelle, ſes Dialogues des morts, & quelques tomes de Moliere, furent tranſportés dans le cabinet de mon pere, & je les lui liſois tous les jours durant ſon travail. J'y pris un goût rare & peut-être unique à cet âge. Plutarque ſur-tout devint ma lecture favorite. Le plaiſir que je prenois à le relire ſans ceſſe me guérit un peu des Romans, & je préférai bientôt Agéſilas, Brutus, Ariſtide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéreſſantes lectures, des entretiens qu'elles occaſionnoient entre mon pere & moi ſe forma cet eſprit libre & républicain, ce caractere indomptable & fier, impatient de joug & de ſervitude qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie, dans les ſituations les moins

propres à lui donner l'essor. Sans cesse occupé de Rome & d'Athenes ; vivant, pour ainsi dire avec leurs grands hommes, né moi-même Citoyen d'une République, & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte passion, je m'en enflammois à son exemple ; je me croyois Grec ou Romain ; je devenois le personnage dont je lisois la vie : le récit des traits de constance & d'intrépidité qui m'avoient frappé me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'aventure de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer & tenir la main sur un réchaud pour représenter son action.

J'avois un frere plus âgé que moi de sept ans. Il apprenoit la profession de mon pere. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faisoit un peu négliger, & ce n'est pas cela que j'approuve. Son éducation se sentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître, d'où il faisoit des escapades, comme il en avoit fait de la maison paternelle. Je ne le voyois presque point : à peine puis-je dire avoir fait connoissance avec lui : mais je ne laissois pas de l'aimer tendrement, & il m'aimoit autant qu'un polisson peut aimer quelque chose. Je me souviens qu'une fois que mon pere le châtioit rudement & avec colere, je me jettai impétueusement entre deux l'embrassant étroitement. Je le couvris ainsi de mon corps recevant les coups qui lui étoient portés, & je m'obstinai si bien dans cette attitude qu'il fallut enfin que mon pere lui fît grace, soit désarmé par mes cris & mes larmes, soit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frere tourna

ſi mal qu'il s'enfuit & diſparut tout-à-fait. Quelques tems après on ſut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une ſeule fois. On n'a plus eu de ſes nouvelles depuis ce tems-là, & voilà comment je ſuis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainſi de ſon frere, & les enfans des Rois ne ſauroient être ſoignés avec plus de zele que je le fus durant mes premiers ans, idolâtré de tout ce qui m'environnoit, & toujours, ce qui eſt bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté. Jamais une ſeule fois, juſqu'à ma ſortie de la maiſon paternelle on ne m'a laiſſé courir ſeul dans la rue avec les autres enfans : jamais on n'eut à réprimer en moi ni à ſatisfaire aucune de ces fantaſques humeurs qu'on impute à la nature, & qui naiſſent toutes de la ſeule éducation. J'avois les défauts de mon âge ; j'étois babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaiſir à faire du mal, du dégât, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me ſouviens pourtant d'avoir une fois piſſé dans la marmite d'une de nos voiſines appellée Madame *Clot*, tandis qu'elle étoit au prêche. J'avoue même que ce ſouvenir me fait encore rire, parce que Madame *Clot*, bonne femme au demeurant, étoit bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte & véridique hiſtoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment ſerois-je devenu méchant, quand je n'avois ſous les yeux que des exemples de douceur, & autour de moi que les meilleures gens du monde ? Mon pere, ma tante,

ma

ma mie, mes parens, nos amis, nos voiſins, tout ce qui m'environnoit ne m'obéiſſoit pas à la vérité, mais m'aimoit; & moi je les aimois de même. Mes volontés étoient ſi peu excitées & ſi peu contrariées qu'il ne me venoit pas dans l'eſprit d'en avoir. Je puis jurer que juſqu'à mon aſſerviſſement ſous un maître, je n'ai pas ſu ce que c'étoit qu'une fantaiſie. Hors le tems que je paſſois à lire ou écrire auprès de mon pere, & celui où ma mie me menoit promener, j'étois toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, aſſis ou debout à côté d'elle, & j'étois content. Son enjouement, ſa douceur, ſa figure agréable, m'ont laiſſé de ſi fortes impreſſions, que je vois encore ſon air, ſon regard, ſon attitude; je me ſouviens de ſes petits propos careſſans : je dirois comment elle étoit vêtue & coiffée, ſans oublier les deux crochets que ſes cheveux noirs faiſoient ſur ſes tempes, ſelon la mode de ce tems-là.

Je ſuis perſuadé que je lui dois le goût ou plutôt la paſſion pour la muſique qui ne s'eſt bien développée en moi que long-tems après. Elle ſavoit une quantité prodigieuſe d'airs & de chanſons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La ſérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la triſteſſe. L'attrait que ſon chant avoit pour moi fut tel que non-ſeulement pluſieurs de ſes chanſons me ſont toujours reſtées dans la mémoire; mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, ſe retracent à meſure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé

de ſoucis & de peines , je me ſurprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmotant ces petits airs d'une voix déjà caſſée & tremblante ? Il y en a un ſur-tout, qui m'eſt bien revenu tout entier, quant à l'air ; mais la ſeconde moitié des paroles s'eſt conſtamment refuſée à tous mes efforts pour me la rappeller, quoiqu'il m'en revienne confuſément les rimes. Voici le commencement, & ce que j'ai pu me rappeller du reſte.

Tircis, je n'oſe
Ecouter ton Chalumeau
Sous l'Ormeau ;
Car on en cauſe
Déjà dans notre hameau.
. . . .
. . . . un Berger
. . . . s'engager
. . . . ſans danger ;
Et toujours l'épine eſt ſous la roſe.

Je cherche où eſt le charme attendriſſant que mon cœur trouve à cette chanſon : c'eſt un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'eſt de toute impoſſibilité de la chanter juſqu'à la fin, ſans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projetté d'écrire à Paris pour faire chercher le reſte des paroles, ſi tant eſt que quelqu'un les connoiſſe encore. Mais je ſuis preſque ſûr que le plaiſir que je prends à me rappeller cet air s'évanouiroit en partie, ſi j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante *Suſon* l'ont chanté.

Telles furent les premieres affections de mon entrée à la vie ; ainſi commençoit à ſe former ou à ſe montrer en moi

ce cœur à la fois si fier & si tendre, ce caractere efféminé, mais pourtant indomptable, qui, flottant toujours entre la foiblesse & le courage, entre la mollesse & la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même, & a fait que l'abstinence & la jouissance, le plaisir & la sagesse, m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les suites ont influé sur le reste de ma vie. Mon pere eut un démêlé avec un M. *G****., Capitaine en France, & apparenté dans le Conseil. Ce *G* * * *., homme insolent & lâche, saigna du nez, & pour se venger accusa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon pere qu'on voulut envoyer en prison, s'obstinoit à vouloir que, selon la loi, l'accusateur y entrât aussi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux sortir de Geneve & s'expatrier pour le reste de sa vie, que de céder sur un point où l'honneur & la liberté lui paroissoient compromis.

Je restai sous la tutelle de mon oncle *Bernard* alors employé aux fortifications de Geneve. Sa fille aînée étoit morte, mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis ensemble à Bossey en pension chez le Ministre *Lambercier*, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation.

Deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, & me ramenerent à l'état d'enfant. A Geneve où l'on ne m'imposoit rien, j'aimois l'application, la lecture; c'étoit presque mon seul amusement. A Bossey le travail me fit aimer les jeux qui lui servoient de relâche. La campagne

étoit pour moi ſi nouvelle que je ne pouvois me laſſer d'en jouir. Je pris pour elle un goût ſi vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le ſouvenir des jours heureux que j'y ai paſſés m'a fait regretter ſon ſéjour & ſes plaiſirs dans tous les âges ; juſqu'à celui qui m'y a ramené. M. *Lambercier* étoit un homme fort raiſonnable, qui, ſans négliger notre inſtruction, ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il s'y prenoit bien eſt que, malgré mon averſion pour la gêne, je ne me ſuis jamais rappellé avec dégoût mes heures d'étude, & que, ſi je n'appris pas de lui beaucoup de choſes, ce que j'appris je l'appris ſans peine, & n'en ai rien oublié.

La ſimplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix ineſtimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Juſqu'alors je n'avois connu que des ſentimens élevés, mais imaginaires. L'habitude de vivre enſemble dans un état paiſible m'unit tendrement à mon couſin *Bernard*. En peu de tems j'eus pour lui des ſentimens plus affectueux que ceux que j'avois eu pour mon frere, & qui ne ſe ſont jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué, fort fluet, auſſi doux d'eſprit que foible de corps, & qui n'abuſoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maiſon, comme fils de mon tuteur. Nos travaux, nos amuſemens, nos goûts étoient les mêmes ; nous étions ſeuls ; nous étions de même âge ; chacun des deux avoit beſoin d'un camarade : nous ſéparer étoit en quelque ſorte nous anéantir. Quoique nous euſſions peu d'occaſions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il étoit extrême, & non-ſeulement nous ne pouvions vivre un inſtant ſéparés, mais nous n'imaginions pas que nous puſſions jamais

l'être. Tous deux d'un esprit facile à céder aux caresses, complaisans quand on ne vouloit pas nous contraindre, nous étions toujours d'accord sur tout. Si, par la faveur de ceux qui nous gouvernoient, il avoit sur moi quelque ascendant sous leurs yeux, quand nous étions seuls j'en avois un sur lui qui rétablissoit l'équilibre. Dans nos études, je lui soufflois sa leçon quand il hésitoit; quand mon thême étoit fait, je lui aidois à faire le sien, & dans nos amusemens mon goût plus actif lui servoit toujours de guide. Enfin nos deux caracteres s'accordoient si bien, & l'amitié qui nous unissoit étoit si vraie, que dans plus de cinq ans que nous fûmes presque inséparables tant à Bossey qu'à Geneve, nous nous battîmes souvent, je l'avoue; mais jamais on n'eut besoin de nous séparer, jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure, & jamais une seule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accusation. Ces remarques sont, si l'on veut, puériles, mais il en résulte pourtant un exemple peut-être unique, depuis qu'il existe des enfans.

La maniere dont je vivois à Bossey me convenoit si bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tems pour fixer absolument mon caractere. Les sentimens tendres, affectueux, paisibles en faisoient le fond. Je crois que jamais individu de notre espece n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des sentimens sublimes; mais je retombois aussi-tôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes desirs. J'étois doux, mon cousin l'étoit; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je ne fus ni témoin, ni vic-

time d'un ſentiment violent. Tout nourriſſoit dans mon cœur les diſpoſitions qu'il reçut de la nature. Je ne connoiſſois rien d'auſſi charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute choſe. Je me ſouviendrai toujours qu'au temple répondant au catéchiſme, rien ne me troubloit plus quand il m'arrivoit d'héſiter, que de voir ſur le viſage de Mlle. *Lambercier* des marques d'inquiétude & de peine. Cela ſeul m'affligeoit plus que la honte de manquer en public, qui m'affectoit pourtant extrêmement : car quoique peu ſenſible aux louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des reprimandes de Mlle. *Lambercier* me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au beſoin de ſévérité, non plus que ſon frere : mais comme cette ſévérité, preſque toujours juſte, n'étoit jamais emportée, je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni, & le ſigne du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il eſt embarraſſant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeuneſſe, ſi l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indiſtinctement, & ſouvent indiſcrétement ! La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple auſſi commun que funeſte, me fait réſoudre à le donner.

Comme Mlle. *Lambercier* avoit pour nous l'affection d'une mere, elle en avoit auſſi l'autorité, & la portoit quelquefois juſqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions méritée. Aſſez long-tems elle s'en tint à la menace, & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me ſem-

bloit très-effrayante ; mais après l'exécution je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été, & ce qu'il y a de plus bizarre eſt que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit impoſé. Il falloit même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de ſenſualité qui m'avoit laiſſé plus de deſir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Il eſt vrai que, comme il ſe mêloit ſans doute à cela quelque inſtinct précoce du ſexe, le même châtiment reçu de ſon frere, ne m'eût point du tout paru plaiſant. Mais de l'humeur dont il étoit, cette ſubſtitution n'étoit gueres à craindre, & ſi je m'abſtenois de mériter la correction, c'étoit uniquement de peur de fâcher Mlle. *Lambercier*; car tel eſt en moi l'empire de la bienveillance, & même de celle que les ſens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois ſans la craindre arriva ſans qu'il y eût de ma faute; c'eſt-à-dire, de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire, en ſureté de conſcience. Mais cette ſeconde fois fut auſſi la derniere : car Mlle. *Lambercier* s'étant ſans doute apperçue à quelque ſigne que ce châtiment n'alloit pas à ſon but, déclara qu'elle y renonçoit & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions juſques-là couché dans ſa chambre, & même en hiver quelquefois dans ſon lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, & j'eus déſormais l'honneur dont je me ſerois bien paſſé d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente a décidé de mes goûts, de mes desirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie, & cela précisément dans le sens contraire à ce qui devoit s'ensuivre naturellement? En même tems que mes sens furent allumés, mes desirs prirent si bien le change, que, bornés à ce que j'avois éprouvé ils ne s'aviserent point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance je me conservai pur de toute souillure jusqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs se développent. Tourmenté long-tems, sans savoir de quoi, je dévorois d'un œil ardent les belles personnes; mon imagination me les rappelloit sans cesse; uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, & en faire autant de Demoiselles *Lambercier.*

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours persistant, & porté jusqu'à la dépravation, jusqu'à la folie, m'a conservé les mœurs honnêtes qu'il sembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeste & chaste, c'est assurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas seulement des personnes d'une sagesse exemplaire, mais d'une réserve que depuis long-tems les femmes ne connoissent plus. Mon pere homme de plaisir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus, des propos dont une vierge eût pu rougir, & jamais on n'a poussé plus loin que dans ma famille & devant moi le respect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. *Lambercier* sur le même article, & une fort bonne servante y fut

mise

mise à la porte, pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-seulement je n'eus jusqu'à mon adolescence aucune idée distincte de l'union des sexes; mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi que sous une image odieuse & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'est jamais effacée; je ne pouvois voir un débauché sans dédain, sans effroi même: car mon aversion pour la débauche alloit jusques-là, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens-là faisoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes me revenoit aussi toujours à l'esprit en pensant aux autres, & le cœur me soulevoit à ce seul souvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premieres explosions d'un tempérament combustible, furent aidés, comme j'ai dit, par la diversion que firent sur moi les premieres pointes de la sensualité. N'imaginant que ce que j'avois senti, malgré des effervescences de sang très-incommodes, je ne savois porter mes desirs que vers l'espece de volupté qui m'étoit connue, sans aller jamais jusqu'à celle qu'on m'avoit rendue haïssable, & qui tenoit de si près à l'autre, sans que j'en eusse le moindre soupçon. Dans mes sottes fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginairement le secours de l'autre sexe, sans penser jamais qu'il fût propre à nul autre usage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-seulement donc c'est ainsi qu'avec un tempérament

très-ardent, très-lascif, très-précoce, je passai toutefois l'âge de puberté sans desirer, sans connoître d'autres plaisirs des sens que ceux dont Mlle. *Lambercier* m'avoit très-innocemment donné l'idée; mais quand enfin le progrès des ans m'eût fait homme, c'est encore ainsi que ce qui devoit me perdre me conserva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir s'associa tellement à l'autre que je ne pus jamais l'écarter des desirs allumés par mes sens; & cette folie, jointe à ma timidité naturelle m'a toujours rendu très-peu entreprenant près des femmes, faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire; l'espece de jouissance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme ne pouvant être usurpée par celui qui la desire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter & me taire auprès des personnes que j'aimois le plus. N'osant jamais déclarer mon goût je l'amusois du moins par des rapports qui m'en conservoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étoient pour moi de très-douces jouissances, & plus ma vive imagination m'enflammoit le sang, plus j'avois l'air d'un amant transi. On conçoit que cette maniere de faire l'amour n'amene pas des progrès bien rapides, & n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en sont l'objet. J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma maniere; c'est-à-dire, par l'imagination. Voilà comment mes sens, d'accord avec mon humeur timide & mon esprit romanesque, m'ont conservé des sentimens purs & des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui, peut-être avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obſcur & fangeux de mes confeſſions. Ce n'eſt pas ce qui eſt criminel qui coûte le plus à dire, c'eſt ce qui eſt ridicule & honteux. Dès-à-préſent je ſuis ſûr de moi, après ce que je viens d'oſer dire, rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de ſemblables aveux, ſur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois par les fureurs d'une paſſion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de ſens, & ſaiſi d'un tremblement convulſif dans tout mon corps; jamais je n'ai pu prendre ſur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la ſeule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'eſt jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance avec un enfant de mon âge; encore fut-ce elle qui en fit la premiere propoſition.

En remontant de cette ſorte aux premieres traces de mon être ſenſible, je trouve des élémens qui, ſemblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laiſſé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & ſimple, & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonſtances de ſi différentes combinaiſons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils euſſent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des reſſorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même ſource d'où la luxure & la molleſſe ont coulé dans mon ſang? Sans quitter le ſujet dont je viens de parler on en va voir ſortir une impreſſion bien différente.

J'étudiois un jour ſeul ma leçon dans la chambre conti-

gue à la cuiſine. La ſervante avoit mis ſécher à la plaque les peignes de Mlle. *Lambercier.* Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit briſé. A qui s'en prendre de ce dégât ? perſonne autre que moi n'étoit entré dans la chambre. On m'interroge; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mlle. *Lambercier* ſe réuniſſent ; m'exhortent, me preſſent, me menacent ; je perſiſte avec opiniâtreté; mais la conviction étoit trop forte, elle l'emporta ſur toutes mes proteſtations, quoique ce fût la premiere fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La choſe fut priſe au ſérieux ; elle méritoit de l'être. La méchanceté, le menſonge, l'obſtination parurent également dignes de punition : mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle. *Lambercier* qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle *Bernard*; il vint. Mon pauvre couſin étoit chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remede dans le mal même, on eût voulu pour jamais amortir mes ſens dépravés, on n'auroit pu mieux s'y prendre. Auſſi me laiſſerent-ils en repos pour long-tems.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à pluſieurs fois, & mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois ſouffert la mort & j'y étois réſolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant; car on n'appella pas autrement ma conſtance. Enfin je ſortis de cette cruelle épreuve en pieces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure,

& je n'ai pas peur d'être puni derechef pour le même fait. Hé bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni caſſé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même ſongé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât ſe fit; je l'ignore, & ne puis le comprendre; ce que je ſais très-certainement, c'eſt que j'en étois innocent.

Qu'on ſe figure un caractere timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les paſſions; un enfant toujours gouverné par la voix de la raiſon, toujours traité avec douceur, équité, complaiſance; qui n'avoit pas même l'idée de l'injuſtice, & qui, pour la premiere fois, en éprouve une ſi terrible, de la part préciſément des gens qu'il chérit & qu'il reſpecte le plus. Quel renverſement d'idées! quel déſordre de ſentimens! quel bouleverſement dans ſon cœur, dans ſa cervelle, dans tout ſon petit être intelligent & moral! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il eſt poſſible; car pour moi, je ne me ſens pas capable de démêler, de ſuivre la moindre trace de ce qui ſe paſſoit alors en moi.

Je n'avois pas encore aſſez de raiſon pour ſentir combien les apparences me condamnoient, & pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne, & tout ce que je ſentois, c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'étoit peu ſenſible, je ne ſentois que l'indignation, la rage, le déſeſpoir. Mon couſin, dans un cas à peu près ſemblable, & qu'on avoit puni d'une faute in-

volontaire comme d'un acte prémédité, ſe mettoit en fureur à mon exemple, & ſe montoit, pour ainſi dire, à mon uniſſon. Tous deux dans le même lit nous nous embraſſions avec des tranſports convulſifs, nous étouffions ; & quand nos jeunes cœurs un peu ſoulagés, pouvoient exhaler leur colere, nous nous levions ſur notre ſéant, & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force : *Carnifex*, *Carnifex*, *Carnifex* !

Je ſens en écrivant ceci que mon pouls s'éleve encore ; ces momens me feront toujours préſens, quand je vivrois cent mille ans. Ce premier ſentiment de la violence & de l'injuſtice eſt reſté ſi profondément gravé dans mon ame, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma premiere émotion ; & ce ſentiment, relatif à moi dans ſon origine, a pris une telle conſiſtance en lui-même, & s'eſt tellement détaché de tout intérêt perſonnel, que mon cœur s'enflamme au ſpectacle ou au récit de toute action injuſte, quel qu'en ſoit l'objet & en quelque lieu qu'elle ſe commette, comme ſi l'effet en retomboit ſur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les ſubtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partirois volontiers pour aller poignarder ces miſérables, duſſai-je cent fois y périr. Je me ſuis ſouvent mis en nage, à pourſuivre à la courſe, ou à coups de pierre un coq, une vache, un chien, un animal que j'en voyois tourmenter un autre, uniquement parce qu'il ſe ſentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, & je crois qu'il l'eſt ; mais le ſouvenir profond de la premiere injuſtice que j'ai ſoufferte y fut trop long-tems & trop fortement lié, pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la ſérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je ceſſai de jouir d'un bonheur pur, & je ſens aujourd'hui même que le ſouvenir des charmes de mon enfance s'arrête-là. Nous reſtâmes encore à Boſſey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous repréſente le premier homme encore dans le paradis terreſtre, mais ayant ceſſé d'en jouir. C'étoit en apparence la même ſituation, & en effet une toute autre maniere d'être. L'attachement, le reſpect, l'intimité, la confiance, ne lioient plus les éleves à leurs guides; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui liſoient dans nos cœurs : nous étions moins honteux de mal faire, & plus craintifs d'être accuſés : nous commencions à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidiſſoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de ſimplicité qui va au cœur. Elle nous sembloit déſerte & ſombre; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous ceſſâmes de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légérement la terre & crier de joie, en découvrant le germe du grain que nous avions ſemé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie; on ſe dégoûta de nous; mon oncle nous retira, & nous nous ſéparâmes de M. & Mlle. *Lambercier* raſſaſiés les uns des autres, & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans ſe ſont paſſés depuis ma ſortie de Boſſey ſans que je m'en ſois rappellé le ſéjour d'une maniere agréable par des ſouvenirs un peu liés : mais depuis qu'ayant paſſé l'âge mûr je décline vers la vieilleſſe, je ſens que ces mêmes ſou-

venirs renaissent, tandis que les autres s'effacent, & se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour; comme si sentant déjà la vie qui s'échappe, je cherchois à la resaisir par ses commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux, des personnes, des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenétre, une mouche se poser sur ma main, tandis que je récitois ma leçon; je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions; le cabinet de M. *Lambercier* à main droite, une estampe représentant tous les Papes, un barometre, un grand calendrier; des framboisiers qui, d'un jardin fort élevé, dans lequel la maison s'enfonçoit sur le derriere, venoient ombrager la fenêtre, & passoient quelquefois jusqu'en dedans. Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela; mais j'ai besoin, moi, de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore tressaillir d'aise quand je me les rappelle. Cinq ou six sur-tout... composons. Je vous fais grace des cinq, mais j'en veux une, une seule; pourvu qu'on me la laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible pour prolonger mon plaisir.

Si je ne cherchois que le vôtre, je pourrois choisir celle du derriere de Mlle. *Lambercier*, qui, par une malheureuse culbute au bas du pré, fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à son passage; mais celle du noyer de la terrasse est plus amusante pour moi qui fus acteur, au lieu que je ne

fus

fus que ſpectateur de la culbute, & j'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui-même, m'alarmoit pour une perſonne que j'aimois comme une mere, & peut-être plus.

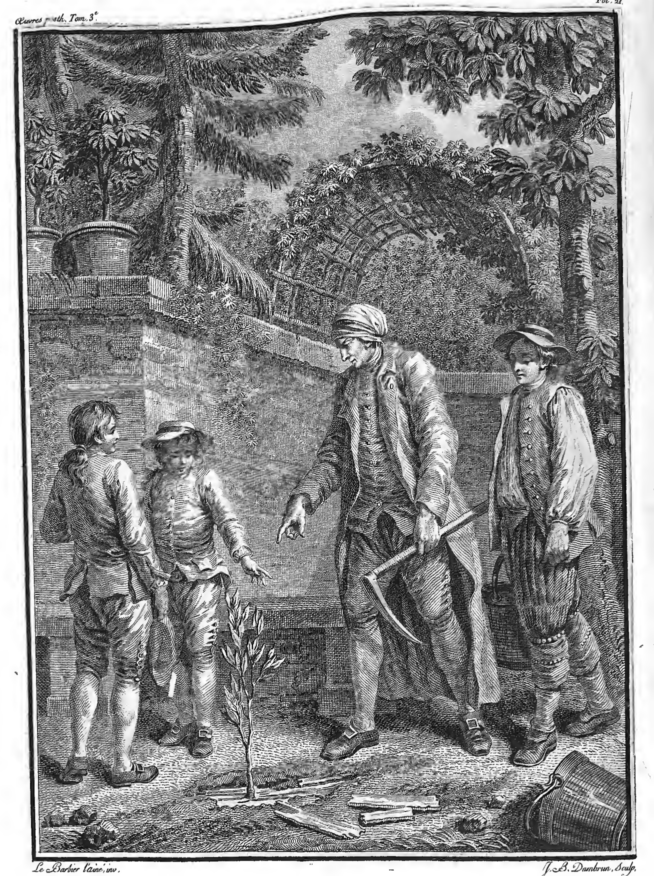
O vous, lecteurs curieux de la grande hiſtoire du noyer de la terraſſe, écoutez-en l'horrible tragédie, & vous abſtenez de frémir ſi vous pouvez!

Il y avoit hors la porte de la cour une terraſſe à gauche en entrant ſur laquelle on alloit ſouvent s'aſſeoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner M. *Lambercier* y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre ſe fit avec ſolemnité. Les deux penſionnaires en furent les parrains, & tandis qu'on combloit le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroſer une eſpece de baſſin tout autour du pied. Chaque jour, ardens ſpectateurs de cet arroſement, nous nous confirmions mon couſin & moi, dans l'idée très-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre ſur la terraſſe, qu'un drapeau ſur la brêche; & nous réſolûmes de nous procurer cette gloire, ſans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune ſaule, & nous la plantâmes ſur la terraſſe, à huit ou dix pieds de l'auguſte noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire auſſi un creux autour de notre arbre: la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir; car l'eau venoit d'aſſez loin, & on ne nous laiſſoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit abſolument pour notre ſaule. Nous employâmes toutes ſortes de ruſes pour lui en fournir durant quelques jours, & cela nous

réuſſit ſi bien que nous le vîmes bourgeonner & pouſſer de petites feuilles dont nous meſurions l'accroiſſement d'heure en heure; perſuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, & que ne ſachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant; nous vîmes l'inſtant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous déſolions dans l'attente de voir notre arbre périr de ſécheresse. Enfin la néceſſité, mere de l'induſtrie, nous ſuggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine: ce fut de faire par-deſſous terre une rigole qui conduisît ſecrétement au ſaule une partie de l'eau dont on arroſoit le noyer. Cette entrepriſe, exécutée avec ardeur, ne réuſſit pourtant pas d'abord. Nous avions ſi mal pris la pente que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole; l'entrée ſe rempliſſoit d'ordures; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus.* Nous creuſâmes davantage la terre & notre baſſin pour donner à l'eau ſon écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes miſes de plat à la file, & d'autres poſées en angle des deux côtés ſur celles-là nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire-voie qui, faiſant une eſpece de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, ſans boucher le paſſage à l'eau. Nous recouvrîmes ſoigneuſement notre ouvrage de terre bien foulée,



Le Barbier l'aîné, inv. J. B. Dambrun, Sculp.

Un Aqueduc, s'ecrioit-il en brisant tout, un Aqueduc, un Aqueduc!

& le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des transes d'espérance & de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siecles d'attente cette heure vint enfin : M. *Lambercier* vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derriere lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verser le premier sceau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. *Lambercier*, & ce fut dommage : car il prenoit grand plaisir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, apperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, & criant à pleine tête : *un aqueduc*, *un aqueduc!* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré; sans qu'il y eût durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétoit sans cesse. *Un aqueduc*, s'écrioit-il en brisant tout, *un aqueduc*, *un aqueduc!*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On se trompera : tout fut fini. M. *Lambercier* ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais visage, & ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée ; car le rire de M. *Lam-*

bercier s'entendoit de loin ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'eſt que, paſſé le premier ſaiſiſſement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, & nous nous rappellions ſouvent la cataſtrophe du premier, en répétant entre nous avec emphaſe, *un aqueduc, un aqueduc !* Juſques-là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Ariſtide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu conſtruire un aqueduc de nos mains, avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre me paroiſſoit le ſuprême degré de la gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que Céſar à trente.

L'idée de ce noyer & la petite hiſtoire qui s'y rapporte m'eſt ſi bien reſtée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Geneve en 1754, étoit d'aller à Boſſey revoir les monumens des jeux de mon enfance, & ſur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déjà le tiers d'un ſiecle. Je fus ſi continuellement obſédé, ſi peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me ſatisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occaſion renaiſſe jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le deſir avec l'eſpérance ; & je ſuis preſque ſûr, que ſi jamais, retournant dans ces lieux chéris j'y retrouvois mon cher noyer encore en être, je l'arroſerois de mes pleurs.

De retour à Geneve, je paſſai deux ou trois ans chez mon oncle en attendant qu'on réſolût ce que l'on feroit de moi. Comme il deſtinoit ſon fils au génie, il lui fit apprendre un peu de deſſein & lui enſeignoit les élémens d'Euclide.

J'apprenois tout cela par compagnie, & j'y pris goût, sûr-tout au deſſein. Cependant on délibéroit ſi l'on me feroit horloger, procureur ou miniſtre. J'aimois mieux être miniſtre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere, à partager entre mon frere & moi, ne ſuffiſoit pas pour pouſſer mes études. Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien preſſant encore, je reſtois en attendant chez mon oncle, perdant à peu près mon tems, & ne laiſſant pas de payer, comme il étoit juſte, une aſſez forte penſion.

Mon oncle, homme de plaiſir, ainſi que mon pere, ne ſavoit pas comme lui ſe captiver pour ſes devoirs, & prenoit aſſez peu de ſoin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu piétiſte, qui aimoit mieux chanter les pſeaumes que veiller à notre éducation. On nous laiſſoit preſque une liberté entiere dont nous n'abuſâmes jamais. Toujours inſéparables, nous nous ſuffiſions l'un à l'autre, & n'étant point tentés de fréquenter les poliſſons de notre âge, nous ne prîmes aucune des habitudes libertines que l'oiſiveté nous pouvoit inſpirer. J'ai même tort de nous ſuppoſer oiſifs, car de la vie nous ne le fûmes moins, & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amuſemens dont nous nous paſſionnions ſucceſſivement nous tenoient enſemble occupés dans la maiſon, ſans que nous fuſſions même tentés de deſcendre à la rue. Nous faiſions des cages, des flûtes, des volans, des tambours, des maiſons, des *équiffles*, des arbalêtes. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand-pere, pour faire des montres à ſon imitation. Nous avions ſur-tout un goût de pré-

férence, pour barbouiller du papier, deſſiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Geneve un charlatan Italien, appellé *Gamba-corta*; nous allâmes le voir une fois, & puis nous n'y voulûmes plus aller : mais il avoit des marionettes, & nous nous mîmes à faire des marionettes; ſes marionettes jouoient des manieres de comédies, & nous fîmes des comédies pour les nôtres. Faute de pratiques nous contrefaiſions du goſier la voix de polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle *Bernard* ayant un jour lu dans la famille un très-beau ſermon de ſa façon, nous quittâmes les comédies, & nous nous mîmes à compoſer des ſermons. Ces détails ne ſont pas fort intéreſſans, je l'avoue; mais ils montrent à quel point il falloit que notre premiere éducation eût été bien dirigée pour que, maîtres preſque de notre tems & de nous dans un âge ſi tendre, nous fuſſions ſi peu tentés d'en abuſer. Nous avions ſi peu beſoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occaſion. Quand nous allions nous promener nous regardions en paſſant leurs jeux ſans convoitiſe, ſans ſonger même à y prendre part. L'amitié rempliſſoit ſi bien nos cœurs, qu'il nous ſuffiſoit d'être enſemble, pour que les plus ſimples goûts fiſſent nos délices.

A force de nous voir inſéparables on y prit garde ; d'autant plus que mon couſin étant très-grand & moi très-petit, cela faiſoit un couple aſſez plaiſamment aſſorti. Sa longue figure effilée, ſon petit viſage de pomme cuite, ſon air mou, ſa démarche nonchalante excitoient les enfans à ſe moquer de lui. Dans

le patois du pays on lui donna le ſurnom de *Barnâ Bredanna*, & ſi-tôt que nous ſortions nous n'entendions que *Barnâ Bredanna* tout autour de nous. Il enduroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchai, je voulus me battre; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre couſin me ſoutenoit de ſon mieux; mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renverſoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j'attrapaſſe force horions, ce n'étoit pas à moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barnâ Bredanna*, mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colere, que nous n'oſions plus ſortir qu'aux heures où l'on étoit en claſſe, de peur d'être hués & ſuivis par les écoliers.

Me voilà déjà redreſſeur des torts. Pour être un paladin dans les formes il ne me manquoit que d'avoir une Dame; j'en eus deux. J'allois de tems en tems voir mon pere à Nion, petite ville du pays de Vaud où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé, & ſon fils ſe ſentoit de cette bienveillance. Pendant le peu de ſéjour que je faiſois près de lui, c'étoit à qui me fêteroit. Une Madame de *Vulſon* ſur-tout me faiſoit mille careſſes; & pour y mettre le comble, ſa fille me prit pour ſon galant. On ſent ce que c'eſt qu'un galant d'onze ans, pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes ſont ſi aiſes de mettre ainſi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles ſavent rendre attirant. Pour moi qui ne voyois point entre elle & moi de diſconvenance, je pris la choſe au ſérieux; je me livrai de tout mon cœur, ou plutôt de toute ma tête; car je n'étois gueres amoureux que par-là, quoique je le fuſſe à la folie,

& que mes transports, mes agitations, mes fureurs donnassent des scenes à pâmer de rire.

Je connois deux sortes d'amours très-distincts, très-réels, & qui n'ont presque rien de commun; quoique très-vifs l'un & l'autre; & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de si diverses natures, & je les ai même éprouvés tous deux à la fois; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparois de Mlle. de *Vulson* si publiquement & si tyranniquement que je ne pouvois souffrir qu'aucun homme approchât d'elle, j'avois avec une petite Mlle. *Goton* des tête-à-têtes assez courts mais assez vifs, dans lesquels elle daignoit faire la maîtresse d'école, & c'étoit tout; mais ce tout, qui en effet étoit tout pour moi, me paroissoit le bonheur suprême, & sentant déjà le prix du mystere, quoique je n'en susse user qu'en enfant, je rendois à Mlle. de *Vulson*, qui ne s'en doutoit gueres, le soin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais à mon grand regret mon secret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtresse d'école que de la mienne; car on ne tarda pas à nous séparer.

C'étoit en vérité une singuliere personne que cette petite Mlle. *Goton*. Sans être belle elle avoit une figure difficile à oublier, & que je me rappelle encore; souvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux sur-tout n'étoient pas de son âge, ni sa taille ni son maintien. Elle avoit un petit air imposant & fier, très-propre à son rôle, & qui en avoit occasionné la premiere idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre

étoit un mélange d'audace & de réserve difficile à concevoir. Elle se permettoit avec moi les plus grandes privautés sans jamais m'en permettre aucune avec elle ; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire, ou qu'elle avoit déjà cessé de l'être, ou qu'au contraire elle l'étoit encore assez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'exposoit.

J'étois tout entier pour ainsi dire à chacune de ces deux personnes, & si parfaitement qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de songer à l'autre. Mais du reste rien de semblable en ce qu'elles me faisoient éprouver. J'aurois passé ma vie entiere avec Mlle. de *Vulson* sans songer à la quitter ; mais en l'abordant ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois sur-tout en grande compagnie, les plaisanteries, les agaceries, les jalousies mêmes m'attachoient, m'intéressoient ; je triomphois avec orgueil de ses préférences, près des grands rivaux qu'elle paroissoit maltraiter. J'étois tourmenté ; mais j'aimois ce tourment. Les applaudissemens, les encouragemens, les ris m'échauffoient, m'animoient. J'avois des emportemens, des saillies ; j'étois transporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéressois tendrement à elle, je souffrois quand elle étoit malade : j'aurois donné ma santé pour rétablir la sienne, & notez que je savois très-bien par expérience ce que c'étoit que maladie, & ce que c'étoit que santé. Absent d'elle j'y pensois, elle me manquoit ; présent, ses caresses m'étoient douces au cœur, non aux sens. J'étois impunément familier avec elle ; mon imagination ne me demandoit

que ce qu'elle m'accordoit : cependant je n'aurois pu ſupporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere; mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'euſſe été de Mlle. *Goton* en Turc, en furieux, en tigre, ſi j'avois ſeulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abordois Mlle. de *Vulſon* avec un plaiſir très-vif, mais ſans trouble; au lieu qu'en voyant ſeulement Mlle. *Goton*, je ne voyois plus rien; tous mes ſens étoient bouleverſés. J'étois familier avec la premiere, ſans avoir de familiarités; au contraire j'étois auſſi tremblant qu'agité devant la ſeconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que ſi j'avois reſté trop long-tems avec elle je n'aurois pu vivre; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire, mais j'étois plus complaiſant pour l'une & plus obéiſſant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle. de *Vulſon*, mais ſi Mlle. *Goton* m'eût ordonné de me jetter dans les flammes, je crois qu'à l'inſtant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous avec celle-ci durerent peu, très-heureuſement pour elle & pour moi. Quoique mes liaiſons avec Mlle. de *Vulſon* n'euſſent pas le même danger, elles ne laiſſerent pas d'avoir auſſi leur cataſtrophe, après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romaneſque & donner priſe aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle. de *Vulſon* fût moins vif, il étoit plus attachant peut-être. Nos ſéparations ne ſe faiſoient jamais ſans larmes, & il eſt ſingulier dans quel

vide accablant je me sentois plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle, ni penser qu'à elle, mes regrets étoient vrais & vifs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle, & que, sans que je m'en apperçusse, les amusemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'absence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Geneve. Pour le coup la tête acheva de me tourner; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y resta. Quand elle partit, je voulois me jetter dans l'eau après elle, & je fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants; ce qui m'eût paru fort galant, si je n'eusse appris en même tems qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoit plû de me faire honneur, étoit pour acheter ses habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur, elle se conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide, n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas, cependant; car vingt ans après étant allé voir mon pere, & me promenant avec lui sur le lac, je demandai qui étoient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment me dit mon pere en souriant, le cœur ne te le dit-il pas? Ce sont tes anciennes amours; c'est Madame *Cristin*, c'est Mlle. de *Vulson*. Je tressaillis à ce nom presque oublié : mais je dis aux bateliers de changer de route; ne jugeant pas, quoique j'eusse assez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, & de renouveller une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainſi ſe perdoit en niaiſeries le plus précieux tems de mon enfance, avant qu'on eût décidé de ma deſtination. Après de longues délibérations pour ſuivre mes diſpoſitions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. *Maſſeron*, greffier de la ville, pour apprendre ſous lui, comme diſoit M. *Bernard*, l'utile métier de grapignan. Ce ſurnom me déplaiſoit ſouverainement; l'eſpoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur hautaine; l'occupation me paroiſſoit ennuyeuſe, inſupportable; l'aſſiduité, l'aſſujettiſſement acheverent de m'en rebuter, & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croiſſoit de jour en jour. M. *Maſſeron*, de ſon côté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant ſans ceſſe mon engourdiſſement, ma bêtiſe; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit aſſuré, *que je ſavois*, *que je ſavois*, tandis que dans le vrai je ne ſavois rien; qu'il lui avoit promis un joli garçon, & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieuſement pour mon ineptie, & il fut prononcé par les clercs de M. *Maſſeron* que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainſi déterminée, je fus mis en apprentiſſage; non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié, & j'obéis ſans murmure. Mon maître appellé M. *Ducommun* étoit un jeune homme ruſtre & violent, qui vint à bout en très-peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractere aimant & vif, & de me réduire par l'eſprit ainſi

que par la fortune à mon véritable état d'apprentif. Mon latin, mes antiquités, mon hiſtoire, tout fut pour long-tems oublié : je ne me ſouvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere, quand je l'allois voir, ne trouvoit plus en moi ſon idole; je n'étois plus pour les Dames le galant *Jean-Jaques*, & je ſentois ſi bien moi-même que M. & Mlle. *Lambercier* n'auroient plus reconnu en moi leur éleve, que j'eus honte de me repréſenter à eux, & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus baſſe poliſſonnerie ſuccéderent à mes aimables amuſemens, ſans m'en laiſſer même la moindre idée. Il faut que malgré l'éducation la plus honnête, j'euſſe un grand penchant à dégénérer; car cela ſe fit très-rapidement, ſans la moindre peine, & jamais Céſar ſi précoce ne devint ſi promptement Laridon.

Le métier ne me déplaiſoit pas en lui-même; j'avois un goût vif pour le deſſein; le jeu du burin m'amuſoit aſſez, & comme le talent du graveur pour l'horlogerie eſt très-borné, j'avois l'eſpoir d'en atteindre la perfection. J'y ſerois parvenu, peut-être, ſi la brutalité de mon maître & la gêne exceſſive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems, pour l'employer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des eſpeces de médailles pour nous ſervir à moi & à mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me ſurprit à ce travail de contrebande, & me roua de coups, diſant que je m'exerçois à faire de la fauſſe monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fauſſe monnoie, & très-peu

de la véritable. Je ſavois mieux comment ſe faiſoient les As romains que nos pieces de trois ſous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre inſupportable le travail que j'aurois aimé, & par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le menſonge, la fainéantiſe, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'eſclavage ſervile, que le ſouvenir des changemens que produiſit en moi cette époque. Naturellement timide & honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui ſeulement s'étoit reſtreinte juſques-là par degrés, & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere, libre chez M. *Lambercier*, diſcret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître, & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes ſupérieurs dans la maniere de vivre, à ne pas connoître un plaiſir qui ne fût à ma portée, à ne pas voir un mets dont je n'euſſe ma part, à n'avoir pas un deſir que je ne témoignaſſe, à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur ſur mes levres, qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maiſon où je n'oſois pas ouvrir la bouche, où il falloit ſortir de table au tiers du repas, & de la chambre auſſi-tôt que je n'y avois rien à faire, où ſans ceſſe enchaîné à mon travail, je ne voyois qu'objets de jouiſſances pour d'autres & de privations pour moi ſeul, où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon aſſujettiſſement, où, dans les diſputes ſur ce que je ſavois le mieux, je n'oſois ouvrir la bouche, où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un

objet de convoitiſe, uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu l'aiſance, la gaîté, les mots heureux qui jadis ſouvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtiment. Je ne puis me rappeller ſans rire qu'un ſoir chez mon pere, étant condamné pour quelque eſpiéglerie à m'aller coucher ſans ſouper, & paſſant par la cuiſine avec mon triſte morceau de pain, je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu; il fallut en paſſant ſaluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avoit ſi bonne mine & qui ſentoit ſi bon, je ne pus m'abſtenir de lui faire auſſi la révérence & de lui dire d'un ton piteux: *adieu rôti.* Cette ſaillie de naïveté parut ſi plaiſante qu'on me fit reſter à ſouper. Peut-être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître, mais il eſt ſûr qu'elle ne m'y feroit pas venue, ou que je n'aurois oſé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en ſilence, à me cacher, à diſſimuler, à mentir & à dérober, enfin; fantaiſie qui juſqu'alors ne m'étoit pas venue, & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitiſe & l'impuiſſance menent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais ſont fripons, & pourquoi tous les apprentifs doivent l'être; mais dans un état égal & tranquille, où tout ce qu'ils voient eſt à leur portée, ces derniers perdent en grandiſſant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage, je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce ſont preſque toujours de bons ſentimens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles, j'avois demeuré

plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre, pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance; mais il ouvrit la porte à d'autres, qui n'avoient pas une si louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appellé M. *Verrat*, dont la maison, dans le voisinage, avoit un jardin assez éloigné qui produisoit de très-belles asperges. Il prit envie à M. *Verrat*, qui n'avoit pas beaucoup d'argent, de voler à sa mere des asperges dans leur primeur, & de les vendre pour faire quelques bons déjeûnés. Comme il ne vouloit pas s'exposer lui-même & qu'il n'étoit pas fort ingambe, il me choisit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnerent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la proposa comme une idée qui lui venoit sur le champ. Je disputai beaucoup, il insista. Je n'ai jamais pu résister aux caresses; je me rendis. J'allois tous les matins moissonner les plus belles asperges; je les portois au Molard, où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler, me le disoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner; je le portois à M. *Verrat*. Cela se changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur, & qu'il partageoit avec un autre camarade; car pour moi très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manege dura plusieurs jours sans qu'il me vînt même à l'esprit de voler le voleur, & de dîmer sur M. *Verrat* le produit de ses asperges. J'exécutois ma friponnerie avec la plus grande fidélité; mon seul motif étoit de complaire à celui

qui

qui me la faiſoit faire. Cependant ſi j'euſſe été ſurpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'euſſai-je point eſſuyés, tandis que le miſérable en me démentant eût été cru ſur ſa parole, & moi doublement puni pour avoir oſé le charger, attendu qu'il étoit compagnon, & que je n'étois qu'apprentif. Voilà comment en tout état le fort coupable ſe ſauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainſi qu'il n'étoit pas ſi terrible de voler que je l'avois cru, & je tirai bientôt ſi bon parti de ma ſcience, que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en ſureté. Je n'étois pas abſolument mal nourri chez mon maître, & la ſobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant ſi mal garder. L'uſage de faire ſortir de table les jeunes gens quand on y ſert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre auſſi friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre, & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal, quand j'étois ſurpris.

Un ſouvenir qui me fait frémir encore & rire tout à la fois, eſt celui d'une chaſſe aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépenſe, qui par une jalouſie élevée recevoit du jour de la cuiſine. Un jour que j'étois ſeul dans la maiſon, je montai ſur la may pour regarder dans le jardin des Heſpérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir ſi elle y pourroit atteindre : elle étoit trop courte. Je l'alongeai par une autre petite broche qui ſervoit pour le menu gibier; car mon maître aimoit la chaſſe. Je piquai pluſieurs fois ſans ſuccès; enfin je ſentis avec tranſport que j'amenois une pomme. Je tirai

très-doucement : déjà la pomme touchoit à la jaloufie ; j'étois prêt à la faifir. Qui dira ma douleur ? La pomme étoit trop groffe ; elle ne put paffer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en ufage pour la tirer ? Il fallut trouver des fupports pour tenir la broche en état, un couteau affez long pour fendre la pomme, une latte pour la foutenir. A force d'adreffe & de tems je parvins à la partager, efpérant tirer enfuite les pieces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles féparées qu'elles tomberent toutes deux dans la dépenfe. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction !

Je ne perdis point courage ; mais j'avois perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être furpris ; je renvoye au lendemain une tentative plus heureufe ; & je me remets à l'ouvrage tout auffi tranquillement que fi je n'avois rien fait, fans fonger aux deux témoins indifcrets qui dépofoient contre moi dans la dépenfe.

Le lendemain retrouvant l'occafion belle, je tente un nouvel effai. Je monte fur mes tréteaux, j'alonge la broche, je l'ajufte, j'étois prêt à piquer....... malheureufement le dragon ne dormoit pas ; tout-à-coup la porte de la dépenfe s'ouvre ; mon maître en fort, croife les bras, me regarde, & me dit : courage...... La plume me tombe des mains.

Bientôt à force d'effuyer de mauvais traitemens, j'y devins moins fenfible ; ils me parurent enfin une forte de compenfation du vol, qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriere & de regarder la punition, je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois que me battre comme fripon, c'étoit m'autorifer

à l'être. Je trouvois que voler & être battu alloient ensemble, & constituoient en quelque sorte un état, & qu'en remplissant la partie de cet état qui dépendoit de moi, je pouvois laisser le soin de l'autre à mon maître. Sur cette idée je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me disois ; qu'en arrivera-t-il, enfin ? Je serai battu. Soit : je suis fait pour l'être.

J'aime à manger sans être avide ; je suis sensuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me distraisent de celui-là. Je ne me suis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oisif, & cela m'est si rarement arrivé dans ma vie que je n'ai gueres eu le tems de songer aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-tems ma friponnerie au comestible, je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit, & si je ne devins pas un voleur en forme, c'est que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun mon maître avoit un autre cabinet à part, qui fermoit à clef; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer sans qu'il y parût. Là je mettois à contribution ses bons outils, ses meilleurs desseins, ses empreintes, tout ce qui me faisoit envie, & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond ces vols étoient bien innocens, puisqu'ils n'étoient faits que pour être employés à son service; mais j'étois transporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir; je croyois voler le talent avec ses productions. Du reste il y avoit dans des boîtes des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des pieces de prix, de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq sous dans ma poche, c'étoit beaucoup ; cependant loin de toucher à rien de tout cela, je ne me souviens pas même d'y avoir jetté de ma

vie un regard de convoitiſe. Je le voyois avec plus d'effroi que de plaiſir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il ſe mêloit à cela des idées ſecretes d'infamie, de priſon, de châtiment, de potence, qui m'auroient fait frémir ſi j'avois été tenté; au lieu que mes tours ne me ſembloient que des eſpiégleries, & n'étoient pas autre choſe en effet. Tout cela ne pouvoit valoir que d'être bien étrillé par mon maître; & d'avance je m'arrangeois là-deſſus.

Mais encore une fois, je ne convoitois pas même aſſez pour avoir à m'abſtenir; je ne ſentois rien à combattre. Une ſeule feuille de beau papier à deſſiner me tentoit plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des ſingularités de mon caractere; elle a eu tant d'influence ſur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des paſſions très-ardentes, & tandis qu'elles m'agitent rien n'égale mon impétuoſité; je ne connois plus ni ménagement, ni reſpect, ni crainte, ni bienſéance; je ſuis cynique, effronté, violent, intrépide: il n'y a ni honte qui m'arrête, ni danger qui m'effraye. Hors le ſeul objet qui m'occupe l'univers n'eſt plus rien pour moi; mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui ſuit me jette dans l'anéantiſſement. Prenez-moi dans le calme je ſuis l'indolence & la timidité même: tout m'effarouche, tout me rebute, une mouche en volant me fait peur; un mot à dire, un geſte à faire épouvante ma pareſſe, la crainte & la honte me ſubjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipſer aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir je ne ſais que faire; s'il faut parler je ne ſais que dire;

ſi l'on me regarde je ſuis décontenancé. Quand je me paſſionne, je ſais trouver quelquefois ce que j'ai à dire; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout; ils me ſont inſupportables par cela ſeul que je ſuis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne conſiſte en choſes qui s'achetent. Il ne me faut que des plaiſirs purs, & l'argent les empoiſonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table; mais ne pouvant ſouffrir, ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami, car ſeul, cela ne m'eſt pas poſſible: mon imagination s'occupe alors d'autre choſe, & je n'ai pas le plaiſir de manger. Si mon ſang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes; je doute même s'il ſeroit en moi d'en profiter. Il en eſt ainſi de tous les plaiſirs à ma portée: s'ils ne ſont gratuits je les trouve inſipides. J'aime les ſeuls biens qui ne ſont à perſonne qu'au premier qui ſait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une choſe auſſi précieuſe qu'on la trouve. Bien plus; il ne m'a même jamais paru fort commode; il n'eſt bon à rien par lui-même; il faut le transformer pour en jouir; il faut acheter, marchander, ſouvent être dupe, bien payer, être mal ſervi. Je voudrois une choſe bonne dans ſa qualité: avec mon argent je ſuis ſûr de l'avoir mauvaiſe. J'achete cher un œuf frais, il eſt vieux; un beau fruit, il eſt verd; une fille, elle eſt gâtée. J'aime le bon vin; mais où en prendre? Chez un marchand de vin? Comme que je faſſe il

m'empoifonnera. Veux-je abfolument être bien fervi ? Que de foins, que d'embarras ! avoir des amis, des correfpondans, donner des commiffions, écrire, aller, venir, attendre, & fouvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentiffage & depuis, je fuis forti dans le deffein d'acheter quelque friandife. J'approche de la boutique d'un pâtiffier ; j'apperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire & fe moquer entr'elles du petit gourmand. Je paffe devant une fruitiere, je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens tout près de-là me regardent ; un homme qui me connoît eft devant fa boutique ; je vois de loin venir une fille ; n'eft-ce point la fervante de la maifon ? Ma vue courte me fait mille illufions. Je prends tous ceux qui paffent pour des gens de ma connoiffance : par-tout je fuis intimidé, retenu par quelque obftacle : mon defir croît avec ma honte, & je rentre enfin comme un fot, dévoré de convoitife, ayant dans ma poche de quoi la fatisfaire, & n'ayant ofé rien acheter.

J'entrerois dans les plus infipides détails, fi je fuivois dans l'emploi de mon argent, foit par moi foit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute efpece que j'ai toujours éprouvés. A mefure qu'avançant dans ma vie le lecteur prendra connoiffance de mon humeur, il fentira tout cela fans que je m'appefantiffe à le lui dire.

Cela compris, on comprendra fans peine une de mes prétendues contradictions ; celle d'allier une avarice prefque fordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'eft un meuble pour

moi ſi peu commode, que je ne m'aviſe pas même de deſirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai je le garde long-tems ſans le dépenſer, faute de ſavoir l'employer à ma fantaiſie : mais l'occaſion commode & agréable ſe préſente-t-elle? j'en profite ſi bien que ma bourſe ſe vide avant que je m'en ſois apperçu. Du reſte, ne cherchez pas en moi le tic des avares, celui de dépenſer pour l'oſtentation; tout au contraire, je dépenſe en ſecret & pour le plaiſir : loin de me faire gloire de dépenſer je m'en cache. Je ſens ſi bien que l'argent n'eſt pas à mon uſage, que je ſuis preſque honteux d'en avoir, encore plus de m'en ſervir. Si j'avois eu jamais un revenu ſuffiſant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en ſuis très-ſûr. Je dépenſerois tout mon revenu ſans chercher à l'augmenter, mais ma ſituation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté : j'abhorre la gêne, la peine, l'aſſujettiſſement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourſe, il aſſure mon indépendance, il me diſpenſe de m'intriguer pour en trouver d'autre; néceſſité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir je le choye : l'argent qu'on poſſede eſt l'inſtrument de la liberté; celui qu'on pourchaſſe eſt celui de la ſervitude. Voilà pourquoi je ſerre bien & ne convoite rien.

Mon déſintéreſſement n'eſt donc que pareſſe; le plaiſir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir; & ma diſſipation n'eſt encore que pareſſe : quand l'occaſion de dépenſer agréablement ſe préſente, on ne peut trop la mettre à profit. Je ſuis moins tenté de l'argent que des choſes, parce qu'entre l'argent & la poſſeſſion deſirée il y a toujours un intermé-

diaire, au lieu qu'entre la chofe même & fa jouiffance il n'y en a point. Je vois la chofe, elle me tente; fi je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, & quelquefois je le fuis encore de bagatelles qui me tentent & que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me fouviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à perfonne; hors une feule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai fept livres dix fous. L'aventure vaut la peine d'être contée; car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie & de bêtife, que j'aurois peine moi-même à croire s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de *Francueil* au Palais-Royal, fur les cinq heures. Il tire fa montre, la regarde, & me dit; allons à l'Opéra : je le veux bien; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, & paffe le premier avec l'autre; je le fuis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarraffée. Je regarde; je vois tout le monde debout, je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laiffer fuppofer à M. de *Francueil* que j'y fuis perdu. Je fors, je reprends ma contre-marque, puis mon argent; & je m'en vais, fans fonger qu'à peine avois-je atteint la porte que tout le monde étoit affis, & qu'alors M. de *Francueil* voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une efpece de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas précifément voler

cet

cet argent; c'étoit en voler l'emploi; moins c'étoit un vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails si je voulois suivre toutes les routes par lesquelles durant mon apprentissage je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amusemens de mes camarades, & quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis longtems. Ces lectures, prises sur mon travail devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irrité par la contrainte devint passion, bientôt fureur. *La Tribu*, fameuse loueuse de livres m'en fournissoit de toute espece. Bons & mauvais tout passoit, je ne choisissois point; je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi, je lisois en allant faire mes messages, je lisois à la garderobe & m'y oubliois des heures entieres, la tête me tournoit de la lecture, je ne faisois plus que lire. Mon maître m'épioit, me surprenoit, me battoit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jettés par les fenêtres! Que d'ouvrages resterent dépareillés chez *la Tribu!* Quand je n'avois plus de quoi la payer, je lui donnois mes chemises, mes cravates, mes hardes; mes trois sous d'étrennes tous les dimanches lui étoient réguliérement portés.

Voilà donc, me dira-t-on l'argent devenu nécessaire. Il est vrai; mais ce fut quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût je ne faisois plus que

lire, je ne volois plus. C'eſt encore ici une de mes différences caractériſtiques. Au fort d'une certaine habitude d'être, un rien me diſtrait, me change, m'attache, enfin me paſſionne; & alors tout eſt oublié. Je ne ſonge plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche; je le tirois auſſitôt que j'étois ſeul & ne ſongeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine à croire que j'euſſe volé quand même j'aurois eu des paſſions plus coûteuſes. Borné au moment préſent, il n'étoit pas dans mon tour d'eſprit de m'arranger ainſi pour l'avenir. *La Tribu* me faiſoit crédit, les avances étoient petites, & quand j'avois empoché mon livre, je ne ſongeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement paſſoit de même à cette femme, & quand elle devenoit preſſante, rien n'étoit plutôt ſous ma main que mes propres effets. Voler par avance étoit trop de prévoyance, & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles, de coups, de lectures dérobées & mal choiſies, mon humeur devint taciturne, ſauvage, ma tête commençoit à s'altérer, & je vivois en vrai loup-garou. Cependant ſi mon goût ne me préſerva pas des livres plats & fades, mon bonheur me préſerva des livres obſcenes & licencieux; non que *la Tribu*, femme à tous égards très-accommodante, ſe fît un ſcrupule de m'en prêter. Mais pour les faire valoir elle me les nommoit avec un air de myſtere, qui me forçoit préciſément à les refuſer, tant par dégoût que par honte, & le haſard ſeconda ſi bien mon humeur pudique, que j'avois plus de trente ans avant que j'euſſe jetté les yeux ſur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de *la Tribu*, & alors je me trouvai dans mes loisirs cruellement désœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de polisson par celui de la lecture, & même par mes lectures, qui, bien que sans choix & souvent mauvaises, ramenoient pourtant mon cœur à des sentimens plus nobles que ceux que m'avoit donné mon état. Dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée, & sentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté, je ne voyois rien de possible qui pût flatter mon cœur. Mes sens émus depuis longtems me demandoient une jouissance dont je ne savois pas même imaginer l'objet. J'étois aussi loin du véritable que si je n'avois point eu de sexe, & déjà pubere & sensible, je pensois quelquefois à mes folies, mais je ne voyois rien au-delà. Dans cette étrange situation mon inquiete imagination prit un parti qui me sauva de moi-même & calma ma naissante sensualité. Ce fut de se nourrir des situations qui m'avoient intéressé dans mes lectures, de les rappeller, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginois, que je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût, enfin que l'état fictif où je venois à bout de me mettre me fît oublier mon état réel dont j'étois si mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper acheverent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, & déterminerent ce goût pour la solitude, qui m'est toujours resté depuis ce tems-là. On verra plus d'une fois dans la suite les effets bizarres de cette disposition si misanthrope & si sombre en apparence, mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop

tendre, qui, faute d'en trouver d'exiſtans qui lui reſſemblent eſt forcé de s'alimenter de fictions. Il me ſuffit, quant à préſent, d'avoir marqué l'origine & la premiere cauſe d'un penchant qui a modifié toutes mes paſſions, & qui, les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu pareſſeux à faire, par trop d'ardeur à deſirer.

J'atteignis ainſi ma ſeizieme année, inquiet, mécontent de tout & de moi, ſans goûts de mon état, ſans plaiſirs de mon âge, dévoré de deſirs dont j'ignorois l'objet, pleurant ſans ſujet de larmes, ſoupirant ſans ſavoir de quoi; enfin careſſant tendrement mes chimeres, faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches mes camarades venoient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé ſi j'avois pu : mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre; difficile à ébranler & à retenir. Ce fut-là de tout tems ma diſpoſition conſtante. Dans nos promenades hors de la ville j'allois toujours en avant ſans ſonger au retour, à moins que d'autres n'y ſongeaſſent pour moi. J'y fus pris deux fois; les portes furent fermées avant que je puſſe arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imagine, & la ſeconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troiſieme, que je réſolus de ne m'y pas expoſer. Cette troiſieme fois ſi redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut miſe en défaut par un maudit Capitaine appellé M. *Minutoli*, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde une demi-heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi-lieue de la ville j'entends ſonner la retraite; je double

le pas; j'entends battre la caiſſe, je cours à toutes jambes; j'arrive eſſoufflé, tout en nage : le cœur me bat; je vois de loin les ſoldats à leur poſte; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, ſiniſtre & fatal augure du ſort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier tranſport de ma douleur je me jettai ſur le glacis, & mordis la terre. Mes camarades riant de leur malheur prirent à l'inſtant leur parti. Je pris auſſi le mien, mais ce fut d'une autre maniere. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître; & le lendemain, quand, à l'heure de la découverte ils rentrerent en ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant ſeulement d'avertir en ſecret mon couſin *Bernard* de la réſolution que j'avois priſe, & du lieu où il pourroit me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentiſſage, étant plus ſéparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous raſſemblions les dimanches : mais inſenſiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement. Je ſuis perſuadé que ſa mere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit, lui, un garçon *du haut*; moi, chétif apprentif, je n'étois plus qu'un enfant *de St. Gervais.* Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naiſſance; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaiſons ne ceſſerent point tout-à-fait entre nous, & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel, il ſuivoit quelquefois ſon cœur malgré les leçons de ſa mere. Inſtruit de ma réſolution, il accourut,

non pour m'en diſſuader ou la partager, mais pour jetter par de petits préſens quelque agrément dans ma fuite; car mes propres reſſources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris, & que j'ai portée juſqu'à Turin, où le beſoin m'en fit défaire, & où je me la paſſai, comme on dit, au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniere dont il ſe conduiſit avec moi dans ce moment critique, plus je me ſuis perſuadé qu'il ſuivit les inſtructions de ſa mere & peut-être de ſon pere; car il n'eſt pas poſſible que de lui-même il n'eût fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me ſuivre : mais point. Il m'encouragea dans mon deſſein plutôt qu'il ne m'en détourna : puis quand il me vit bien réſolu, il me quitta ſans beaucoup de larmes. Nous ne nous ſommes jamais écrit ni revus; c'eſt dommage. Il étoit d'un caractere eſſentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma deſtinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux ſur celle qui m'attendoit naturellement, ſi j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille & obſcur d'un bon artiſan, dans certaines claſſes ſur-tout, telle qu'eſt à Geneve celle des graveurs. Cet état, aſſez lucratif pour donner une ſubſiſtance aiſée, & pas aſſez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reſte de mes jours, & me laiſſant un loiſir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma ſphere ſans m'offrir aucun moyen d'en ſortir. Ayant une imagination aſſez

riche pour orner de ſes chimeres tous les états, aſſez puiſſante pour me tranſporter, pour ainſi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'importoit peu dans lequel je fuſſe en effet. Il ne pouvoit y avoir ſi loin du lieu où j'étois au premier château en Eſpagne, qu'il ne me fût aiſé de m'y établir. De cela ſeul il ſuivoit que l'état le plus ſimple, celui qui donnoit le moins de tracas & de ſoins, celui qui laiſſoit l'eſprit le plus libre, étoit celui qui me convenoit le mieux, & c'étoit préciſément le mien. J'aurois paſſé dans le ſein de ma religion, de ma patrie, de ma famille & de mes amis, une vie paiſible & douce, telle qu'il la falloit à mon caractere, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, & d'une ſociété ſelon mon cœur. J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon pere de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toutes choſes. J'aurois aimé mon état, je l'aurois honoré peut-être; & après avoir paſſé une vie obſcure & ſimple, mais égale & douce, je ſerois mort paiſiblement dans le ſein des miens. Bientôt oublié, ſans doute, j'aurois été regretté du moins auſſi long-tems qu'on ſe ſeroit ſouvenu de moi.

Au lieu de cela....... quel tableau vais-je faire? Ah! n'anticipons point ſur les miſeres de ma vie, je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triſte ſujet.

Fin du premier Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SECOND.

AUTANT le moment où l'effroi me ſuggéra le projet de fuir m'avoit paru triſte, autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant, quitter mon pays, mes parens, mes appuis, mes reſſources, laiſſer un apprentiſſage à moitié fait ſans ſavoir mon métier aſſez pour en vivre; me livrer aux horreurs de la miſere ſans voir aucun moyen d'en ſortir; dans l'âge de la foibleſſe & de l'innocence m'expoſer à toutes les tentations du vice & du déſeſpoir; chercher au loin les maux, les erreurs, les piéges, l'eſclavage & la mort, ſous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu ſouffrir; c'étoit-là ce que j'allois faire, c'étoit la perſpective que j'aurois dû enviſager. Que celle que je me peignois étoit différente! L'indépendance que je croyois avoir acquiſe étoit le ſeul ſentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moi-même, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout: je n'avois qu'à m'élancer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec

ſécurité

ſécurité dans le vaſte eſpace du monde ; mon mérite alloit le remplir : à chaque pas j'allois trouver des feſtins, des tréſors, des aventures, des amis prêts à me ſervir, des maîtreſſes empreſſées à me plaire : en me montrant j'allois occuper de moi l'univers ; non pas pourtant l'univers tout entier ; je l'en diſpenſois en quelque ſorte, il ne m'en falloit pas tant. Une ſociété charmante me ſuffiſoit ſans m'embarraſſer du reſte. Ma modération m'inſcrivoit dans une ſphere étroite mais délicieuſement choiſie, où j'étois aſſuré de régner. Un ſeul château bornoit mon ambition. Favori du ſeigneur & de la dame, amant de la demoiſelle, ami du frere & protecteur des voiſins, j'étois content ; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modeſte avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des payſans de ma connoiſſance, qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient, me logeoient, me nourriſſoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône ; ils n'y mettoient pas aſſez l'air de la ſupériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai juſqu'à Confignon, terres de Savoye, à deux lieues de Geneve. Le curé s'appelloit M. de *Pontverre*. Ce nom fameux dans l'hiſtoire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les deſcendans des gentilshommes de la cuiller. J'allai voir M. de *Pontverre*. Il me reçut bien, me parla de l'héréſie de Geneve, de l'autorité de la ſainte mere Egliſe, & me donna à dîner. Je trouvai peu de choſes à répondre à des argumens qui finiſſoient ainſi, &

je jugeai que des curés chez qui l'on dînoit si bien valoient tout au moins nos ministres. J'étois certainement plus savant que M. de *Pontverre*, tout gentilhomme qu'il étoit; mais j'étois trop bon convive pour être si bon théologien; & son vin de Frangi, qui me parut excellent, argumentoit si victorieusement pour lui, que j'aurois rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédois donc, ou du moins je ne résistois pas en face. A voir les ménagemens dont j'usois on m'auroit cru faux; on se fût trompé. Je n'étois qu'honnête, cela est certain. La flatterie, ou plutôt la condescendance n'est pas toujours un vice, elle est plus souvent une vertu, sur-tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cede, c'est pour ne pas l'attrister, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de *Pontverre* à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disoit cela. J'étois touché de reconnoissance & de respect pour le bon prêtre. Je sentois ma supériorité; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite: je ne songeois point à changer de religion; & bien loin de me familiariser si vîte avec cette idée, je ne l'envisageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems; je voulois seulement ne point fâcher ceux qui me caressoient dans cette vue; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laisser l'espoir du succès en paroissant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela ressembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui quelquefois pour parvenir à

leurs fins, ſavent, ſans rien permettre ni rien promettre, faire eſpérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raiſon, la pitié, l'amour de l'ordre exigeoient aſſurément que loin de ſe prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courois, en me renvoyant dans ma famille. C'eſt-là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de *Pontverre* fût un bon homme, ce n'étoit aſſurément pas un homme vertueux. Au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoiſſoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le roſaire; une eſpece de miſſionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi, que de faire des libelles contre les miniſtres de Geneve. Loin de penſer à me renvoyer chez moi il profita du deſir que j'avois de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de miſere ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point-là ce qu'il voyoit. Il voyoit une ame ôtée à l'héréſie & rendue à l'Egliſe. Honnête homme ou vaurien, qu'importoit cela pourvu que j'allaſſe à la meſſe? Il ne faut pas croire, au reſte, que cette façon de penſer ſoit particuliere aux catholiques; elle eſt celle de toute religion dogmatique où l'on fait l'eſſentiel, non de faire, mais de croire.

Dieu vous appelle, me dit M. de *Pontverre*. Allez à Annecy; vous y trouverez une bonne dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle eſt ſortie elle-même. Il s'agiſſoit de madame de *Warens*, nouvelle convertie, que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre ſa

foi, une penſion de deux mille francs que lui donnoit le roi de Sardaigne. Je me ſentois fort humilié d'avoir beſoin d'une bonne dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon néceſſaire, mais non pas qu'on me fît la charité, & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois preſſé par M. de *Pontverre*, par la faim qui me talonnoit; bien aiſe auſſi de faire un voyage & d'avoir un but, je prends mon parti, quoiqu'avec peine, & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aiſément en un jour; mais je ne me preſſois pas, j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche, ſans aller chercher l'aventure que j'étois ſûr qui m'y attendoit. Je n'oſois entrer dans le château, ni heurter; car j'étois fort timide. Mais je chantois ſous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence, fort ſurpris, après m'être long-tems époumonné, de ne voir paroître ni dames ni demoiſelles qu'attirât la beauté de ma voix, ou le ſel de mes chanſons; vu que j'en ſavois d'admirables que mes camarades m'avoient appriſes, & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin; je vois madame de *Warens.* Cette époque de ma vie a décidé de mon caractere; je ne puis me réſoudre à la paſſer légérement. J'étois au milieu de ma ſeizieme année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la phyſionomie animée, la bouche mignonne, les ſourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon ſang étoit embraſé. Malheureuſement je ne ſavois rien de tout cela, & de ma vie il ne m'eſt arrivé de ſonger à

ma figure, que lorſqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainſi j'avois avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'euſſe l'eſprit aſſez orné, n'ayant jamais vu le monde je manquois totalement de manieres; & mes connoiſſances loin d'y ſuppléer, ne ſervoient qu'à m'intimider davantage, en me faiſant ſentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en ſtyle d'orateur, où, couſant des phraſes des livres avec des locutions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de madame de *Warens*. J'enfermai la lettre de M. de *Pontverre* dans la mienne, & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point madame de *Warens*; on me dit qu'elle venoit de ſortir pour aller à l'égliſe. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la ſuivre: je la vois, je l'atteins, je lui parle.... je dois me ſouvenir du lieu; je l'ai ſouvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baiſers. Que ne puis-je entourer d'un baluſtre d'or cette heureuſe place! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre! Quiconque aime à honorer les monumens du ſalut des hommes n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un paſſage derriere ſa maiſon, entre un ruiſſeau à main droite qui la ſéparoit du jardin, & le mur de la cour à gauche, conduiſant par une fauſſe porte à l'égliſe des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, madame de *Warens* ſe retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étois

figuré une vieille dévote bien réchignée : la bonne dame de M. de *Pontverre* ne pouvoit être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de graces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup-d'œil du jeune prosélyte; car je devins à l'instant le sien ; sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup-d'œil sur celle de M. de *Pontverre*, revient à la mienne qu'elle lit toute entiere, & qu'elle eût relue encore, si son laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. Eh ! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir, vous voilà courant le pays bien jeune ; c'est dommage, en vérité. Puis sans attendre ma réponse, elle ajouta : allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeûner : après la messe j'irai causer avec vous.

Louise-Eléonore de *Warens* étoit une demoiselle de la Tour de Pil, noble & ancienne famille de Vevay ville du pays de Vaud. Elle avoit épousé fort jeune M. de *Warens* de la maison de *Loys*, fils aîné de M. de *Villardin* de Lausanne. Ce mariage, qui ne produisit point d'enfans, n'ayant pas trop réussi ; madame de *Warens* poussée par quelque chagrin domestique, prit le tems que le roi Victor-Amédée étoit à Evian pour passer le lac & venir se jetter aux pieds de ce Prince ; abandonnant ainsi son mari, sa famille & son pays, par une étourderie assez semblable à la mienne, & qu'elle a eu tout le tems de pleurer aussi. Le Roi, qui aimoit à faire le zélé catholique, la prit sous sa protection, lui donna une pen-

ſion de quinze cents livres de Piémont, ce qui étoit beaucoup pour un prince auſſi peu prodigue, & voyant que ſur cet accueil on l'en croyoit amoureux, il l'envoya à Annecy, eſcortée par un détachement de ſes Gardes, où, ſous la direction de *Michel Gabriel de Bernex* Evêque titulaire de Geneve, elle fit abjuration au couvent de la Viſitation.

Il y avoit ſix ans qu'elle y étoit quand j'y vins, & elle en avoit alors vingt-huit, étant née avec le ſiecle. Elle avoit de ces beautés qui ſe conſervent, parce qu'elles ſont plus dans la phyſionomie que dans les traits; auſſi la ſienne étoit-elle encore dans tout ſon premier éclat. Elle avoit un air careſſant & tendre, un regard très-doux, un ſourire angélique, une bouche à la meſure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de ſtature, courte même, & ramaſſée un peu dans ſa taille, quoique ſans difformité. Mais il étoit impoſſible de voir une plus belle tête, un plus beau ſein, de plus belles mains, & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainſi que moi perdu ſa mere dès ſa naiſſance, & recevant indifféremment des inſtructions comme elles s'étoient préſentées, elle avoit appris un peu de ſa gouvernante, un peu de ſon pere, un peu de ſes maîtres, & beaucoup de ſes amans; ſur-tout d'un M. de *Tavel*, qui, ayant du goût & des connoiſſances, en orna la perſonne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens ſe nuiſirent les uns aux autres, & le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que ſes diverſes études n'étendiſſent la juſteſſe naturelle de ſon eſprit. Ainſi quoiqu'elle eût quelques principes de phi-

losophie & de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son pere avoit pour la médecine empyrique & pour l'alchymie; elle faisoit des élixirs, des teintures, des baumes, des magisteres, elle prétendoit avoir des secrets. Les charlatans profitant de sa foiblesse s'emparerent d'elle, l'obsédèrent, la ruinerent, & consumerent au milieu des fourneaux & des drogues son esprit, ses talens & ses charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais si de vils fripons abuserent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumieres de sa raison, son excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même: son caractere aimant & doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté, son humeur gaie, ouverte & franche ne s'altérerent jamais; & même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux, des calamités diverses, la sérénité de sa belle ame lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaîté de ses plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'activité inépuisable qui vouloit sans cesse de l'occupation. Ce n'étoient pas des intrigues de femmes qu'il lui falloit, c'étoit des entreprises à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A sa place madame de *Longueville* n'eût été qu'une tracassiere; à la place de madame de *Longueville* elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés, & ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étoient à sa portée elle étendoit toujours son plan dans sa tête & voyoit toujours son objet en grand. Cela faisoit qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus

qu'à

qu'à ses forces, elle échouoit par la faute des autres, & son projet venant à manquer elle étoit ruinée où d'autres n'auroient presque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asyle monastique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & simple des Religieuses, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systêmes, avoit besoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evêque de *Bernex*, avec moins d'esprit que *François de Sales*, lui ressembloit sur bien des points, & Madame de *Warens* qu'il appelloit sa fille, & qui ressembloit à Madame de *Chantal* sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oisiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zele si cette aimable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui sembloit convenir à une nouvelle convertie vivant sous la direction d'un Prélat. Quel qu'eût été le motif de son changement de religion, elle fut sincere dans celle qu'elle avoit embrassée. Elle a pu se repentir d'avoir commis la faute, mais non pas desirer d'en revenir. Elle n'est pas seulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, & j'ose affirmer, moi qui pense avoir lu dans le fond de son ame, que c'étoit uniquement par aversion pour les simagrées qu'elle ne faisoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop solide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ses principes; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Que ceux qui nient la ſympathie des ames expliquent, s'ils peuvent, comment de la premiere entrevue, du premier mot, du premier regard, Madame de *Warens* m'inſpira, non-ſeulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'eſt jamais démentie. Suppoſons que ce que j'ai ſenti pour elle fût véritablement de l'amour; ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui ſuivra l'hiſtoire de nos liaiſons; comment cette paſſion fut-elle accompagnée dès ſa naiſſance des ſentimens qu'elle inſpire le moins; la paix du cœur, le calme, la ſérénité, la ſécurité, l'aſſurance? Comment en approchant pour la premiere fois d'une femme aimable, polie, éblouiſſante; d'une Dame d'un état ſupérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit mon ſort en quelque ſorte par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit; comment, dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'inſtant auſſi libre, auſſi à mon aiſe, que ſi j'euſſe été parfaitement ſûr de lui plaire? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras, de timidité, de gêne? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle du premier jour, du premier inſtant les manieres faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorſque la plus grande intimité l'eut rendu naturel? A-t-on de l'amour, je ne dis pas ſans deſirs, j'en avois; mais ſans inquiétude, ſans jalouſie? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime ſi l'on eſt aimé? C'eſt une queſtion qu'il ne m'eſt pas plus venue dans l'eſprit de lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même ſi je m'aimois, & jamais elle n'a été plus curieuſe avec moi. Il y

eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentimens pour cette charmante femme, & l'on y trouvera dans la suite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut question de ce que je deviendrois, & pour en causer plus à loisir elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit, & sa femme-de-chambre qui nous servoit, dit aussi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse, tomboit un peu à plomb sur un gros manan qui dînoit avec nous, & qui dévora lui tout seul un repas honnête pour six personnes. Pour moi j'étois dans un ravissement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur se nourrissoit d'un sentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être: il ne me laissoit des esprits pour nulle autre fonction.

Madame de *Warens* voulut savoir les détails de ma petite histoire; je retrouvai pour la lui conter, tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéressois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le sort auquel j'allois m'exposer. Sa tendre compassion se marquoit dans son air, dans son regard, dans ses gestes. Elle n'osoit m'exhorter à retourner à Geneve. Dans sa position c'eût été un crime de léze-catholicité, & elle n'ignoroit pas combien elle étoit surveillée & combien ses discours étoient pesés. Mais elle me parloit d'un ton si touchant de l'affliction de mon pere, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allasse le consoler. Elle ne savoit pas combien sans y songer elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma résolution étoit prise comme je crois l'avoir dit;

plus je la trouvois éloquente, persuasive, plus ses discours m'alloient au cœur, & moins je pouvois me résoudre à me détacher d'elle. Je sentois que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barriere presque insurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avois faite, & à laquelle mieux valoit me tenir tout d'un coup. Je m'y tins donc. Madame de *Warens* voyant ses efforts inutiles ne les poussa pas jusqu'à se compromettre: mais elle me dit avec un regard de commisération. Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle; mais quand tu seras grand tu te souviendras de moi. Je crois qu'elle ne pensoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit si cruellement.

La difficulté restoit toute entiere. Comment subsister si jeune hors de mon pays? A peine à la moitié de mon apprentissage j'étois bien loin de savoir mon métier. Quand je l'aurois su je n'en aurois pu vivre en Savoye, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manan qui dînoit pour nous, forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire, ouvrit un avis qu'il disoit venir du Ciel, & qui, à juger par les suites venoit bien plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allasse à Turin, où, dans un Hospice établi pour l'instruction des cathécumenes, j'aurois, dit-il, la vie temporelle & spirituelle, jusqu'à ce qu'entré dans le sein de l'Eglise je trouvasse par la charité des bonnes ames une place qui me convînt. A l'égard des frais du voyage, continua mon homme, sa Grandeur Monseigneur l'Evêque, ne manquera pas, si Madame lui propose cette sainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir, & Madame la Baronne qui est si charitable, dit-il en s'inclinant sur son assiette, s'empressera surement d'y contribuer aussi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures ; j'avois le cœur ſerré, je ne diſois rien, & Madame de *Warens*, ſans ſaiſir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, ſe contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien ſelon ſon pouvoir & qu'elle en parleroit à Monſeigneur : mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à ſon gré, & qui avoit ſon petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les aumôniers, & embouchа ſi bien les bons prêtres, que quand Madame de *Warens*, qui craignoit pour moi ce voyage en voulut parler à l'Evêque, elle trouva que c'étoit une affaire arrangée, & il lui remit à l'inſtant l'argent deſtiné pour mon petit viatique. Elle n'oſa inſiſter pour me faire reſter : j'approchois d'un âge où une femme du ſien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainſi réglé par ceux qui prenoient ſoin de moi, il fallut bien me ſoumettre, & c'eſt même ce que je fis ſans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Geneve, je jugeai qu'étant la capitale, elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangere d'état & de religion, & puis, partant pour obéir à Madame de *Warens*, je me regardois comme vivant toujours ſous ſa direction ; c'étoit plus que vivre à ſon voiſinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante qui déjà commençoit à ſe déclarer. Il me paroiſſoit beau de paſſer les monts à mon âge, & de m'élever au-deſſus de mes camarades de toute la hauteur des Alpes. Voir du pays eſt un appât auquel un Genevois ne réſiſte gueres : je donnai donc mon conſentement. Mon manan devoit partir dans deux jours avec ſa

femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourfe leur fut remife renforcée par Madame de *Warens*, qui de plus me donna fecrétement un petit pécule auquel elle joignit d'amples inftructions, & nous partîmes le mercredi Saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon pere y arriva courant à ma pifte avec un M. *Rival* fon ami, horloger comme lui, homme d'efprit, bel-efprit même, qui faifoit des vers mieux que la *Motte* & parloit prefque auffi bien que lui, de plus, parfaitement honnête homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de fes fils comédien.

Ces Meffieurs virent Madame de *Warens*, & fe contenterent de pleurer mon fort avec elle, au lieu de me fuivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied. La même chofe étoit arrivée à mon oncle *Bernard*. Il étoit venu à Confignon, & de-là, fachant que j'étois à Annecy, il s'en retourna à Geneve. Il fembloit que mes proches confpiraffent avec mon étoile pour me livrer au deftin qui m'attendoit. Mon frere s'étoit perdu par une femblable négligence, & fi bien perdu qu'on n'a jamais fu ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas feulement un homme d'honneur; c'étoit un homme d'une probité fure & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus, il étoit bon pere, fur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement mais il aimoit auffi fes plaifirs, & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion, & quoique fa femme ne fût plus en âge de me donner des freres, elle avoit des parens: cela faifoit une

autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage, qui ne rappelloit plus si souvent mon souvenir. Mon pere vieillissoit & n'avoit aucun bien pour soutenir sa vieillesse. Nous avions mon frere & moi quelque bien de ma mere dont le revenu devoit appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement & ne l'empêchoit pas de faire son devoir, mais elle agissoit sourdement sans qu'il s'en apperçût lui-même, & ralentissoit quelquefois son zele qu'il eût poussé plus loin sans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy sur mes traces, il ne me suivit pas jusqu'à Chambéri où il étoit moralement sûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir souvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des caresses de pere, mais sans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un pere dont j'ai si bien connu la tendresse & la vertu, m'a fait faire des réflexions sur moi-même, qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur sain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la seule peut-être d'usage dans la pratique, d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts, & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui: sûr que dans de telles situations, quelque sincere amour de la vertu qu'on y porte, on foiblit tôt ou tard sans s'en appercevoir, & l'on devient injuste & méchant dans le fait, sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame.

Cette maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & mise en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma conduite, est une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le

plus fou dans le public & ſur-tout parmi mes connoiſſances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité je ne ſongeois gueres à faire ni comme les autres ni autrement qu'eux. Je deſirois ſincérement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des ſituations qui me donnaſſent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, & par conſéquent un deſir ſecret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Mylord *Maréchal* me voulut mettre dans ſon teſtament. Je m'y oppoſai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me ſavoir dans le teſtament de qui que ce fût, & beaucoup moins dans le ſien. Il ſe rendit; maintenant il veut me faire une penſion viagere, & je ne m'y oppoſe pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement: cela peut être. Mais ô mon bienfaiteur & mon pere, ſi j'ai le malheur de vous ſurvivre je ſais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, & que je n'ai rien à gagner.

C'eſt-là, ſelon moi, la bonne philoſophie, la ſeule vraiment aſſortie au cœur humain. Je me pénetre chaque jour davantage de ſa profonde ſolidité, & je l'ai retournée de différentes manieres dans tous mes derniers écrits; mais le public qui eſt frivole ne l'y a pas ſu remarquer. Si je ſurvis aſſez à cette entrepriſe conſommée pour en reprendre une autre, je me propoſe de donner dans la ſuite de l'Emile un exemple ſi charmant & ſi frappant de cette même maxime que mon lecteur ſoit forcé d'y faire attention. Mais c'eſt aſſez de réflexions pour un voyageur; il eſt tems de reprendre ma route.

Je

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre ; & mon manan ne fut pas ſi bourru qu'il en avoit l'air. C'étoit un homme entre deux âges, portant en queue ſes cheveux noirs griſonnans ; l'air grenadier, la voix forte, aſſez gai, marchant bien, mangeant mieux, & qui faiſoit toute ſorte de métiers faute d'en ſavoir aucun. Il avoit propoſé, je crois, d'établir à Annecy, je ne ſais quelle manufacture. Madame de *Warens* n'avoit pas manqué de donner dans le projet, & c'étoit pour tâcher de le faire agréer au Miniſtre, qu'il faiſoit, bien défrayé, le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en ſe fourrant toujours avec les prêtres, &, faiſant l'empreſſé pour les ſervir, il avoit pris à leur école un certain jargon dévot dont il uſoit ſans ceſſe, ſe piquant d'être un grand prédicateur. Il ſavoit même un paſſage latin de la bible, & c'étoit comme s'il en avoit ſu mille, parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du reſte, manquant rarement d'argent quand il en ſavoit dans la bourſe des autres. Plus adroit pourtant que fripon, & qui, débitant d'un ton de racoleur ſes capucinades, reſſembloit à l'hermite *Pierre*, prêchant la croiſade le ſabre au côté.

Pour Madame *Sabran* ſon épouſe, c'étoit une aſſez bonne femme, plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre, ſes bruyantes inſomnies m'éveilloient ſouvent, & m'auroient éveillé bien davantage ſi j'en avois compris le ſujet. Mais je ne m'en doutois pas même, & j'étois ſur ce chapitre d'une bêtiſe qui a laiſſé à la ſeule nature tout le ſoin de mon inſtruction.

Je m'acheminois gaîment avec mon dévot guide & ſa femil-

lante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage ; j'étois dans la plus heureuſe ſituation de corps & d'eſprit où j'aye été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de ſanté, de ſécurité, de confiance en moi & aux autres, j'étois dans ce court mais précieux moment de la vie où ſa plénitude expanſive étend pour ainſi dire notre être par toutes nos ſenſations, & embellit à nos yeux la nature entiere du charme de notre exiſtence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante & fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'éleve, l'ami, preſque l'amant de Madame de *Warens*. Les choſes obligeantes qu'elle m'avoit dites, les petites careſſes qu'elle m'avoit faites, l'intérêt ſi tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ſes regards charmans qui me ſembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inſpiroient ; tout cela nourriſſoit mes idées durant la marche, & me faiſoit rêver délicieuſement. Nulle crainte, nul doute ſur mon ſort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin c'étoit, ſelon moi, s'engager à m'y faire vivre, à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de ſouci ſur moi-même ; d'autres s'étoient chargés de ce ſoin. Ainſi je marchois légerement allégé de ce poids ; les jeunes deſirs, l'eſpoir enchanteur, les brillants projets rempliſſoient mon ame. Tous les objets que je voyois me ſembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maiſons j'imaginois des feſtins ruſtiques ; dans les prés de folâtres jeux ; le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche ; ſur les arbres des fruits délicieux, ſous leur ombre de voluptueux têtes-à-têtes, ſur les montagnes des cuves de lait & de crême, une oiſiveté charmante, la paix, la ſimplicité, le plaiſir d'aller ſans

ſavoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux ſans porter à mon cœur quelque attrait de jouiſſance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du ſpectacle rendoit cet attrait digne de la raiſon; la vanité même y mêloit ſa pointe. Si jeune, aller en Italie, avoir déjà vu tant de pays, ſuivre *Annibal* à travers les monts me paroiſſoit une gloire au-deſſus de mon âge. Joignez à tout cela des ſtations fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter: car en vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & ſur le dîné de M. *Sabran* le mien ne paroiſſoit pas.

Je ne me ſouviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de ſoucis & de peine, que celui des ſept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage; car le pas de Madame *Sabran* ſur lequel il falloit régler le nôtre n'en fit qu'une longue promenade. Ce ſouvenir m'a laiſſé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, ſur-tout pour les montagnes & les voyages pédeſtres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le Monſieur & de prendre des voitures, les ſoucis rongeans, les embarras, la gêne y ſont montés avec moi, & dès-lors, au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne ſentois que le plaiſir d'aller, je n'ai plus ſenti que le beſoin d'arriver. J'ai cherché long-tems à Paris deux camarades du même goût que moi, qui vouluſſent conſacrer chacun cinquante louis de ſa bourſe & un an de ſon tems à faire enſemble à pied le tour de l'Italie, ſans autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un ſac de nuit. Beaucoup de gens

se sont présentés enchantés de ce projet en apparence : mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne dont on cause en conversation sans vouloir l'exécuter en effet. Je me souviens que parlant avec passion de ce projet avec *Diderot* & *Grimm*, je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite ; mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel *Grimm* ne trouvoit rien de si plaisant que de faire faire à *Diderot* beaucoup d'impiétés, & de me faire fourrer à l'inquisition à sa place.

Mon regret d'arriver si vîte à Turin fut tempéré par le plaisir de voir une grande ville, & par l'espoir d'y faire bientôt une figure digne de moi ; car déjà les fumées de l'ambition me montoient à la tête ; déjà je me regardois comme infiniment au-dessus de mon ancien état d'apprentif ; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au-dessous.

Avant que d'aller plus loin je dois au lecteur mon excuse ou ma justification tant sur les menus détails où je viens d'entrer que sur ceux où j'entrerai dans la suite, & qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché ; il faut que je me tienne incessamment sous ses yeux, qu'il me suive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie ; qu'il ne me perde pas de vue un seul instant, de peur que, trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vide, & se demandant qu'a-t-il fait durant ce tems-là, il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne assez de prise à la malignité des hommes par mes récits sans lui en donner encore par mon silence.

Mon petit pécule étoit parti ; j'avois jasé, & mon indiscrétion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame *Sabran* trouva le moyen de m'arracher jusqu'à un petit ruban glacé d'argent que Madame de *Warens* m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reste : l'épée même eût resté dans leurs mains si je m'étois moins obstiné. Ils m'avoient fidellement défrayé dans la route, mais ils ne m'avoient rien laissé. J'arrive à Turin sans habits, sans argent, sans linge, & laissant très-exactement à mon seul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres, je les portai ; & tout de suite je fus mené à l'hospice des cathécumenes, pour y être instruit dans la religion pour laquelle on me vendoit ma subsistance. En entrant je vis une grosse porte à barreaux de fer, qui dès que je fus passé, fut fermée à double tour sur mes talons. Ce début me parut plus imposant qu'agréable & commençoit à me donner à penser, quand on me fit entrer dans une assez grande piece. J'y vis pour tout meuble un autel de bois surmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre, & autour, quatre ou cinq chaises aussi de bois qui paroissoient avoir été cirées, mais qui seulement étoient luisantes à force de s'en servir & de les frotter. Dans cette salle d'assemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits, mes camarades d'instruction, & qui sembloient plutôt des archers du Diable que des aspirans à se faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Esclavons qui se disoient Juifs & Maures, & qui comme ils me l'avouerent, passoient leur vie à courir l'Espagne & l'Italie, embrassant le christianisme & se faisant baptiser, par-

tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer, qui partageoit en deux un grand balcon régnant fur la cour. Par cette porte entrerent nos fœurs les cathécumenes, qui comme moi s'alloient régénérer, non par le baptême, mais par une folemnelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes falopes & les plus vilaines coureufes qui jamais aient empuanti le bercail du Seigneur. Une feule me parut jolie & affez intéreffante. Elle étoit à-peu-près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'infpira quelque defir de faire connoiffance avec elle; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maifon où elle étoit depuis trois, il me fut abfolument impoffible de l'accofter; tant elle étoit recommandée à notre vieille geoliere & obfédée par le faint miffionnaire qui travailloit à fa converfion avec plus de zele que de diligence. Il falloit qu'elle fût extrêmement ftupide, quoiqu'elle n'en eût pas l'air; car jamais inftruction ne fut plus longue. Le faint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer; mais elle s'ennuya de fa clôture, & dit qu'elle vouloit fortir, chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot tandis qu'elle confentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne fe mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut affemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faifoit, aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prieres & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant ren-

trées dans leur clôture, j'eus le tems de m'étonner tout à mon aise de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous assembla de nouveau pour l'instruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la premiere fois sur le pas que j'allois faire, & sur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répete, & je répéterai peut-être une chose dont je suis tous les jours plus pénétré; c'est que si jamais enfant reçut une éducation raisonnable & saine, ç'a été moi. Né dans une famille que ses mœurs distinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de sagesse & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere quoique homme de plaisir avoit non-seulement une probité sure, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde & chrétien dans l'intérieur, il m'avoit inspiré de bonne heure les sentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes sages & vertueuses, les deux aînées étoient dévotes, & la troisieme, fille à la fois pleine de graces, d'esprit & de sens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'ostentation. Du sein de cette estimable famille je passai chez M. *Lambercier*, qui, bien qu'homme d'Eglise & prédicateur, étoit croyant en dedans, & faisoit presque aussi bien qu'il disoit. Sa sœur & lui cultiverent par des instructions douces & judicieuses les principes de piété qu'ils trouverent dans mon cœur. Ces dignes gens employerent pour cela des moyens si vrais, si discrets, si raisonnables, que loin de m'ennuyer au sermon, je n'en sortois jamais sans être intérieurement touché & sans faire des résolutions de bien vivre auxquelles je manquois rarement

en y penſant. Chez ma tante *Bernard* la dévotion m'ennuyoit un peu plus parce qu'elle en faiſoit un métier. Chez mon maître je n'y penſois plus gueres, ſans pourtant penſer différemment. Je ne trouvai point de jeunes gens qui me pervertiſſent. Je devins poliſſon, mais non libertin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir. J'en avois même davantage, car pourquoi déguiſer ici ma penſée? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je ſentis, je penſai toujours en homme. Ce n'eſt qu'en grandiſſant que je ſuis rentré dans la claſſe ordinaire, en naiſſant j'en étois ſorti. L'on rira de me voir me donner modeſtement pour un prodige. Soit; mais quand on aura bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à ſix ans les romans attachent, intéreſſent, tranſportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes; alors je ſentirai ma vanité ridicule, & je conviendrai que j'ai tort.

Ainſi quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion ſi l'on vouloit qu'un jour ils en euſſent, & qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre maniere, j'ai tiré mon ſentiment de mes obſervations, non de ma propre expérience: je ſavois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des J. J. *Rouſſeau* à ſix ans & parlez leur de Dieu à ſept, je vous réponds que vous ne courez aucun riſque.

On ſent, je crois, qu'avoir de la religion pour un enfant, & même pour un homme, c'eſt ſuivre celle où il eſt né. Quelquefois on en ôte, rarement on y ajoute; la foi dogmatique eſt un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun

qui m'attachoit au culte de mes peres, j'avois l'averſion particuliere à notre ville pour le catholiciſme, qu'on nous donnoit pour une affreuſe idolâtrie, & dont on nous peignoit le clergé ſous les plus noires couleurs. Ce ſentiment alloit ſi loin chez moi qu'au commencement je n'entrevoyois jamais le dedans d'une Egliſe, je ne rencontrois jamais un prêtre en ſurplis, je n'entendois jamais la ſonnette d'une proceſſion ſans un frémiſſement de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui ſouvent m'a repris dans les paroiſſes de campagne, plus ſemblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il eſt vrai que cette impreſſion étoit ſinguliérement contraſtée par le ſouvenir des careſſes que les curés des environs de Geneve font volontiers aux enfans de la ville. En même tems que la ſonnette du viatique me faiſoit peur, la cloche de la meſſe & de vêpres me rappelloit un déjeûné, un goûté, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon dîné de M. de *Pontverre* avoit produit encore un grand effet. Ainſi je m'étois aiſément étourdi ſur tout cela. N'enviſageant le papiſme que par ſes liaiſons avec les amuſemens & la gourmandiſe, je m'étois apprivoiſé ſans peine avec l'idée d'y vivre; mais celle d'y entrer ſolemnellement ne s'étoit préſentée à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change: je vis avec l'horreur la plus vive l'eſpece d'engagement que j'avois pris & ſa ſuite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à ſoutenir mon courage par leur exemple, & je ne pus me diſſimuler que la ſainte œuvre que j'allois faire n'étoit au fond que l'action d'un bandit. Tout

jeune encore je fentis que quelque religion qui fût la vraie j'allois vendre la mienne, & que, quand même je choifirois bien, j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint Efprit, & mériter le mépris des hommes. Plus j'y penfois, plus je m'indignois contre moi-même, & je gémiffois du fort qui m'avoit amené là, comme fi ce fort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eut des momens où ces réflexions devinrent fi fortes que fi j'avois un inftant trouvé la porte ouverte, je me ferois certainement évadé; mais il ne me fut pas poffible, & cette réfolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de defirs fecrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obftination du deffein formé de ne pas retourner à Geneve; la honte, la difficulté même de repaffer les monts; l'embarras de me voir loin de mon pays fans amis, fans reffources; tout cela concouroit à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma confcience; j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait pour excufer ce que j'allois faire. En aggravant les torts du paffé, j'en regardois l'avenir comme une fuite néceffaire. Je ne me difois pas; rien n'eft fait encore & tu peux être innocent fi tu veux; mais je me difois: gémis du crime dont tu t'es rendu coupable, & que tu t'es mis dans la néceffité d'achever.

En effet, quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge, pour révoquer tout ce que jufques-là j'avois pu promettre ou laiffer efpérer, pour rompre les chaînes que je m'étois données, pour déclarer avec intrépidité que je voulois refter dans la religion de mes peres, au rifque de tout ce qui en pouvoit arriver? Cette vigueur n'étoit pas de mon

âge, & il eſt peu probable qu'elle eût eu un heureux ſuccès. Les choſes étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti, & plus ma réſiſtance eût été grande, plus de maniere ou d'autre on ſe fût fait une loi de la ſurmonter.

Le ſophiſme qui me perdit eſt celui de la plupart des hommes, qui ſe plaignent de manquer de force quand il eſt déjà trop tard pour en uſer. La vertu ne nous coûte que par nôtre faute, & ſi nous voulions être toujours ſages, rarement aurions-nous beſoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à ſurmonter nous entraînent ſans réſiſtance: nous cédons à des tentations légeres dont nous mépriſons le danger. Inſenſiblement nous tombons dans des ſituations périlleuſes dont nous pouvions aiſément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer ſans des efforts héroïques qui nous effrayent, & nous tombons enfin dans l'abyme, en diſant à Dieu: pourquoi m'as-tu fait ſi foible? Mais malgré nous il répond à nos conſciences; je t'ai fait trop foible pour ſortir du gouffre, parce que je t'ai fait aſſez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas précisément la réſolution de me faire catholique: mais voyant le terme encore éloigné, je pris le tems de m'apprivoiſer à cette idée, & en attendant je me figurois quelque événement imprévu qui me tireroit d'embarras. Je réſolus pour gagner du tems de faire la plus belle défenſe qu'il me feroit poſſible. Bientôt ma vanité me diſpenſa de ſonger à ma réſolution, & dès que je m'apperçus que j'embarraſſois quelquefois ceux qui vouloient m'inſtruire, il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terraſſer tout-à-fait.

Je mis même à cette entreprife un zele bien ridicule : car tandis qu'ils travailloient fur moi je voulus travailler fur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre, pour les engager à fe faire proteftans.

Ils ne trouverent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient, ni du côté des lumieres ni du côté de la volonté. Les proteftans font généralement mieux inftruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la difcuffion, celle des autres la foumiffion. Le catholique doit adopter la décifion qu'on lui donne, le proteftant doit apprendre à fe décider. On favoit cela; mais on n'attendoit ni de mon état ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avois point fait encore ma premiere communion, ni reçu les inftructions qui s'y rapportent : on le favoit encore; mais on ne favoit pas qu'en revanche j'avois été bien inftruit chez M. *Lambercier*; & que de plus, j'avois par devers moi un petit magafin fort incommode à ces Meffieurs dans l'hiftoire de l'Eglife & de l'Empire que j'avois apprife prefque par cœur chez mon pere, & depuis à-peu-près oubliée, mais qui me revint, à mefure que la difpute s'échauffoit.

Un vieux prêtre, petit, mais affez vénérable, nous fit en commun la premiere conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un catéchifme plutôt qu'une controverfe, & il avoit plus à faire à les inftruire qu'à réfoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai fur tout, je ne lui fauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort lon-

gue & fort ennuyeuſe pour les aſſiſtans. Mon vieux prêtre parloit beaucoup, s'échauffoit, battoit la campagne, & ſe tiroit d'affaire en diſant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain de peur que mes indiſcretes objections ne ſcandaliſaſſent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune, beau parleur, c'eſt-à-dire, faiſeur de longues phraſes & content de lui ſi jamais docteur le fut. Je ne me laiſſai pourtant pas trop ſubjuguer à ſa mine impoſante, & ſentant qu'après tout je faiſois ma tâche, je me mis à lui répondre avec aſſez d'aſſurance & à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'aſſommer avec Saint Auguſtin, Saint Grégoire & les autres Peres, & il trouvoit avec une ſurpriſe incroyable que je maniois tous ces Peres-là preſque auſſi légérement que lui; ce n'étoit pas que je les euſſe jamais lus, ni lui peut-être; mais j'en avois retenu beaucoup de paſſages tirés de mon Le Sueur; & ſi-tôt qu'il m'en citoit un, ſans diſputer ſur la citation je lui ripoſtois par un autre du même Pere, & qui ſouvent l'embarraſſoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin, par deux raiſons. L'une qu'il étoit le plus fort, & que me ſentant pour ainſi dire à ſa merci, je jugeois très-bien quelque jeune que je fuſſe, qu'il ne falloit pas le pouſſer à bout; car je voyois aſſez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raiſon étoit que le jeune avoit de l'étude & que je n'en avois point. Cela faiſoit qu'il mettoit dans ſa maniere d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas ſuivre, & que, ſi-tôt qu'il ſe ſentoit preſſé d'une objection imprévue, il la remettoit au lendemain, diſant que

je ſortois du ſujet préſent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations, ſoutenant qu'elles étoient fauſſes, & s'offrant à m'aller chercher le livre, me défioit de les y trouver. Il ſentoit qu'il ne riſquoit pas grand'choſe, & qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étois trop peu exercé à manier les livres, & trop peu latiniſte pour trouver un paſſage dans un gros volume, quand même je ſerois aſſuré qu'il y eſt. Je le ſoupçonne même d'avoir uſé de l'infidélité dont il accuſoit les Miniſtres, & d'avoir fabriqué quelquefois des paſſages pour ſe tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin le ſéjour de l'hoſpice me devenant chaque jour plus déſagréable, & n'appercevant pour en ſortir qu'une ſeule voie, je m'empreſſai de la prendre autant que juſques-là je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux Africains avoient été baptiſés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds pour repréſenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce tems-là pour donner à mes directeurs l'honneur d'une converſion difficile, & l'on me fit paſſer en revue tous les dogmes pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, ſuffiſamment inſtruit & ſuffiſamment diſpoſé au gré de mes maîtres, je fus mené proceſſionnellement à l'égliſe métropolitaine de St. Jean pour y faire une abjuration ſolemnelle, & recevoir les acceſſoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptiſât pas réellement : mais comme ce ſont à-peu-près les mêmes cérémonies, cela ſert à perſuader au peuple

que les proteſtans ne ſont pas chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe griſe, garnie de brandebourgs blancs & deſtinée pour ces ſortes d'occaſions. Deux hommes portoient devant & derriere moi des baſſins de cuivre ſur leſquels ils frappoient avec une clef, & où chacun mettoit ſon aumône au gré de ſa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit au nouveau converti. Enfin rien du faſte catholique ne fut omis pour rendre la ſolemnité plus édifiante pour le public, & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile, & qu'on ne me donna pas comme au Maure, attendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il fallut enſuite aller à l'inquiſition recevoir l'abſolution du crime d'héréſie & rentrer dans le ſein de l'Egliſe avec la même cérémonie, à laquelle Henri IV fut ſoumis par ſon Ambaſſadeur. L'air & les manieres du très-révérend pere inquiſiteur, n'étoient pas propres à diſſiper la terreur ſecrete qui m'avoit ſaiſi en entrant dans cette maiſon. Après pluſieurs queſtions ſur ma foi, ſur mon état, ſur ma famille, il me demanda bruſquement ſi ma mere étoit damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation; je me contentai de répondre que je voulois eſpérer qu'elle ne l'étoit pas, & que Dieu avoit pu l'éclairer à ſa derniere heure. Le moine ſe tut, mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un ſigne d'approbation.

Tout cela fait; au moment où je penſois être enfin placé ſelon mes eſpérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie qu'avoit produit ma quête. On me recommanda de vivre en bon chrétien, d'être fidelle

à la grace ; on me ſouhaita bonne fortune, on ferma ſur moi la porte, & tout diſparut.

Ainſi s'éclipſerent en un inſtant toutes mes grandes eſpérances, & il ne me reſta de la démarche intéreſſée que je venois de faire, que le ſouvenir d'avoir été apoſtat & dupe tout à la fois. Il eſt aiſé de juger quelle bruſque révolution dut ſe faire dans mes idées, lorſque de mes brillans projets de fortune, je me vis tomber dans la plus complete miſere, & qu'après avoir délibéré le matin ſur le choix du palais que j'habiterois, je me vis le ſoir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un déſeſpoir d'autant plus cruel, que le regret de mes fautes devoit s'irriter en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois pour la premiere fois de ma vie d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier ſentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long eſclavage, redevenu maître de moi-même & de mes actions, je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en reſſources, pleine de gens de condition, dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir ſi-tôt que j'en ſerois connu. J'avois, de plus, tout le tems d'attendre, & vingt francs que j'avois dans ma poche, me ſembloient un tréſor qui ne pouvoit s'épuiſer. J'en pouvois diſpoſer à mon gré, ſans rendre compte à perſonne. C'étoit la premiere fois que je m'étois vu ſi riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes, je ne fis que changer d'eſpérances ; & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me ſentis tant de confiance & de ſécurité : je croyois déjà ma fortune

fortune faite, & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi ſeul.

La premiere choſe que je fis, fut de ſatisfaire ma curioſité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté. J'allai voir monter la garde; les inſtrumens militaires me plaiſoient beaucoup. Je ſuivis des proceſſions; j'aimois le faux-bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du Roi : j'en approchois avec crainte; mais voyant d'autres gens entrer, je fis comme eux, on me laiſſa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet que j'avois ſous le bras. Quoi qu'il en ſoit, je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais : déjà je m'en regardois preſque comme un habitant. Enfin, à force d'aller & venir, je me laſſai, j'avois faim, il faiſoit chaud; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giuncà, du lait caillé, & avec deux griſſes de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre, je fis pour mes cinq on ſix ſols un des bons dînés que j'aye faits de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je ſavois déjà aſſez de piémontois pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à trouver, & j'eus la prudence de le choiſir, plus ſelon ma bourſe que ſelon mon goût. On m'enſeigna dans la rue du Pô la femme d'un ſoldat, qui retiroit à un ſou par nuit des domeſtiques hors de ſervice. Je trouvai chez elle un grabat vide & je m'y établis. Elle étoit jeune, & nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déjà cinq ou ſix enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mere, les enfans, les hôtes, &

cela dura de cette façon tant que je reſtai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée & décoiffée, mais douce de cœur, officieuſe, qui me prit en amitié, & qui même me fut utile.

Je paſſai pluſieurs jours à me livrer uniquement au plaiſir de l'indépendance & de la curioſité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, viſitant tout ce qui me paroiſſoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un jeune homme ſortant de ſa niche, qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois ſur-tout fort exact à faire ma cour & j'aſſiſtois réguliérement tous les matins à la meſſe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & ſa ſuite : mais ma paſſion pour la Muſique, qui commençoit à ſe déclarer, avoit plus de part à mon aſſiduité que la pompe de la Cour qui bientôt vue & toujours la même ne frappe pas long-tems. Le roi de Sardaigne avoit alors la meilleure ſymphonie de l'Europe. Somis, Desjardins, les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre inſtrument, pourvu qu'il fût juſte, tranſportoit d'aiſe. Du reſte, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux qu'une admiration ſtupide & ſans convoitiſe. La ſeule choſe qui m'intéreſsât dans tout l'éclat de la cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune princeſſe qui méritât mon hommage, & avec laquelle je puſſe faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où, ſi je l'euſſe mis à fin, j'aurois trouvé des plaiſirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécuſſe avec beaucoup d'économie, ma bourſe in-

ſenſiblement s'épuiſoit. Cette économie au reſte étoit moins l'effet de la prudence que d'une ſimplicité de goût que même aujourd'hui l'uſage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connoiſſois pas, & je ne connois pas encore de meilleure chere que celle d'un repas ruſtique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis & du vin paſſable, on eſt toujours ſûr de me bien régaler; mon bon appétit fera le reſte quand un maître-d'hôtel & des laquais autour de moi ne me raſſaſieront pas de leur importun aſpect. Je faiſois alors de beaucoup meilleurs repas avec ſix ou ſept ſols de dépenſe que je ne les ai fait depuis à ſix ou ſept francs. J'étois donc ſobre faute d'être tenté de ne pas l'être; encore ai-je tort d'appeller tout cela ſobriété; car j'y mettois toute la ſenſualité poſſible. Mes poires, ma giuncà, mon fromage, mes griſſes, & quelques verres d'un gros vin de Montferrat à couper par tranches, me rendoient le plus heureux des gourmands. Mais encore avec tout cela pouvoit-on voir la fin de vingt livres. C'étoit ce que j'appercevois plus ſenſiblement de jour en jour, & malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude ſur l'avenir alla bientôt juſqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Eſpagne, il ne me reſta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre, encore n'étoit-il pas facile à réaliſer. Je ſongeai à mon ancien métier; mais je ne le ſavois pas aſſez pour aller travailler chez un maître, & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc en attendant mieux le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes ſur de la vaiſſelle, eſpérant tenter les gens par le bon marché en me mettant à leur diſcrétion. Cet expédient ne fut pas fort

heureux. Je fus presque par-tout éconduit, & ce que je trouvois à faire étoit si peu de chose, qu'à peine y gagnai-je quelques repas. Un jour cependant passant d'assez bon matin dans la contrà nova, je vis à travers les vîtres d'un comptoir une jeune marchande de si bonne grace & d'un air si attirant, que malgré ma timidité près des dames, je n'hésitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit asseoir, conter ma petite histoire, me plaignit, me dit d'avoir bon courage, & que les bons chrétiens ne m'abandonneroient pas : puis, tandis qu'elle envoyoit chercher chez un orfevre du voisinage les outils dont j'avois dit avoir besoin, elle monta dans sa cuisine & m'apporta elle-même à déjeûner. Ce début me parut de bon augure; la suite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail; encore plus de mon petit babil quand je me fus un peu rassuré : car elle étoit brillante & parée, & malgré son air gracieux, cet éclat m'en avoit imposé. Mais son accueil plein de bonté, son ton compatissant, ses manieres douces & caressantes me mirent bientôt à mon aise. Je vis que je réussissois, & cela me fit réussir davantage. Mais quoiqu'Italienne & trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle étoit pourtant si modeste, & moi si timide qu'il étoit difficile que cela vînt si-tôt à bien. On ne nous laissa pas le tems d'achever l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai passés auprès d'elle; & je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux ainsi que les plus purs plaisirs de l'amour.

C'étoit une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel peint sur son joli visage rendoit la vivacité touchante.

Elle s'appelloit Madame *Basile*. Son mari plus âgé qu'elle & passablement jaloux la laissoit durant ses voyages sous la garde d'un commis trop maussade pour être séduisant, & qui ne laissoit pas d'avoir des prétentions pour son compte qu'il ne montroit gueres que par sa mauvaise humeur. Il en prit beaucoup contre moi, quoique j'aimasse à l'entendre jouer de la flûte, dont il jouoit assez bien. Ce nouvel Egiste grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez sa dame : il me traitoit avec un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il sembloit même qu'elle se plût pour le tourmenter à me caresser en sa présence, & cette sorte de vengeance, quoique fort de mon goût, l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la poussoit pas jusques-là ou du moins ce n'étoit pas de la même maniere. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit qu'elle ne sût point faire les avances, soit qu'elle voulût sérieusement être sage, elle avoit alors une sorte de réserve qui n'étoit pas repoussante, mais qui m'intimidoit sans que je susse pourquoi. Quoique je ne me sentisse pas pour elle ce respect aussi vrai que tendre que j'avois pour Madame de *Warens*, je me sentois plus de crainte & bien moins de familiarité. J'étois embarrassé, tremblant, je n'osois la regarder, je n'osois respirer auprès d'elle; cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorois d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder sans être apperçu : les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'intervalle d'un bras ferme & blanc qui paroissoit entre son gant & sa manchette, & celui qui se faisoit quelquefois entre son tour de gorge & son mouchoir. Chaque objet ajoutoit à l'impression des autres. A force de regarder ce que je pouvois

voir & même au-delà, mes yeux se troubloient, ma poitrine s'oppressoit, ma respiration d'instant en instant plus embarrassée me donnoit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer sans bruit des soupirs fort incommodes dans le silence où nous étions assez souvent. Heureusement Madame *Basile* occupée à son ouvrage, ne s'en appercevoit pas à ce qu'il me sembloit. Cependant je voyois quelquefois par une sorte de sympathie son fichu se renfler assez fréquemment. Ce dangereux spectacle achevoit de me perdre, & quand j'étois prêt à céder à mon transport, elle m'adressoit quelque mot d'un ton tranquille qui me faisoit rentrer en moi-même à l'instant.

Je la vis plusieurs fois seule de cette maniere, sans que jamais un mot, un geste, un regard même trop expressif marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état, très-tourmentant pour moi, faisoit cependant mes délices, & à peine dans la simplicité de mon cœur pouvois-je imaginer pourquoi j'étois si tourmenté. Il paroissoit que ces petits tête-à-têtes ne lui déplaisoient pas non plus; du moins elle en rendoit les occasions assez fréquentes; soin bien gratuit assurément de sa part pour l'usage qu'elle en faisoit, & qu'elle m'en laissoit faire.

Un jour qu'ennuyée des sots colloques du commis, elle avoit monté dans sa chambre, je me hâtai dans l'arriere-boutique où j'étois d'achever ma petite tâche & je la suivis. Sa chambre étoit entr'ouverte; j'y entrai sans être apperçu. Elle brodoit près d'une fenêtre ayant en face le côté de la chambre opposé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer,

ni m'entendre, à cauſe du bruit que des chariots faiſoient dans la rue. Elle ſe mettoit toujours bien : ce jour-là ſa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieuſe, ſa tête un peu baiſſée laiſſoit voir la blancheur de ſon cou, ſes cheveux relevés avec élégance étoient ornés de fleurs. Il régnoit dans toute ſa figure un charme que j'eus le tems de conſidérer, & qui me mit hors de moi. Je me jettai à genoux à l'entrée de la chambre en tendant les bras vers elle d'un mouvement paſſionné, bien ſûr qu'elle ne pouvoit m'entendre, & ne penſant pas qu'elle pût me voir : mais il y avoit à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne ſais quel effet ce tranſport fit ſur elle ; elle ne me regarda point, ne me parla point ; mais tournant à demi la tête, d'un ſimple mouvement de doigt elle me montra la natte à ſes pieds. Treſſaillir, pouſſer un cri, m'élancer à la place qu'elle m'avoit marquée ne fut pour moi qu'une même choſe : mais ce qu'on auroit peine à croire eſt que dans cet état je n'oſai rien entreprendre au-delà, ni dire un ſeul mot, ni lever les yeux ſur elle, ni la toucher même dans une attitude auſſi contrainte, pour m'appuyer un inſtant ſur ſes genoux. J'étois muet, immobile ; mais non pas tranquille aſſurément : tout marquoit en moi l'agitation, la joie, la reconnoiſſance, les ardens deſirs incertains dans leur objet, & contenus par la frayeur de déplaire ſur laquelle mon jeune cœur ne pouvoit ſe raſſurer.

Elle ne paroiſſoit ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, & commençant à ſentir toute la conſéquence d'un ſigne parti

ſans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni ne me repouſſoit; elle n'ôtoit pas les yeux de deſſus ſon ouvrage; elle tâchoit de faire comme ſi elle ne m'eût pas vu à ſes pieds, mais toute ma bêtiſe ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras, peut-être mes deſirs, & qu'elle étoit retenue par une honte ſemblable à la mienne, ſans que cela me donnât la force de la ſurmonter. Cinq ou ſix ans qu'elle avoit de plus que moi, devoient, ſelon moi, mettre de ſon côté toute la hardieſſe, & je me diſois que puiſqu'elle ne faiſoit rien pour exciter la mienne elle ne vouloit pas que j'en euſſe. Même encore aujourd'hui je trouve que je penſois juſte, & ſurement elle avoit trop d'eſprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit beſoin, non-ſeulement d'être encouragé, mais d'être inſtruit.

Je ne ſais comment eût fini cette ſcene vive & muette, ni combien de tems j'aurois demeuré immobile dans cet état ridicule & délicieux, ſi nous n'euſſions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuiſine qui touchoit la chambre où nous étions, & Madame *Baſile* alarmée me dit vivement de la voix & du geſte; levez-vous, voici *Roſina*. En me levant en hâte, je ſaiſis une main qu'elle me tendoit, & j'y appliquai deux baiſers brûlans, au ſecond deſquels je ſentis cette charmante main ſe preſſer un peu contre mes levres. De mes jours je n'eus un ſi doux moment: mais l'occaſion que j'avois perdue ne revint plus, & nos jeunes amours en reſterent là.

C'eſt peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme eſt reſtée empreinte au fond de mon cœur en traits

ſi charmans. Elle s'y eſt même embellie à meſure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience, elle s'y fût priſe autrement pour animer un petit garçon : mais ſi ſon cœur étoit foible il étoit honnête ; elle cédoit involontairement au penchant qui l'entraînoit, c'étoit ſelon toute apparence ſa premiere infidélité, & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre ſa honte, que la mienne. Sans en être venu-là j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait ſentir la poſſeſſion des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai paſſées à ſes pieds ſans même oſer toucher à ſa robe. Non, il n'y a point de jouiſſances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime : tout eſt faveur auprès d'elle. Un petit ſigne du doigt, une main légérement preſſée contre ma bouche ſont les ſeules faveurs que je reçus jamais de Madame *Baſile*, & le ſouvenir de ces faveurs ſi légeres me tranſporte encore en y penſant.

Les deux jours ſuivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête; il me fut impoſſible d'en trouver le moment, & je n'apperçus de ſa part aucun ſoin pour le ménager. Elle eut même le maintien, non plus froid, mais plus retenu qu'à l'ordinaire, & je crois qu'elle évitoit mes regards de peur de ne pouvoir aſſez gouverner les ſiens. Son maudit commis fut plus déſolant que jamais. Il devint même railleur, goguenard; il me dit que je ferois mon chemin près des dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indiſcrétion, & me regardant déjà comme d'intelligence avec elle, je voulus couvrir du myſtere un goût qui juſqu'alors n'en avoit pas grand beſoin. Cela me rendit

plus circonſpect à ſaiſir les occaſions de le ſatisfaire, & à force de les vouloir ſures, je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romaneſque dont jamais je n'ai pu me guérir, & qui, jointe à ma timidité naturelle, a beaucoup démenti les prédictions du commis. J'aimois trop ſincérement, trop parfaitement, j'oſe dire, pour pouvoir aiſément être heureux. Jamais paſſions ne furent en même tems plus vives & plus pures que les miennes; jamais amour ne fut plus tendre, plus vrai, plus déſintéreſſé. J'aurois mille fois ſacrifié mon bonheur à celui de la perſonne que j'aimois; ſa réputation m'étoit plus chere que ma vie, & jamais pour tous les plaiſirs de la jouiſſance je n'aurois voulu compromettre un moment ſon repos. Cela m'a fait apporter tant de ſoins, tant de ſecret, tant de précaution dans mes entrepriſes que jamais aucune n'a pu réuſſir. Mon peu de ſuccès près des femmes eſt toujours venu de les trop aimer.

Pour revenir au flûteur Egiſte, ce qu'il y avoit de ſingulier étoit qu'en devenant plus inſupportable, le traître ſembloit devenir plus complaiſant. Dès le premier jour que ſa dame m'avoit pris en affection, elle avoit ſongé à me rendre utile dans le magaſin. Je ſavois paſſablement l'arithmétique; elle lui avoit propoſé de m'apprendre à tenir les livres: mais mon bourru reçut très-mal la propoſition, craignant peut-être d'être ſupplanté. Ainſi tout mon travail, après mon burin, étoit de tranſcrire quelques comptes & mémoires, de mettre au net quelques livres & de traduire quelques lettres de commerce d'italien en françois. Tout-d'un-coup mon homme s'aviſa de revenir à la propoſition faite & rejettée, & dit qu'il

m'apprendroit les comptes à parties doubles, & qu'il vouloit me mettre en état d'offrir mes ſervices à M. *Baſile*, quand il ſeroit de retour. Il y avoit dans ſon ton, dans ſon air, je ne ſais quoi de faux, de malin, d'ironique qui ne me donnoit pas de la confiance. Madame *Baſile*, ſans attendre ma réponſe, lui dit ſéchement que je lui étois obligé de ſes offres, qu'elle eſpéroit que la fortune favoriſeroit enfin mon mérite, & que ce ſeroit grand dommage qu'avec tant d'eſprit je ne fuſſe qu'un commis.

Elle m'avoit dit pluſieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoiſſance qui pourroit m'être utile. Elle penſoit aſſez ſagement pour ſentir qu'il étoit tems de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un dîné où je me trouvai; & où ſe trouva auſſi un Jacobin de bonne mine auquel elle me préſenta. Le moine me traita très-affectueuſement, me félicita ſur ma converſion, & me dit pluſieurs choſes ſur mon hiſtoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée : puis me donnant deux petits coups d'un revers de main ſur la joue, il me dit d'être ſage, d'avoir bon courage, & de l'aller voir, que nous cauſerions plus à loiſir enſemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avoit pour lui que c'étoit un homme de conſidération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame *Baſile* qu'il étoit ſon confeſſeur. Je me rappelle bien auſſi que ſa décente familiarité étoit mêlée de marques d'eſtime & même de reſpect pour ſa pénitente qui me firent alors moins d'impreſſion qu'elles ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence, combien j'euſſe été touché d'avoir pu ren-

dre sensible une jeune femme respectée par son confesseur!

La table ne se trouva pas assez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de monsieur le commis. Je n'y perdis rien du côté des attentions & de la bonne chere; il y eut bien des assiettes envoyées à la petite table dont l'intention n'étoit surement pas pour lui. Tout alloit très-bien jusques-là; les femmes étoient fort gaies, les hommes fort galans, Madame *Basile* faisoit ses honneurs avec une grace charmante. Au milieu du diné l'on entend arrêter une chaise à la porte, quelqu'un monte; c'est M. *Basile*. Je le vois comme s'il entroit actuellement, en habit d'écarlate à boutons d'or; couleur que j'ai prise en aversion depuis ce jour-là. M. *Basile* étoit un grand & bel homme, qui se présentoit très-bien. Il entre avec fracas, & de l'air de quelqu'un qui surprend son monde, quoiqu'il n'y eût là que de ses amis. Sa femme lui saute au cou, lui prend les mains, lui fait mille caresses qu'il reçoit sans les lui rendre. Il salue la compagnie, on lui donne un couvert, il mange. A peine avoit-on commencé de parler de son voyage, que jettant les yeux sur la petite table, il demande d'un ton févere ce que c'est que ce petit garçon qu'il apperçoit là. Madame *Basile* le lui dit tout naïvement. Il demande si je loge dans la maison? On lui dit que non. Pourquoi non? reprend-il grossiérement: puisqu'il s'y tient le jour, il peut bien y rester la nuit. Le moine prit la parole, & après un éloge grave & vrai de Madame *Basile*, il fit le mien en peu de mots; ajoutant que loin de blâmer la pieuse charité de sa femme, il devoit s'empresser d'y prendre part; puisque rien n'y passoit les bornes de la

discrétion. Le mari repliqua d'un ton d'humeur dont il cachoit la moitié, contenu par la présence du moine, mais qui suffit pour me faire sentir qu'il avoit des instructions sur mon compte, & que le commis m'avoit servi de sa façon.

A peine étoit-on hors de table, que celui-ci dépêché par son bourgeois, vint en triomphe me signifier de sa part de sortir à l'instant de chez lui & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il assaisonna sa commission de tout ce qui pouvoit la rendre insultante & cruelle. Je partis sans rien dire, mais le cœur navré, moins de quitter cette aimable femme, que de la laisser en proie à la brutalité de son mari. Il avoit raison, sans doute, de ne vouloir pas qu'elle fût infidelle; mais quoique sage & bien née, elle étoit italienne, c'est-à-dire, sensible & vindicative, & il avoit tort, ce me semble, de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le succès de ma premiere aventure. Je voulus essayer de repasser deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit sans cesse: mais au lieu d'elle je ne vis que son mari & le vigilant commis, qui m'ayant apperçu, me fit avec l'aune de la boutique un geste plus expressif qu'attirant. Me voyant si bien guetté, je perdis courage & n'y passai plus. Je voulus aller voir au moins le patron qu'elle m'avoit ménagé. Malheureusement je ne savois pas son nom. Je rôdai plusieurs fois inutilement autour du couvent pour tâcher de le rencontrer. Enfin d'autres événemens m'ôterent les charmans souvenirs de Madame *Basile*, & dans peu je l'oubliai si bien qu'aussi simple & aussi novice qu'au-

paravant, je ne reſtai pas même affriandé de jolies femmes.

Cependant ſes libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage; très-modeſtement toutefois, & avec la précaution d'une femme prudente, qui regardoit plus à la propreté qu'à la parure, & qui vouloit m'empêcher de ſouffrir, & non pas me faire briller. Mon habit que j'avois apporté de Geneve étoit bon & portable encore; elle y ajouta ſeulement un chapeau & quelque linge. Je n'avois point de manchettes; elle ne voulut point m'en donner, quoique j'en euſſe bonne envie. Elle ſe contenta de me mettre en état de me tenir propre, & c'eſt un ſoin qu'il ne fallut pas me recommander, tant que je parus devant elle.

Peu de jours après ma cataſtrophe, mon hôteſſe qui, comme j'ai dit, m'avoit pris en amitié, me dit qu'elle m'avoit peut-être trouvé une place, & qu'une dame de condition vouloit me voir. A ce mot, je me crus tout de bon dans les hautes aventures, car j'en revenois toujours là. Celle-ci ne ſe trouva pas auſſi brillante que je me l'étois figurée. Je fus chez cette dame avec le domeſtique qui lui avoit parlé de moi. Elle m'interrogea, m'examina; je ne lui déplus pas; & tout de ſuite j'entrai à ſon ſervice, non pas tout-à-fait en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Je fus vêtu de la couleur de ſes gens: la ſeule diſtinction fut qu'ils portoient l'éguillette, & qu'on ne me la donna pas: comme il n'y avoit point de galons à ſa livrée, cela faiſoit à-peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes eſpérances.

Madame la Comteſſe de *Vercellis*, chez qui j'entrai, étoit

veuve & ſans enfans, ſon mari étoit piémontois; pour elle, je l'ai toujours crue ſavoyarde, ne pouvant imaginer qu'une piémontoiſe parlât ſi bien françois & eût un accent ſi pur. Elle étoit entre deux âges, d'une figure fort noble, d'un eſprit orné, aimant la littérature françoiſe, & s'y connoiſſant. Elle écrivoit beaucoup, & toujours en françois. Ses lettres avoient le tour & preſque la grace de celles de Madame de *Sévigné;* on auroit pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi, & qui ne me déplaiſoit pas, étoit de les écrire ſous ſa dictée; un cancer au ſein, qui la faiſoit beaucoup ſouffrir, ne lui permettant plus d'écrire elle-même.

Madame de *Vercellis* avoit, non-ſeulement beaucoup d'eſprit, mais une ame élevée & forte. J'ai ſuivi ſa derniere maladie, je l'ai vue ſouffrir & mourir ſans jamais marquer un inſtant de foibleſſe, ſans faire le moindre effort pour ſe contraindre, ſans ſortir de ſon rôle de femme, & ſans ſe douter qu'il y eût à cela de la philoſophie, mot qui n'étoit pas encore à la mode, & qu'elle ne connoiſſoit même pas dans le ſens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractere alloit quelquefois juſqu'à la ſéchereſſe. Elle m'a toujours paru auſſi peu ſenſible pour autrui que pour elle-même, & quand elle faiſoit du bien aux malheureux, c'étoit pour faire ce qui étoit bien en ſoi, plutôt que par une véritable commiſération. J'ai un peu éprouvé de cette inſenſibilité pendant les trois mois que j'ai paſſés auprès d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune homme de quelque eſpérance qu'elle avoit inceſſamment ſous les yeux, & qu'elle ſongeât, ſe ſentant mourir, qu'après elle il auroit beſoin de ſecours & d'ap-

pui : cependant, ſoit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particuliere, ſoit que les gens qui l'obſédoient ne lui aient permis de ſonger qu'à eux, elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curioſité de me connoître. Elle m'interrogeoit quelquefois; elle étoit bien aiſe que je lui montraſſe les lettres que j'écrivois à Madame de *Warens*, que je lui rendiſſe compte de mes ſentimens. Mais elle ne s'y prenoit aſſurément pas bien pour les connoître en ne me montrant jamais les ſiens. Mon cœur aimoit à s'épancher pourvu qu'il ſentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations ſeches & froides, ſans aucun ſigne d'approbation ni de blâme ſur mes réponſes, ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit ſi mon babil plaiſoit ou déplaiſoit j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à montrer ce que je penſois qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué depuis que cette maniere ſeche d'interroger les gens pour les connoître, eſt un tic aſſez commun chez les femmes qui ſe piquent d'eſprit. Elles s'imaginent qu'en ne laiſſant point paroître leur ſentiment, elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre; mais elles ne voyent pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela ſeul à ſe mettre en garde, & s'il croit que, ſans prendre à lui un véritable intérêt, on ne veut que le faire jaſer, il ment, ou ſe tait, ou redouble d'attention ſur lui-même, & aime encore mieux paſſer pour un ſot que d'être dupe de votre curioſité. Enfin c'eſt toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres que d'affecter de cacher le ſien.

Madame de *Vercellis* ne m'a jamais dit un mot qui sentît l'affection, la pitié, la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement, je répondois avec réserve. Mes réponses étoient si timides qu'elle dût les trouver basses & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me questionnoit plus, ne me parloit plus que pour son service. Elle me jugea moins sur ce que j'étois, que sur ce qu'elle m'avoit fait, & à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paroître autre chose.

Je crois que j'éprouvai dès-lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traversé toute ma vie, & qui m'a donné une aversion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de *Vercellis* n'ayant point d'enfans, avoit pour héritier son neveu le comte de la *Roque* qui lui faisoit assiduement sa cour. Outre cela ses principaux domestiques qui la voyoient tirer à sa fin ne s'oublioient pas, & il y avoit tant d'empressés autour d'elle, qu'il étoit difficile qu'elle eût du tems pour penser à moi. A la tête de sa maison étoit un nommé M. *Lorenzy*, homme adroit, dont la femme encore plus adroite, s'étoit tellement insinuée dans les bonnes graces de sa maîtresse, qu'elle étoit plutôt chez elle sur le pied d'une amie que d'une femme à ses gages. Elle lui avoit donné pour femme de chambre une niece à elle, appellée Mlle. *Pontal*, fine mouche, qui se donnoit des airs de demoiselle suivante & aidoit sa tante à obséder si bien leur maîtresse qu'elle ne voyoit que par leurs yeux & n'agissoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois personnes: je leur obéissois, mais je ne les servois pas; je n'imaginois pas qu'outre le service de notre commune maîtresse je dusse être encore le valet de ses valets.

J'étois d'ailleurs une efpece de perfonnage inquiétant pour eux. Ils voyoient bien que je n'étois pas à ma place ; ils craignoient que Madame ne le vît auffi, & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne diminuât leurs portions ; car ces fortes de gens, trop avides pour être juftes, regardent tous les legs qui font pour d'autres comme pris fur leur propre bien. Ils fe réunirent donc pour m'écarter de fes yeux. Elle aimoit à écrire des lettres ; c'étoit un amufement pour elle dans fon état ; ils l'en dégoûterent & l'en firent détourner par le médecin en la perfuadant que cela la fatiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le fervice, on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaifes autour d'elle : enfin l'on fit fi bien que quand elle fit fon teftament, il y avoit huit jours que je n'étois entré dans fa chambre. Il eft vrai qu'après cela j'y entrai comme auparavant, & j'y fus même plus affidu que perfonne : car les douleurs de cette pauvre femme me déchiroient, la conftance avec laquelle elle les fouffroit me la rendoit extrêmement refpectable & chere, & j'ai bien verfé dans fa chambre des larmes finceres, fans qu'elle ni perfonne s'en apperçût.

Nous la perdîmes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'efprit & de fens ; fa mort fut celle d'un fage. Je puis dire qu'elle me rendit la religion catholique aimable par la férénité d'ame avec laquelle elle en remplit les devoirs, fans négligence & fans affectation. Elle étoit naturellement férieufe. Sur la fin de fa maladie elle prit une forte de gaîté trop égale pour être jouée, & qui n'étoit qu'un contrepoids donné par la raifon même, contre la trifteffe de fon état.

Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, & ne cessa de s'entretenir paisiblement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus, & déjà dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon dit-elle en se retournant, femme qui pette n'est pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoit légué un an de leurs gages à ses bas domestiques; mais n'étant point couché sur l'état de sa maison je n'eus rien. Cependant le comte de la *Roque* me fit donner trente livres & me laissa l'habit neuf que j'avois sur le corps, & que M. *Lorenzy* vouloit m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois sans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter, je n'y retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon séjour chez Madame de *Vercellis!* Mais, bien que mon apparente situation demeurât la même, je ne sortis pas de sa maison comme j'y étois entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime & l'insupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée, & dont l'amer sentiment, loin de s'affoiblir, s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne sauroit se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la misere une fille aimable, honnête, estimable, & qui surement valoit beaucoup mieux que moi.

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, & qu'il ne s'égare bien des choses. Cependant, telle étoit la fidélité des domestiques,

& la vigilance de M. & Madame *Lorenzy*, que rien ne se trouva de manque sur l'inventaire. La seule Mlle. *Pontal* perdit un petit ruban couleur de rose & argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étoient à ma portée ; ce ruban seul me tenta, je le volai, & comme je ne le cachois gueres on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avois pris. Je me trouble, je balbutie, & enfin je dis en rougissant, que c'est *Marion* qui me l'a donné. *Marion* étoit une jeune maurienoise, dont Madame de *Vercellis* avoit fait sa cuisiniere, quand, cessant de donner à manger, elle avoit renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-seulement *Marion* étoit jolie, mais elle avoit une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, & sur-tout un air de modestie & de douceur qui faisoit qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer. D'ailleurs bonne fille, sage, & d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avoit gueres moins de confiance en moi qu'en elle, & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir ; l'assemblée étoit nombreuse, le comte de la *Roque* y étoit. Elle arrive, on lui montre le ruban, je la charge effrontément ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui auroit désarmé les démons & auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; & moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration & lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, & ne me dit

que ces mots. Ah *Rouſſeau !* je vous croyois un bon caractere. Vous me rendez bien malheureuſe, mais je ne voudrois pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de ſe défendre avec autant de ſimplicité que de fermeté, mais ſans ſe permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne ſembloit pas naturel de ſuppoſer d'un côté une audace auſſi diabolique, & de l'autre une auſſi angélique douceur. On ne parut pas ſe décider abſolument, mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit on ne ſe donna pas le tems d'approfondir la choſe, & le comte de la *Roque* en nous renvoyant tous deux ſe contenta de dire que la conſcience du coupable vengeroit aſſez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne ceſſe pas un ſeul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à ſe bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à ſon honneur de toutes manieres. Le vol n'étoit qu'une bagatelle, mais enfin c'étoit un vol, & qui pis eſt, employé à ſéduire un jeune garçon; enfin le menſonge & l'obſtination ne laiſſoient rien à eſpérer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la miſere & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aye expoſée. Qui ſait, à ſon âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter. Eh! ſi le remords d'avoir pu la rendre malheureuſe eſt inſupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce ſouvenir cruel me trouble quelquefois & me bouleverſe au point de voir dans mes inſomnies cette pauvre fille venir me

reprocher mon crime, comme s'il n'étoit commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté, mais au milieu d'une vie orageuſe il m'ôte la plus douce conſolation des innocens perſécutés ; il me fait bien ſentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un deſtin proſpere & s'aigrit dans l'adverſité. Cependant je n'ai jamais pu prendre ſur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le ſein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à perſonne, pas même à Madame de *Warens*. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle conſiſtoit. Ce poids eſt donc reſté juſqu'à ce jour ſans allégement ſur ma conſcience, & je puis dire que le deſir de m'en délivrer en quelque ſorte a beaucoup contribué à la réſolution que j'ai priſe d'écrire mes confeſſions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera ſurement pas que j'aye ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce livre ſi je n'expoſois en même tems mes diſpoſitions intérieures, & que je craigniſſe de m'excuſer en ce qui eſt conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment, & lorſque je chargeai cette malheureuſe fille, il eſt bizarre mais il eſt vrai que mon amitié pour elle en fut la cauſe. Elle étoit préſente à ma penſée ; je m'excuſai ſur le premier objet qui s'offrit. Je l'accuſai d'avoir fait ce que je voulois faire & de m'avoir donné le ruban parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître enſuite mon cœur fut déchiré, mais la préſence de tant

de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la punition, je ne craignois que la honte; mais je la craignois plus que la mort, plus que le crime, plus que tout au monde. J'aurois voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta ſur tout, la honte ſeule fit mon impudence, & plus je devenois criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi préſent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble univerſel m'ôtoit tout autre ſentiment. Si l'on m'eût laiſſé revenir à moi-même, j'aurois infailliblement tout déclaré. Si M. de la *Roque* m'eût pris à part, qu'il m'eût dit; ne perdez pas cette pauvre fille. Si vous êtes coupable avouez-le moi; je me ſerois jetté à ſes pieds dans l'inſtant; j'en ſuis parfaitement ſûr. Mais on ne fit que m'intimider quand il falloit me donner du courage. L'âge eſt encore une attention qu'il eſt juſte de faire. A peine étois-je ſorti de l'enfance, ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeuneſſe les véritables noirceurs ſont plus criminelles encore que dans l'âge mûr; mais ce qui n'eſt que foibleſſe l'eſt beaucoup moins, & ma faute au fond n'étoit gueres autre choſe. Auſſi ſon ſouvenir m'afflige-t-il moins à cauſe du mal en lui-même, qu'à cauſe de celui qu'il a dû cauſer. Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reſte de ma vie de tout acte tendant au crime par l'impreſſion terrible qui m'eſt reſtée du ſeul que j'aye jamais commis; & je crois ſentir que mon averſion pour le menſonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un auſſi noir. Si c'eſt un crime qui puiſſe être expié, comme j'oſe le croire, il doit l'être par tant de malheurs dont

la fin de ma vie eſt accablée, par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occaſions difficiles, & la pauvre *Marion* trouve tant de vengeurs en ce monde, que quelque grande qu'ait été mon offenſe envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avois à dire ſur cet article. Qu'il me ſoit permis de n'en reparler jamais.

Fin du ſecond Livre.





LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE TROISIEME.

SORTI de chez Madame de *Vercellis* à-peu-près comme j'y étois entré, je retournai chez mon ancienne hôteſſe, & j'y reſtai cinq ou ſix ſemaines, durant leſquelles la ſanté, la jeuneſſe & l'oiſiveté me rendirent ſouvent mon tempérament importun. J'étois inquiet, diſtrait, rêveur; je pleurois, je ſoupirois, je deſirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée, & dont je ſentois pourtant la privation. Cet état ne peut ſe décrire & peu d'hommes même le peuvent imaginer; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie, à la fois tourmentante & délicieuſe qui dans l'ivreſſe du deſir donne un avant-goût de la jouiſſance. Mon ſang allumé rempliſſoit inceſſamment mon cerveau de filles & de femmes, mais n'en ſentant pas le véritable uſage, je les occupois bizarrement en idée à mes fantaiſies ſans en ſavoir rien faire de plus; & ces idées tenoient mes ſens dans une activité très-incommode, dont par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois

donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une demoiſelle *Goton*. Mais ce n'étoit plus le tems où les jeux de l'enfance alloient-là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la conſcience du mal, étoit venue avec les années ; elle avoit accru ma timidité naturelle au point de la rendre invincible, & jamais ni dans ce tems-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une propoſition laſcive, que celle à qui je la faiſois ne m'y ait en quelque ſorte contraint par ſes avances, quoique ſachant qu'elle n'étoit pas ſcrupuleuſe, & preſque aſſuré d'être pris au mot.

Mon ſéjour chez Madame de *Vercellis*, m'avoit procuré quelques connoiſſances que j'entretenois dans l'eſpoir qu'elles pourroient m'être utiles. J'allois voir quelquefois entr'autres un abbé ſavoyard appellé M. *Gaime*, précepteur des enfans du comte de *Mellarede*. Il étoit jeune encore, & peu répandu, mais plein de bon ſens, de probité, de lumieres & l'un des plus honnêtes hommes que j'aye connus. Il ne me fut d'aucune reſſource pour l'objet qui m'attiroit chez lui ; il n'avoit pas aſſez de crédit pour me placer ; mais je trouvai près de lui des avantages plus précieux qui m'ont profité toute ma vie ; les leçons de la ſaine morale, & les maximes de la droite raiſon. Dans l'ordre ſucceſſif de mes goûts & de mes idées, j'avois toujours été trop haut ou trop bas ; *Achille* ou *Therſite*, tantôt héros & tantôt vaurien. M. *Gaime* prit le ſoin de me mettre à ma place & de me montrer à moi-même ſans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens ; mais il ajouta qu'il en voyoit naître les obſtacles qui m'empêcheroient d'en tirer parti, de ſorte qu'ils

devoient, ſelon lui, bien moins me ſervir de degrés pour monter à la fortune que de reſſources pour m'en paſſer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine dont je n'avois que de fauſſes idées ; il me montra comment dans un deſtin contraire l'homme ſage peut toujours tendre au bonheur & courir au plus près du vent pour y parvenir, comment il n'y a point de vrai bonheur ſans ſageſſe, & comment la ſageſſe eſt de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur, en me prouvant que ceux qui dominoient les autres, n'étoient ni plus ſages ni plus heureux qu'eux. Il me dit une choſe qui m'eſt ſouvent revenue à la mémoire, c'eſt que ſi chaque homme pouvoit lire dans les cœurs de tous les autres, il y auroit plus de gens qui voudroient deſcendre que de ceux qui voudroient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe, & qui n'a rien d'outré m'a été d'un grand uſage dans le cours de ma vie pour me faire tenir à ma place paiſiblement. Il me donna les premieres vraies idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avoit ſaiſi que dans ſes excès. Il me fit ſentir que l'enthouſiaſme des vertus ſublimes étoit peu d'uſage dans la ſociété ; qu'en s'élançant trop haut, on étoit ſujet aux chûtes, que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demandoit pas moins de force que les actions héroïques, qu'on en tiroit meilleur parti pour l'honneur & pour le bonheur, & qu'il valoit infiniment mieux avoir toujours l'eſtime des hommes, que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venois de faire, & dont mon état préſent étoit la ſuite, nous conduiſoit à parler

P 2

de religion. L'on conçoit déjà que l'honnête M. *Gaime* eſt, du moins en grande partie l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réſerve, il s'expliqua moins ouvertement ſur certains points ; mais au reſte ſes maximes, ſes ſentimens, ſes avis furent les mêmes ; & juſqu'au conſeil de retourner dans ma patrie, tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainſi ſans m'étendre ſur des entretiens dont chacun peut voir la ſubſtance, je dirai que ſes leçons, ſages, mais d'abord ſans effet, furent dans mon cœur un germe de vertu & de religion qui ne s'y étouffa jamais, & qui n'attendoit pour fructifier que les ſoins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma converſion fût peu ſolide, je ne laiſſois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de ſes entretiens, j'y pris goût à cauſe de leur clarté, de leur ſimplicité, & ſur-tout d'un certain intérêt de cœur dont je ſentois qu'ils étoient pleins. J'ai l'ame aimante, & je me ſuis toujours attaché aux gens, moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'eſt ſur quoi mon tact ne me trompe gueres. Auſſi je m'affectionnois véritablement à M. *Gaime*, j'étois pour ainſi dire ſon ſecond diſciple, & cela me fit pour le moment même l'ineſtimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oiſiveté.

Un jour que je ne penſois à rien moins, on vint me chercher de la part du comte de la *Roque*. A force d'y aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé, je n'y allois plus : je crus qu'il m'avoit oublié, ou qu'il lui étoit reſté de mauvaiſes impreſſions de moi. Je me trompois. Il avoit été témoin plus

d'une fois du plaisir avec lequel je remplissois mon devoir auprès de sa tante; il le lui avoit même dit, & il m'en reparla quand moi-même je n'y songeois plus. Il me reçut bien, me dit que sans m'amuser de promesses vagues il avoit cherché à me placer, qu'il avoit réussi, qu'il me mettoit en chemin de devenir quelque chose, que c'étoit à moi de faire le reste; que la maison où il me faisoit entrer étoit puissante & considérée, que je n'avois pas besoin d'autres protecteurs pour m'avancer, & que, quoique traité d'abord en simple domestique, comme je venois de l'être, je pouvois être assuré que si l'on me jugeoit par mes sentimens & par ma conduite au-dessus de cet état, on étoit disposé à ne m'y pas laisser. La fin de ce discours démentit cruellement les brillantes espérances que le commencement m'avoit données. Quoi! toujours laquais? me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaça bientôt. Je me sentois trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laissât.

Il me mena chez le Comte de *Gouvon* premier écuyer de la reine, & chef de l'illustre maison de *Solar*. L'air de dignité de ce respectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de son accueil. Il m'interrogea avec intérêt & je lui répondis avec sincérité. Il dit au Comte de la *Roque* que j'avois une physionomie agréable & qui promettoit de l'esprit, qu'il lui paroissoit qu'en effet je n'en manquois pas, mais que ce n'étoit pas là tout, & qu'il falloit voir le reste. Puis se tournant vers moi; mon enfant, me dit-il, presqu'en toutes choses les commencemens sont rudes; les vôtres ne le seront pourtant pas beaucoup. Soyez sage & cherchez à plaire ici à tout le monde;

voilà quant à préſent votre unique emploi. Du reſte, ayez bon courage ; on veut prendre ſoin de vous. Tout de ſuite il paſſa chez la Marquiſe de *Breil* ſa belle-fille, & me préſenta à elle, puis à l'abbé de *Gouvon* ſon fils. Ce début me parut de bon augure. J'en ſavois aſſez déjà pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un laquais. En effet on ne me traita pas comme tel. J'eus la table de l'Office ; on ne me donna point d'habit de livrée, & le Comte de *Favria*, jeune étourdi, m'ayant voulu faire monter derriere ſon carroſſe, ſon grand-pere défendit que je montaſſe derriere aucun carroſſe & que je ſuiviſſe perſonne hors de la maiſon. Cependant je ſervois à table, & je faiſois à-peu-près au dedans le ſervice d'un laquais ; mais je le faiſois en quelque façon librement, ſans être attaché nommément à perſonne. Hors quelques lettres qu'on me dictoit, & des images que le Comte de *Favria* me faiſoit découper, j'étois preſque le maître de tout mon tems dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas étoit aſſurément très-dangereuſe ; elle n'étoit pas même fort humaine ; car cette grande oiſiveté pouvoit me faire contracter des vices que je n'aurois pas eus ſans cela.

Mais c'eſt ce qui très-heureuſement n'arriva point. Les leçons de M. *Gaime* avoient fait impreſſion ſur mon cœur, & j'y pris tant de goût que je m'échappois quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient ſortir ainſi furtivement ne devinoient gueres où j'allois. Il ne ſe peut rien de plus ſenſé que les avis qu'il me donna ſur ma conduite. Mes commencemens furent admirables ; j'étois d'une aſſiduité, d'une attention, d'un zele qui charmoient tout le

monde. L'abbé *Gaime* m'avoit ſagement averti de modérer cette premiere ferveur, de peur qu'elle ne vînt à ſe relâcher & qu'on n'y prît garde. Votre début, me dit-il, eſt la regle de ce qu'on exigera de vous : tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la ſuite, mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit gueres examiné ſur mes petits talens & qu'on ne me ſuppoſoit que ceux que m'avoit donné la nature, il ne paroiſſoit pas, malgré ce que le Comte de *Gouvon* m'avoit pu dire, qu'on ſongeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverſe, & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de *Breil*, fils du Comte de *Gouvon*, étoit alors Ambaſſadeur à Vienne. Il ſurvint des mouvemens à la Cour, qui ſe firent ſentir dans la famille, & l'on y fut quelques ſemaines dans une agitation qui ne laiſſoit gueres le tems de penſer à moi. Cependant juſques-là je m'étois peu relâché. Une choſe me fit du bien & du mal, en m'éloignant de toute diſſipation extérieure, mais en me rendant un peu plus diſtrait ſur mes devoirs.

Mademoiſelle de *Breil* étoit une jeune perſonne à-peu-près de mon âge, bien faite, aſſez belle, très-blanche, avec des cheveux très-noirs, &, quoique brune, portant ſur ſon viſage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais réſiſté. L'habit de Cour, ſi favorable aux jeunes perſonnes, marquoit ſa jolie taille, dégageoit ſa poitrine & ſes épaules, & rendoit ſon teint encore plus éblouiſſant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'eſt pas à un domeſtique de s'appercevoir de ces choſes là; j'avois tort, ſans

doute, mais je m'en appercevois toutefois, & même je n'étois pas le ſeul. Le maître-d'hôtel & les valets-de-chambre en parloient quelquefois à table avec une groſſiéreté qui me faiſoit cruellement ſouffrir. La tête ne me tournoit pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliois point; je me tenois à ma place, & mes deſirs même ne s'émancipoient pas. J'aimois à voir Mademoiſelle de *Breil*, à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'eſprit, du ſens, de l'honnêteté; mon ambition bornée au plaiſir de la ſervir n'alloit point au-delà de mes droits. A table j'étois attentif à chercher l'occaſion de les faire valoir. Si ſon laquais quittoit un moment ſa chaiſe, à l'inſtant on m'y voyoit établi : hors de-là je me tenois vis-à-vis d'elle; je cherchois dans ſes yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer ſon aſſiette. Que n'aurois-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque choſe, me regarder, me dire un ſeul mot; mais point ; j'avois la mortification d'être nul pour elle ; elle ne s'appercevoit pas même que j'étois là. Cependant ſon frere qui m'adreſſoit quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne ſais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponſe ſi fine & ſi bien tournée qu'elle y fit attention & jetta les yeux ſur moi. Ce coup-d'œil qui fut court ne laiſſa pas de me tranſporter. Le lendemain l'occaſion ſe préſenta d'en obtenir un ſecond & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand dîné, où pour la premiere fois je vis avec beaucoup d'étonnement le maître-d'hôtel ſervir l'épée au côté & le chapeau ſur la tête. Par haſard on vint à parler de la deviſe de la maiſon de *Solar* qui étoit ſur la tapiſſerie avec les armoiries.

Tel

Tel fiert qui ne tue pas. Comme les Piémontois ne ſont pas pour l'ordinaire conſommés dans la langue françoiſe, quelqu'un trouva dans cette deviſe une faute d'orthographe, & dit qu'au mot *fiert* il ne falloit point de *t*.

Le vieux comte de *Gouvon* alloit répondre, mais ayant jetté les yeux ſur moi, il vit que je ſouriois ſans oſer rien dire: il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyois pas que le *t* fût de trop; que *fiert* étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom *ferus* fier, menaçant; mais du verbe *ferit* il frappe, il bleſſe. Qu'ainſi la deviſe ne me paroiſſoit pas dire, tel menace, mais *tel frappe qui ne tue pas.*

Tout le monde me regardoit & ſe regardoit ſans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage fut de voir clairement ſur le viſage de Mademoiſelle de *Breil* un air de ſatisfaction. Cette perſonne ſi dédaigneuſe daigna me jetter un ſecond regard qui valoit tout au moins le premier; puis tournant les yeux vers ſon grand-papa, elle ſembloit attendre avec une ſorte d'impatience la louange qu'il me devoit, & qu'il me donna en effet ſi pleine & entiere & d'un air ſi content que toute la table s'empreſſa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces momens trop rares qui replacent les choſes dans leur ordre naturel & vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mademoiſelle de *Breil* levant derechef les yeux ſur moi me pria d'un ton de voix auſſi timide qu'affable de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus ſaiſi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre je répandis une partie de

l'eau ſur l'aſſiette & même ſur elle. Son frere me demanda étourdiment pourquoi je tremblois ſi fort. Cette queſtion ne ſervit pas à me raſſurer, & Mademoiſelle de *Breil* rougit juſqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman; où l'on remarquera, comme avec Madame *Baſile* & dans toute la ſuite de ma vie que je ne ſuis pas heureux dans la concluſion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre de Madame de *Breil;* je n'obtins plus une ſeule marque d'attention de la part de ſa fille. Elle ſortoit & entroit ſans me regarder, & moi j'oſois à peine jetter les yeux ſur elle. J'étois même ſi bête & ſi mal-adroit qu'un jour qu'elle avoit en paſſant laiſſé tomber ſon gant; au lieu de m'élancer ſur ce gant que j'aurois voulu couvrir de baiſers, je n'oſai ſortir de ma place, & je laiſſai ramaſſer le gant par un gros butor de valet que j'aurois volontiers écraſé. Pour achever de m'intimider, je m'apperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de *Breil.* Non-ſeulement elle ne m'ordonnoit rien, mais elle n'acceptoit jamais mon ſervice, & deux fois me trouvant dans ſon antichambre elle me demanda d'un ton fort ſec ſi je n'avois rien à faire? Il fallut renoncer à cette chere antichambre: j'en eus d'abord du regret; mais les diſtractions vinrent à la traverſe, & bientôt je n'y penſai plus.

J'eus de quoi me conſoler du dédain de Madame de *Breil* par les bontés de ſon beau-pere, qui s'apperçut enfin que j'étois là. Le ſoir du dîné dont j'ai parlé, il eut avec moi un entretien d'une demi-heure, dont il parut content & dont je fus enchanté. Ce bon vieillard quoiqu'homme d'eſprit, en avoit moins que Madame de *Vercellis*, mais il avoit plus d'entrailles, & je

réussis mieux auprès de lui. Il me dit de m'attacher à l'abbé de *Gouvon* son fils, qui m'avoit pris en affection, que cette affection si j'en profitois pouvoit m'être utile, & me faire acquérir ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoit sur moi. Dès le lendemain matin je volai chez M. l'abbé. Il ne me reçut point en domestique; il me fit asseoir au coin de son feu, & m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bientôt que mon éducation, commencée sur tant de choses, n'étoit achevée sur aucune. Trouvant sur-tout que j'avois peu de latin, il entreprit de m'en enseigner davantage. Nous convînmes que je me rendrois chez-lui tous les matins, & je commençai dès le lendemain. Ainsi par une de ces bizarreries qu'on trouvera souvent dans le cours de ma vie, en même tems au-dessus & au-dessous de mon état, j'étois disciple & valet dans la même maison, & dans ma servitude j'avois cependant un précepteur d'une naissance à ne l'être que des enfans des Rois.

M. l'abbé de *Gouvon* étoit un cadet destiné par sa famille à l'épiscopat, & dont par cette raison l'on avoit poussé les études, plus qu'il n'est ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'université de Sienne, où il avoit resté plusieurs années, & dont il avoit rapporté une assez forte dose de cruscantisme pour être à-peu-près à Turin ce qu'étoit jadis à Paris l'abbé de *Dangeau*. Le dégoût de la théologie l'avoit jetté dans les belles-lettres, ce qui est très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carriere de la prélature. Il avoit bien lu les poëtes; il faisoit passablement des vers latins & italiens. En un mot, il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, & mettre quelque choix dans le fatras dont je m'étois farci la tête. Mais

ſoit que mon babil lui eût fait quelque illuſion ſur mon ſavoir, ſoit qu'il ne pût ſupporter l'ennui du latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, & à peine m'eut-il fait traduire quelques fables de Phedre qu'il me jetta dans Virgile où je n'entendois preſque rien. J'étois deſtiné, comme on verra dans la ſuite, à rapprendre ſouvent le latin, & à ne le ſavoir jamais. Cependant je travaillois avec aſſez de zele, & M. l'Abbé me prodiguoit ſes ſoins avec une bonté dont le ſouvenir m'attendrit encore. Je paſſois avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon inſtruction que pour ſon ſervice: non pour celui de ſa perſonne, car il ne ſouffrit jamais que je lui en rendiſſe aucun, mais pour écrire ſous ſa dictée & pour copier, & ma fonction de ſecrétaire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-ſeulement j'appris ainſi l'Italien dans ſa pureté, mais je pris du goût pour la littérature & quelque diſcernement des bons livres qui ne s'acquéroit pas chez *la Tribu*, & qui me ſervit beaucoup dans la ſuite, quand je me mis à travailler ſeul.

Ce tems fut celui de ma vie où ſans projets romaneſques, je pouvois le plus raiſonnablement me livrer à l'eſpoir de parvenir. M. l'Abbé, très-content de moi, le diſoit à tout le monde, & ſon pere m'avoit pris dans une affection ſi ſinguliere que le Comte de *Favria* m'apprit qu'il avoit parlé de moi au Roi. Madame de *Breil* elle-même avoit quitté pour moi ſon air mépriſant. Enfin je devins une eſpece de favori dans la maiſon, à la grande jalouſie des autres domeſtiques, qui, me voyant honoré des inſtructions du fils de leur maître, ſentoient bien que ce n'étoit pas pour reſter long-tems leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit ſur moi par quelques mots lâchés à la volée, & auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la maiſon de Solar voulant courir la carriere des ambaſſades, & peut-être s'ouvrir de loin celle du miniſtere, auroit été bien aiſe de ſe former d'avance un ſujet qui eût du mérite & des talens, & qui dépendant uniquement d'elle, eût pu dans la ſuite obtenir ſa confiance & la ſervir utilement. Ce projet du Comte de *Gouvon* étoit noble, judicieux, magnanime, & vraiment digne d'un grand ſeigneur bienfaiſant & prévoyant : mais outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue, il étoit trop ſenſé pour ma tête, & demandoit un trop long aſſujettiſſement. Ma folle ambition ne cherchoit la fortune qu'à travers les aventures ; & ne voyant point de femme à tout cela, cette maniere de parvenir me paroiſſoit lente, pénible & triſte ; tandis que j'aurois dû la trouver d'autant plus honorable & ſure que les femmes ne s'en mêloient pas, l'eſpece de mérite qu'elles protégent ne valant aſſurément pas celui qu'on me ſuppoſoit.

Tout alloit à merveilles. J'avois obtenu, preſque arraché l'eſtime de tout le monde : les épreuves étoient finies & l'on me regardoit généralement dans la maiſon comme un jeune homme de la plus grande eſpérance, qui n'étoit pas à ſa place & qu'on s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui m'étoit aſſignée par les hommes, & j'y devois parvenir par des chemins bien différens. Je touche à un de ces traits caractériſtiques qui me ſont propres, & qu'il ſuffit de préſenter au lecteur, ſans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de,

mon eſpece, je ne les aimois pas, & n'en avois jamais voulu voir aucun. Mais j'avois vu quelques Genevois qui ne l'étoient pas; entr'autres un M. *Muſſard* ſurnommé tord-gueule, peintre en miniature & un peu mon parent. Ce M. *Muſſard* déterra ma demeure chez le Comte de *Gouvon*, & vint m'y voir avec un autre Genevois appellé *Bâcle*, dont j'avois été camarade durant mon apprentiſſage. Ce *Bâcle* étoit un garçon très-amuſant, très-gai, plein de ſaillies bouffonnes que ſon âge rendoit agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. *Bâcle*, mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retourner à Geneve. Quelle perte j'allois faire! J'en ſentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le tems qui m'étoit laiſſé, je ne le quittois plus, ou plutôt il ne me quittoit pas lui-même, car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel paſſer la journée avec lui ſans congé: mais bientôt voyant qu'il m'obſédoit entiérement on lui défendit la porte, & je m'échauffai ſi bien qu'oubliant tout hors mon ami *Bâcle*, je n'allois ni chez M. l'Abbé ni chez M. le Comte, & l'on ne me voyoit plus dans la maiſon. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte; elle me fit entrevoir qu'il étoit poſſible que *Bâcle* ne s'en allât pas ſeul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaiſir, d'autre ſort, d'autre bonheur que celui de faire un pareil voyage, & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel, pour ſurcroît, j'entrevoyois Madame de *Warens*, mais dans un éloignement immenſe; car pour retourner à Geneve, c'eſt à quoi je ne penſai jamais. Les monts, les prés, les bois, les

ruiſſeaux, les villages ſe ſuccédoient ſans fin & ſans ceſſe avec de nouveaux charmes ; ce bienheureux trajet ſembloit devoir abſorber ma vie entiere. Je me rappellois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être lorſqu'à tout l'attrait de l'indépendance, ſe joindroit celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût & de bonne humeur, ſans gêne, ſans devoir, ſans contrainte, ſans obligation d'aller ou reſter que comme il nous plairoit? Il falloit être fou pour ſacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, & qui, les ſuppoſant réaliſés un jour ne valoient pas dans tout leur éclat un quart-d'heure de vrai plaiſir & de liberté dans la jeuneſſe.

Plein de cette ſage fantaiſie je me conduiſis ſi bien que je vins à bout de me faire chaſſer, & en vérité ce ne fut pas ſans peine. Un ſoir comme je rentrois, le maître-d'hôtel me ſignifia mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit préciſément ce que je demandois; car ſentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutois pour m'excuſer l'injuſtice & l'ingratitude, croyant mettre ainſi les gens dans leur tort, & me juſtifier à moi-même un parti pris par néceſſité. On me dit de la part du Comte de *Favria* d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ, & comme on voyoit que la tête m'ayant tourné j'étois capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit après cette viſite à me donner quelque argent qu'on m'avoit deſtiné & qu'aſſurément j'avois fort mal gagné: car, ne voulant pas me laiſſer dans l'état de valet on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le Comte de *Favria*, tout jeune & tout étourdi qu'il étoit,

me tint en cette occasion les discours les plus sensés, & j'oserois presque dire, les plus tendres ; tant il m'exposa d'une maniere flatteuse & touchante les soins de son oncle & les intentions de son grand-pere. Enfin, après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je sacrifiois pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant pour toute condition que je ne visse plus ce petit malheureux qui m'avoit séduit.

Il étoit si clair qu'il ne disoit pas tout cela de lui-même, que malgré mon stupide aveuglement je sentis toute la bonté de mon vieux maître & j'en fus touché : mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination pour que rien pût en balancer le charme. J'étois tout-à-fait hors de sens, je me raffermis, je m'endurcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment que puisqu'on m'avoit donné mon congé je l'avois pris, qu'il n'étoit plus tems de s'en dédire, & que, quoiqu'il pût m'arriver en ma vie, j'étois bien résolu de ne jamais me faire chasser deux fois d'une maison. Alors ce jeune homme, justement irrité, me donna les noms que je méritois, me mit hors de sa chambre par les épaules, & me ferma la porte aux talons. Moi, je sortis triomphant comme si je venois d'emporter la plus grande victoire, & de peur d'avoir un second combat à soutenir, j'eus l'indignité de partir, sans aller remercier M. l'Abbé de ses bontés.

Pour concevoir jusqu'où mon délire alloit dans ce moment, il faudroit connoître à quel point mon cœur est sujet à s'échauffer sur les moindres choses & avec quelle force il se plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain que soit quelquefois cet objet. Les plans les plus bizarres, les plus enfantins,

fantins, les plus foux, viennent careſſer mon idée favorite & me montrer de la vraiſemblance à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix-neuf ans on puiſſe fonder ſur une phiole vide la ſubſiſtance du reſte de ſes jours ? Or écoutez.

L'abbé de *Gouvon* m'avoit fait préſent il y avoit quelques ſemaines d'une petite fontaine de héron fort jolie, & dont j'étois tranſporté. A force de faire jouer cette fontaine & de parler de notre voyage, nous penſâmes, le ſage *Bâcle* & moi, que l'une pourroit bien ſervir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit-il dans le monde d'auſſi curieux qu'une fontaine de héron? Ce principe fut le fondement ſur lequel nous bâtîmes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village aſſembler les payſans autour de notre fontaine, & là les repas & la bonne chere devoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance que nous étions perſuadés l'un & l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les recueillent, & que quand ils n'en gorgent pas les paſſans, c'eſt pure mauvaiſe volonté de leur part. Nous n'imaginions par-tout que feſtins & noces, comptant que ſans rien débourſer que le vent de nos poumons & l'eau de notre fontaine, elle pouvoit nous défrayer en Piémont, en Savoye, en France & par tout le monde. Nous faiſions des projets de voyage qui ne finiſſoient point, & nous dirigions d'abord notre courſe au nord, plutôt pour le plaiſir de paſſer les Alpes, que pour la néceſſité ſuppoſée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan ſur lequel je me mis en campagne, abandonnant ſans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes eſpérances & l'attente d'une fortune preſque aſſu-

rée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale, adieu la Cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles & toutes les grandes aventures dont l'espoir m'avoit amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine & mon ami *Bâcle*, la bourse légérement garnie, mais le cœur saturé de joie & ne songeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage presque aussi agréablement toutefois que je m'y étois attendu, mais non pas tout-à-fait de la même maniere; car bien que notre fontaine amusât quelques momens dans les cabarets les hôtesses & leurs servantes, il n'en falloit pas moins payer en sortant. Mais cela ne nous troubloit gueres & nous ne songions à tirer parti tout de bon de cette ressource que quand l'argent viendroit à nous manquer. Un accident nous en évita la peine; la fontaine se cassa près de Bramant, & il en étoit tems; car nous sentions sans oser nous le dire qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, & nous rîmes beaucoup de notre étourderie, d'avoir oublié que nos habits & nos souliers s'useroient, ou d'avoir cru les renouveller avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage aussi allégrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme, où notre bourse tarissante nous faisoit une nécessité d'arriver.

A Chambéri je devins pensif, non sur la sottise que je venois de faire: jamais homme ne prit si-tôt ni si bien son parti sur le passé; mais sur l'accueil qui m'attendoit chez Madame

de *Warens ;* car j'envifageois exactement fa maifon comme ma maifon paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le Comte de *Gouvon ;* elle favoit fur quel pied j'y étois, & en m'en félicitant elle m'avoit donné des leçons très-fages fur la maniere dont je devois correfpondre aux bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme affurée fi je ne la détruifois pas par ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver? Il ne me vint pas même à l'efprit qu'elle pût me fermer fa porte; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner; je craignois fes reproches plus durs pour moi que la mifere. Je réfolus de tout endurer en filence, & de tout faire pour l'appaifer. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle feule: vivre dans fa difgrace étoit une chofe qui ne fe pouvoit pas.

Ce qui m'inquiétoit le plus étoit mon compagnon de voyage dont je ne voulois pas lui donner le furcroît, & dont je craignois de ne pouvoir me débarraffer aifément. Je préparai cette féparation en vivant affez froidement avec lui la derniere journée. Le drôle me comprit; il étoit plus fou que fot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconftance; j'eus tort; mon ami *Bâcle* ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la ville, qu'il me dit; te voilà chez toi, m'embraffa, me dit adieu, fit une pirouette, & difparut. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Notre connoiffance & notre amitié durerent en tout environ fix femaines, mais les fuites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maifon de Madame de *Warens !* mes jambes trembloient fous moi, mes yeux fe couvroient d'un voile, je ne voyois rien, je n'enten-

dois rien, je n'aurois reconnu perſonne ; je fus contraint de m'arrêter pluſieurs fois pour reſpirer & reprendre mes ſens. Etoit-ce la crainte de ne pas obtenir les ſecours dont j'avois beſoin qui me troubloit à ce point ? A l'âge où j'étois, la peur de mourir de faim donne-t-elle de pareilles alarmes ? Non, non, je le dis avec autant de vérité que de fierté ; jamais en aucun tems de ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me ſerrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ſes viciſſitudes, ſouvent ſans aſyle & ſans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la miſere. Au beſoin j'aurois pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi, peu ont autant verſé de pleurs dans leur vie, mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pouſſer un ſoupir ni répandre une larme. Mon ame à l'épreuve de la fortune n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle, & c'eſt quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire que je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de Madame de *Warens* que ſon air me raſſura. Je treſſaillis au premier ſon de ſa voix, je me précipite à ſes pieds, & dans les tranſports de la plus vive joie je colle ma bouche ſur ſa main. Pour elle, j'ignore ſi elle avoit ſu de mes nouvelles, mais je vis peu de ſurpriſe ſur ſon viſage, & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit, me dit-elle d'un ton careſſant, te revoilà donc ? Je ſavois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage ; je ſuis bien

aiſe au moins qu'il n'ait pas auſſi mal tourné que j'avois craint. Enſuite elle me fit conter mon hiſtoire, qui ne fut pas longue, & que je lui fis très-fidellement, en ſupprimant cependant quelques articles; mais au reſte ſans m'épargner ni m'excuſer.

Il fut queſtion de mon gîte. Elle conſulta ſa femme-de-chambre. Je n'oſois reſpirer durant cette délibération, mais quand j'entendis que je coucherois dans la maiſon j'eus peine à me contenir, & je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit deſtinée, à-peu-près comme *St. Preux* vit remiſer ſa chaiſe chez Madame de *Wolmar.* J'eus pour ſurcroît le plaiſir d'apprendre que cette faveur ne ſeroit point paſſagere, & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre choſe, j'entendis qu'elle diſoit : on dira ce qu'on voudra, mais puiſque la providence me le renvoye, je ſuis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établiſſement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais il ſervit à le préparer. Quoique cette ſenſibilité de cœur qui nous fait vraiment jouir de nous ſoit l'ouvrage de la nature & peut-être un produit de l'organiſation, elle a beſoin de ſituations qui la développent. Sans ces cauſes occaſionnelles, un homme né très-ſenſible ne ſentiroit rien, & mourroit ſans avoir connu ſon être. Tel à-peu-près j'avois été juſqu'alors, & tel j'aurois toujours été peut-être, ſi je n'avois jamais connu Madame de *Warens*, ou ſi même l'ayant connue, je n'avois pas vécu aſſez long-tems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des ſentimens affectueux qu'elle

m'inſpira. J'oſerai le dire; qui ne ſent que l'amour ne ſent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre ſentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois eſt joint à l'amour & qui ſouvent en eſt ſéparé. Ce ſentiment n'eſt pas non plus l'amitié ſeule; il eſt plus voluptueux, plus tendre; je n'imagine pas qu'il puiſſe agir pour quelqu'un du même ſexe; du moins je fus ami ſi jamais homme le fut, & je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'eſt pas clair, mais il le deviendra dans la ſuite; les ſentimens ne ſe décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitoit une vieille maiſon, mais aſſez grande pour avoir une belle piece de réſerve dont elle fit ſa chambre de parade, & qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit ſur le paſſage dont j'ai parlé où ſe fit notre premiere entrevue, & au-delà du ruiſſeau & des jardins on découvroit la campagne. Cet aſpect n'étoit pas pour le jeune habitant une choſe indifférente. C'étoit depuis Boſſey, la premiere fois que j'avois du verd devant mes fenêtres. Toujours maſqué par des murs, je n'avois eu ſous les yeux que des toits ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut ſenſible & douce! elle augmenta beaucoup mes diſpoſitions à l'attendriſſement. Je faiſois de ce charmant payſage encore un des bienfaits de ma chere patronne: il me ſembloit qu'elle l'avoit mis là tout exprès pour moi; je m'y plaçois paiſiblement auprès d'elle; je la voyois par-tout entre les fleurs & la verdure; ſes charmes & ceux du printems ſe confondoient à mes yeux. Mon cœur juſqu'alors comprimé ſe trouvoit plus au large dans cet eſpace, & mes ſoupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez Madame de *Warens* la magnificence que j'avois vue à Turin, mais on y trouvoit la propreté, la décence, & une abondance patriarcale avec laquelle le faste ne s'allie jamais. Elle avoit peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers; mais l'une & l'autre étoient bien garnies au service de tout le monde, & dans des tasses de fayance elle donnoit d'excellent café. Quiconque la venoit voir, étoit invité à dîner avec elle ou chez elle, & jamais ouvrier, messager ou passant ne sortoit sans manger ou boire. Son domestique étoit composé d'une femme-de-chambre fribourgeoise assez jolie appellée *Merceret*, d'un valet de son pays appellé *Claude Anet* dont il sera question dans la suite, d'une cuisiniere & de deux porteurs de louage quand elle alloit en visite, ce qu'elle faisoit rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente; cependant son petit revenu bien ménagé eût pu suffire à tout cela, dans un pays où la terre est très-bonne & l'argent très-rare. Malheureusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite; elle s'endettoit, elle payoit; l'argent faisoit la navette & tout alloit.

La maniere dont son ménage étoit monté étoit précisément celle que j'aurois choisie; on peut croire que j'en profitois avec plaisir. Ce qui m'en plaisoit moins étoit qu'il falloit rester très-long-tems à table. Elle supportoit avec peine la premiere odeur du potage & des mets. Cette odeur la faisoit presque tomber en défaillance, & ce dégoût duroit long-tems. Elle se remettoit peu-à-peu, causoit, & ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayoit le premier

morceau. J'aurois dîné trois fois dans cet intervalle : mon repas étoit fait long-tems avant qu'elle eût commencé le ſien. Je recommençois de compagnie ; ainſi je mangeois pour deux, & ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin je me livrois d'autant plus au doux ſentiment du bien-être que j'éprouvois auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouiſſois n'étoit mêlé d'aucune inquiétude ſur les moyens de le ſoutenir. N'étant point encore dans l'étroite confidence de ſes affaires, je les ſuppoſois en état d'aller toujours ſur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agrémens dans ſa maiſon par la ſuite ; mais, plus inſtruit de ſa ſituation réelle, & voyant qu'ils anticipoient ſur ſes rentes, je ne les ai plus goûtés ſi tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouiſſance. J'ai vu l'avenir à pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reſte de ſa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le ſien, & toujours nous demeurâmes *Petit* & *Maman*, même quand le nombre des années en eut preſque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la ſimplicité de nos manieres & ſur-tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des meres qui jamais ne chercha ſon plaiſir mais toujours mon bien ; & ſi les ſens entrerent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature, mais pour le rendre ſeulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une Maman jeune & jolie qu'il m'étoit délicieux de careſſer ; je dis, careſſer au pied de la lettre ; car jamais elle n'imagina de m'épargner

pargner les baiſers ni les plus tendres careſſes maternelles, & jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuſer. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre eſpece; j'en conviens, mais il faut attendre; je ne puis tout dire à la fois.

Le coup-d'œil de notre premiere entrevue fut le ſeul moment vraiment paſſionné qu'elle m'ait jamais fait ſentir; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la ſurpriſe. Mes regards indiſcrets n'alloient jamais furetant ſous ſon mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni transports ni deſirs auprès d'elle: j'étois dans un calme raviſſant, jouiſſant ſans ſavoir de quoi. J'aurois ainſi paſſé ma vie & l'éternité même ſans m'ennuyer un inſtant. Elle eſt la ſeule perſonne avec qui je n'ai jamais ſenti cette ſéchereſſe de converſation qui me fait un ſupplice du devoir de la ſoutenir. Nos tête-à-têtes étoient moins des entretiens qu'un babil intariſſable qui pour finir avoit beſoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ſes projets elle tomboit ſouvent dans la rêverie. Hé bien, je la laiſſois rêver; je me taiſois, je la contemplois, & j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort ſingulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchois ſans ceſſe, & j'en jouiſſois avec une paſſion qui dégénéroit en fureur, quand des importuns venoient le troubler. Si-tôt que quelqu'un arrivoit, homme ou femme, il n'importoit pas, je ſortois en murmurant, ne pouvant ſouffrir de reſter en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans ſon antichambre,

maudiſſant mille fois ces éternels viſiteurs, & ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne ſentois toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyois pas. Quand je la voyois je n'étois que content; mais mon inquiétude en ſon abſence alloit au point d'être douloureuſe. Le beſoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendriſſement qui ſouvent alloient juſqu'aux larmes. Je me ſouviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de ſon image & du deſir ardent de paſſer mes jours auprès d'elle. J'avois aſſez de ſens pour voir que quant à préſent cela n'étoit pas poſſible, & qu'un bonheur que je goûtois ſi bien ſeroit court. Cela donnoit à ma rêverie une triſteſſe qui n'avoit pourtant rien de ſombre & qu'un eſpoir flatteur tempéroit. Le ſon des cloches qui m'a toujours ſinguliérement affecté, le chant des oiſeaux, la beauté du jour, la douceur du payſage, les maiſons éparſes & champêtres dans leſquelles je plaçois en idée notre commune demeure, tout cela me frappoit tellement d'une impreſſion vive, tendre, triſte & touchante, que je me vis comme en extaſe tranſporté dans cet heureux tems & dans cet heureux ſéjour, où mon cœur poſſédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire, la goûtoit dans des raviſſemens inexprimables, ſans ſonger même à la volupté des ſens. Je ne me ſouviens pas de m'être élancé jamais dans l'avenir avec plus de force & d'illuſion que je fis alors; & ce qui m'a frappé le plus dans le ſouvenir de cette rêverie quand elle s'eſt réaliſée,

c'eſt d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une viſion prophétique, ce fut aſſurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans ſa durée imaginaire ; car les jours & les ans & la vie entiere s'y paſſoient dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas ! mon plus conſtant bonheur fut en ſonge. Son accompliſſement fut preſque à l'inſtant ſuivi du réveil.

Je ne finirois pas ſi j'entrois dans le détail de toutes les folies que le ſouvenir de cette chere Maman me faiſoit faire, quand je n'étois plus ſous ſes yeux. Combien de fois j'ai baiſé mon lit en ſongeant qu'elle y avoit couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre en ſongeant qu'ils étoient à elle, que ſa belle main les avoit touchés, le plancher même ſur lequel je me proſternois en ſongeant qu'elle y avoit marché. Quelquefois même en ſa préſence il m'échappoit des extravagances que le plus violent amour ſeul ſembloit pouvoir inſpirer. Un jour à table, au moment qu'elle avoit mis un morceau dans ſa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu ; elle rejette le morceau ſur ſon aſſiette, je m'en ſaiſis avidement & l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus paſſionné il n'y avoit qu'une différence unique, mais eſſentielle, & qui rend mon état preſque inconcevable à la raiſon.

J'étois revenu d'Italie, non tout-à-fait comme j'y étois allé ; mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en eſt revenu. J'en avois rapporté non ma virginité, mais mon pucelage. J'avois ſenti le progrès des ans ; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré, & ſa premiere éruption très-involontaire,

m'avoit donné ſur ma ſanté des alarmes qui peignent mieux que toute autre choſe l'innocence dans laquelle j'avois vécu juſqu'alors. Bientôt raſſuré j'appris ce dangereux ſupplément qui trompe la nature & ſauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de déſordres aux dépens de leur ſanté, de leur vigueur, & quelquefois de leur vie. Ce vice que la honte & la timidité trouvent ſi commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives; c'eſt de diſpoſer pour ainſi dire à leur gré de tout le ſexe, & de faire ſervir à leurs plaiſirs la beauté qui les tente ſans avoir beſoin d'obtenir ſon aveu. Séduit par ce funeſte avantage je travaillois à détruire la bonne conſtitution qu'avoit rétablie en moi la nature, & à qui j'avois donné le tems de ſe bien former. Qu'on ajoute à cette diſpoſition le local de ma ſituation préſente; logé chez une jolie femme, careſſant ſon image au fond de mon cœur, la voyant ſans ceſſe dans la journée; le ſoir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je ſais qu'elle a couché. Que de ſtimulans! tel lecteur qui ſe les repréſente me regarde déjà comme à demi mort. Tout au contraire; ce qui devoit me perdre fut préciſément ce qui me ſauva, du moins pour un tems. Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du deſir ardent d'y paſſer mes jours, abſente ou préſente je voyois toujours en elle une tendre mere, une ſœur chérie, une délicieuſe amie, & rien de plus. Je la voyois toujours ainſi, toujours la même, & ne voyois jamais qu'elle. Son image toujours préſente à mon cœur n'y laiſſoit place à nulle autre; elle étoit pour moi la ſeule femme qui fût au monde, & l'extrême douceur des ſentimens qu'elle m'inſpiroit ne laiſſant pas à mes ſens le tems de s'éveiller

pour d'autres, me garantiffoit d'elle & de tout fon fexe. En un mot, j'étois fage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal, dife qui pourra de quelle efpece étoit mon attachement pour elle. Pour moi tout ce que j'en puis dire eft que s'il paroît déjà fort extraordinaire, dans la fuite il le paroîtra beaucoup plus.

Je paffois mon tems le plus agréablement du monde, occupé des chofes qui me plaifoient le moins. C'étoient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à tranfcrire; c'étoient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venoient des foules de paffans, de mendians, de vifites de toute efpece. Il falloit entretenir tout à la fois un foldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frere lay. Je peftois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle qui prenoit tout en gaîté, mes fureurs la faifoient rire aux larmes, & ce qui la faifoit rire encore plus étoit de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaifir de grogner étoient charmans, & s'il furvenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en favoit encore tirer parti pour l'amufement en prolongeant malicieufement la vifite, & me jettant des coups-d'œil pour lefquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abftenir d'éclater en me voyant contraint & retenu par la bienféance lui faire des yeux de poffédé, tandis qu'au fond de mon cœur & même en dépit de moi, je trouvois tout cela très-comique.

Tout cela, fans me plaire en foi, m'amufoit pourtant, parce

qu'il faifoit partie d'une maniere d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui fe faifoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me faifoit faire n'étoit felon mon goût, mais tout étoit felon mon cœur. Je crois que je ferois parvenu à aimer la médecine, fi mon dégoût pour elle n'eût fourni des fcenes folâtres qui nous égayoient fans ceffe: c'eft peut-être la premiere fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine, & ce qu'il y a de plaifant eft que je m'y trompois rarement. Elle me faifoit goûter des plus déteftables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre; malgré ma réfiftance & mes horribles grimaces, malgré moi & mes dents ; quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir & fucer. Quand tout fon petit ménage étoit raffemblé dans la même chambre, à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, & non pas qu'on y faifoit de l'opiate ou de l'élixir.

Mon tems ne fe paffoit pourtant pas tout entier à ces poliffonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois: le Spectateur, Puffendorff, St. Evremond, la Henriade. Quoique je n'euffe plus mon ancienne fureur de lecture, par défœuvrement je lifois un peu de tout cela. Le Spectateur fur-tout me plut beaucoup & me fit du bien. M. l'abbé de *Gouvon* m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion; la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir fur l'élocution, fur les conftructions élégantes; je m'exerçois à difcerner le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'or-

thographe que je faiſois avec tous nos Genevois par ces deux vers de la Henriade.

Soit qu'un ancien reſpect pour le ſang de leurs maîtres,
Parlât encore pour lui dans le cœur de ces traîtres:

Ce mot *parlât* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un *t* à la troiſieme perſonne du ſubjonctif; au lieu qu'auparavant je l'écrivois & prononçois *parla*, comme le préſent de l'indicatif.

Quelquefois je cauſois avec Maman de mes lectures; quelquefois je liſois auprès d'elle; j'y prenois grand plaiſir; je m'exerçois à bien lire, & cela me fut utile auſſi. J'ai dit qu'elle avoit l'eſprit orné. Il étoit alors dans toute ſa fleur. Pluſieurs gens de lettres s'étoient empreſſés à lui plaire, & lui avoient appris à juger des ouvrages d'eſprit. Elle avoit, ſi je puis parler ainſi, le goût un peu proteſtant; elle ne parloit que de Bayle & faiſoit grand cas de St. Evremond, qui depuis longtems étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des ſociétés choiſies, & venue en Savoye encore jeune, elle avoit perdu dans le commerce charmant de la nobleſſe du pays, ce ton maniéré du pays de Vaud où les femmes prennent le bel eſprit pour l'eſprit du monde, & ne ſavent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en paſſant, elle y avoit jetté un coup-d'œil rapide qui lui avoit ſuffi pour la connoître. Elle s'y conſerva toujours des amis, & malgré de ſecretes jalouſies, malgré les murmures qu'excitoient ſa conduite & ſes dettes, elle n'a jamais perdu ſa penſion. Elle avoit l'expé-

rience du monde, & l'eſprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le ſujet favori de ſes converſations, & c'étoit préciſément, vu mes idées chimériques, la ſorte d'inſtruction dont j'avois le plus grand beſoin. Nous liſions enſemble la Bruyere: il lui plaiſoit plus que la Rochefoucault, livre triſte & déſolant, principalement dans la jeuneſſe où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il eſt. Quand elle moraliſoit, elle ſe perdoit quelquefois un peu dans les eſpaces; mais en lui baiſant de tems en tems la bouche ou les mains je prenois patience, & ſes longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le ſentois & l'inquiétude de la voir finir étoit la ſeule choſe qui en troubloit la jouiſſance. Tout en folâtrant Maman m'étudioit, m'obſervoit, m'interrogeoit, & bâtiſſoit pour ma fortune force projets dont je me ſerois bien paſſé. Heureuſement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans, mes goûts, mes petits talens, il falloit trouver ou faire naître les occaſions d'en tirer parti, & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés même qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite reculoient les momens de le mettre en œuvre, en la rendant plus difficile ſur le choix des moyens; enfin tout alloit au gré de mes deſirs, grace à la bonne opinion qu'elle avoit de moi; mais il en fallut rabattre, & dès-lors, adieu la tranquillité. Un de ſes parens appellé M. d'*Aubonne* la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, intrigant, génie à projets comme elle, mais qui ne s'y ruinoit pas, une eſpece d'aventurier. Il venoit de propoſer au Cardinal de Fleury un plan de lotterie très-compoſée, qui n'avoit pas été goûté. Il

alloit

alloit le propofer à la Cour de Turin où il fut adopté & mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy & y devint amoureux de Madame l'Intendante, qui étoit une perfonne fort aimable, fort de mon goût, & la feule que je viffe avec plaifir chez Maman. M. d'*Aubonne* me vit, fa parente lui parla de moi, il fe chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étois propre, & s'il me trouvoit de l'étoffe, de chercher à me placer.

Madame de *Warens* m'envoya chez lui deux ou trois matins de fuite, fous prétexte de quelque commiffion, & fans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jafer, fe familiarifa avec moi, me mit à mon aife autant qu'il étoit poffible, me parla de niaiferies & de toutes fortes de fujets. Le tout fans paroître m'obferver, fans la moindre affectation, & comme fi, fe plaifant avec moi, il eût voulu converfer fans gêne. J'étois enchanté de lui. Le réfultat de fes obfervations fut que malgré ce que promettoient mon extérieur & ma phyfionomie animée, j'étois, finon tout-à-fait inepte, au moins un garçon de peu d'efprit, fans idées, prefque fans acquis, très-borné en un mot à tous égards, & que l'honneur de devenir quelque jour Curé de village étoit la plus haute fortune à laquelle je duffe afpirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de *Warens*. Ce fut la feconde ou troifieme fois que je fus ainfi jugé; ce ne fut pas la derniere, & l'arrêt de M. *Mafferon* a fouvent été confirmé.

La caufe de ces jugemens tient trop à mon caractere, pour n'avoir pas ici befoin d'explication: car en confcience, on fent bien que je ne puis fincérement y foufcrire, & qu'avec toute

l'impartialité poſſible, quoiqu'aient pu dire Mrs. *Maſſeron*, d'*Aubonne*, & beaucoup d'autres, je ne les ſaurois prendre au mot.

Deux choſes preſque inalliables s'uniſſent en moi ſans que j'en puiſſe concevoir la maniere. Un tempérament très-ardent, des paſſions vives, impétueuſes, & des idées lentes à naître, embarraſſées, & qui ne ſe préſentent jamais qu'après-coup. On diroit que mon cœur & mon eſprit n'appartiennent pas au même individu. Le ſentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame, mais au lieu de m'éclairer il me brûle & m'éblouit. Je ſens tout & je ne vois rien. Je ſuis emporté, mais ſtupide; il faut que je ſois de ſang-froid pour penſer. Ce qu'il y a d'étonnant eſt que j'ai cependant le tact aſſez ſûr, de la pénétration, de la fineſſe même, pourvu qu'on m'attende; je fais d'excellens impromptus à loiſir; mais ſur le tems je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie converſation par la poſte, comme on dit que les Eſpagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de Savoye qui ſe retourna, faiſant route, pour crier; *à votre gorge, marchand de Paris*, je dis, me voilà.

Cette lenteur de penſer jointe à cette vivacité de ſentir, je ne l'ai pas ſeulement dans la converſation, je l'ai même ſeul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent ſourdement; elles y fermentent juſqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations; & au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement; je ne ſaurois écrire un ſeul mot, il faut que j'attende. Inſenſiblement ce grand mouvement s'appaiſe,

ce cahos se débrouille; chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement & après une longue & confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie? Dans les changemens de scene il régne sur ces grands théâtres un désordre désagréable, & qui dure assez long-tems: toutes les décorations sont entre-mêlées; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine; on croit que tout va renverser. Cependant peu-à-peu tout s'arrange, rien ne manque, & l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à-peu-près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois su premiérement attendre, & puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'Auteurs m'auroient surpassé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table & de mon papier: c'est à la promenade au milieu des rochers & des bois, c'est la nuit dans mon lit & durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau, l'on peut juger avec quelle lenteur, sur-tout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, & qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée & retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. De-là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légéreté,

comme les lettres ; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au ſupplice. Je n'écris point de lettres ſur les moindres ſujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou ſi je veux écrire de ſuite ce qui me vient, je ne ſais ni commencer ni finir, ma lettre eſt un long & confus verbiage ; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-ſeulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes & je me crois aſſez bon obſervateur. Cependant je ne ſais rien voir de ce que je vois ; je ne vois bien que ce que je me rappelle, & je n'ai de l'eſprit que dans mes ſouvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui ſe paſſe en ma préſence, je ne ſens rien, je ne pénetre rien. Le ſigne extérieur eſt tout ce qui me frappe. Mais enſuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu, le tems, le ton, le regard, le geſte, la circonſtance, rien ne m'échappe. Alors ſur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a penſé, & il eſt rare que je me trompe.

Si peu maître de mon eſprit, ſeul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la converſation, où, pour parler à propos, il faut penſer à la fois & ſur le champ à mille choſes. La ſeule idée de tant de convenances dont je ſuis ſûr d'oublier au moins quelqu'une, ſuffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on oſe parler dans un cercle : car à chaque mot il faudroit paſſer en revue tous les gens qui ſont là : il faudroit connoître tous leurs caracteres, ſavoir leurs hiſtoires, pour être ſûr de ne rien dire qui puiſſe offenſer quelqu'un. Là-deſſus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : ſachant mieux ce qu'il faut taire, ils ſont plus ſurs

de ce qu'ils disent : encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ! il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire ; la nécessité de parler toujours. Quand on vous parle, il faut répondre, & si l'on ne dit mot, il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur le champ & toujours. Je ne sais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'est alors que pour payer plutôt ma dette j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées, trop heureux quand elles ne signifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire assez comprendre comment n'étant pas un sot, j'ai cependant souvent passé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma physionomie & mes yeux promettent davantage, & que cette attente frustrée rend plus choquante aux autres ma stupidité. Ce détail qu'une occasion particuliere a fait naître n'est pas inutile à ce qui doit suivre. Il contient la clef de bien des choses extraordinaires qu'on m'a vu faire, & qu'on attribue à une humeur sauvage que je n'ai point. J'aimerois la société comme un autre, si je n'étois sûr de m'y

montrer non-ſeulement à mon déſavantage, mais tout autre que je ne ſuis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de me cacher eſt préciſément celui qui me convenoit. Moi préſent on n'auroit jamais ſu ce que je valois, on ne l'auroit pas ſoupçonné même; & c'eſt ce qui eſt arrivé à Madame *Dupin*, quoique femme d'eſprit, & quoique j'aye vécu dans ſa maiſon pluſieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce tems-là. Au reſte, tout ceci ſouffre de certaines exceptions, & j'y reviendrai dans la ſuite.

La meſure de mes talens ainſi fixée, l'état qui me convenoit ainſi déſigné, il ne fut plus queſtion pour la ſeconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études & que je ne ſavois pas même aſſez de latin pour être prêtre. Madame de *Warens* imagina de me faire inſtruire au ſéminaire pendant quelque tems. Elle en parla au ſupérieur; c'étoit un lazariſte appellé M. *Gros*, bon petit homme à moitié borgne, maigre, griſon, le plus ſpirituel & le moins pédant lazariſte que j'aye connu; ce qui n'eſt pas beaucoup dire, à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman qui l'accueilloit, le careſſoit, l'agaçoit même, & ſe faiſoit quelquefois lacer par lui, emploi dont il ſe chargeoit aſſez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction, elle couroit par la chambre de côté & d'autre faiſant tantôt ceci tantôt cela. Tiré par le lacet Monſieur le Supérieur ſuivoit en grondant, & diſant à tout moment; mais Madame, tenez-vous donc. Cela faiſoit un ſujet aſſez pittoreſque.

M. *Gros* ſe prêta de bon cœur au projet de Maman. Il ſe

contenta d'une penſion très-modique & ſe chargea de l'inſtruction. Il ne fut queſtion que du conſentement de l'Evêque, qui non-ſeulement l'accorda, mais qui voulut payer la penſion. Il permit auſſi que je reſtaſſe en habit laïque, juſqu'à ce qu'on pût juger par un eſſai du ſuccès qu'on devoit eſpérer.

Quel changement! Il fallut m'y ſoumettre. J'allai au ſéminaire comme j'aurois été au ſupplice. La triſte maiſon qu'un ſéminaire; ſur-tout pour qui ſort de celle d'une aimable femme. J'y portai un ſeul livre que j'avois prié Maman de me prêter, & qui me fut d'une grande reſſource. On ne devinera pas quelle ſorte de livre c'étoit : un livre de muſique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés la muſique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix, chantoit paſſablement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaiſance de me donner quelques leçons de chant, & il fallut commencer de loin, car à peine ſavois-je la muſique de nos pſeaumes. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues, loin de me mettre en état de ſolfier ne m'apprirent pas le quart des ſignes de la muſique. Cependant j'avois une telle paſſion pour cet art, que je voulus eſſayer de m'exercer ſeul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles; c'étoient les cantates de *Clerambault.* On concevra quelle fut mon application & mon obſtination, quand je dirai que ſans connoître ni tranſpoſition ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter ſans faute le premier récitatif & le premier air de la cantate d'*Alphée & Aréthuſe;* & il eſt vrai que cet air eſt ſcandé ſi juſte, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur meſure pour y mettre celle de l'air.

Il y avoit au ſéminaire un maudit lazariſte qui m'entreprit & qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enſeigner. Il avoit des cheveux plats, gras & noirs, un viſage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de ſanglier au lieu de barbe; ſon ſourire étoit ſardonique; ſes membres jouoient comme les poulies d'un manequin : j'ai oublié ſon odieux nom; mais ſa figure effrayante & doucereuſe m'eſt bien reſtée, & j'ai peine à me la rappeller ſans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieuſement ſon craſſeux bonnet quarré pour me faire ſigne d'entrer dans ſa chambre, plus affreuſe pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contraſte d'un pareil maître pour le diſciple d'un abbé de Cour!

Si j'étois reſté deux mois à la merci de ce monſtre, je ſuis perſuadé que ma tête n'y auroit pas réſiſté. Mais le bon M. *Gros* qui s'apperçut que j'étois triſte, que je ne mangeois pas, que je maigriſſois, devina le ſujet de mon chagrin; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête, & par un autre contraſte encore plus marqué me remit au plus doux des hommes. C'étoit un jeune abbé Faucigneran, appellé M. *Gâtier* qui faiſoit ſon ſéminaire & qui par complaiſance pour M. *Gros*, & je crois, par humanité, vouloit bien prendre ſur ſes études le tems qu'il donnoit à diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de phyſionomie plus touchante que celle de M. *Gâtier*. Il étoit blond & ſa barbe tiroit ſur le roux. Il avoit le maintien ordinaire aux gens de ſa province, qui ſous une figure épaiſſe cachent tous beaucoup d'eſprit; mais ce qui ſe marquoit vraiment en lui étoit une ame ſenſible, affectueuſe,

aimante.

aimante. Il y avoit dans ses grands yeux bleus un mélange de douceur, de tendresse & de tristesse, qui faisoit qu'on ne pouvoit le voir sans s'intéresser à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune homme, on eût dit qu'il prévoyoit sa destinée, & qu'il se sentoit né pour être malheureux.

Son caractere ne démentoit point sa physionomie. Plein de patience & de complaisance, il sembloit plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer, son prédécesseur avoit rendu cela très-facile. Cependant malgré tout le tems qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre, & quoiqu'il s'y prît très-bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepté mon pere & M. *Lambercier*. Le peu que je sais de plus, je l'ai appris seul, comme on verra ci-après. Mon esprit impatient de toute espece de joug ne peut s'asservir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif. De peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre; il va en avant & je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure, il ne peut se soumettre à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu, M. *Gâtier* s'en retourna diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnoissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après j'appris qu'étant vicaire dans une paroisse il avoit fait un enfant à une fille, la seule dont avec un cœur très-tendre il eût jamais été amoureux. Ce fut un scan-

dale effroyable dans un diocèse administré très-sévérement. Les Prêtres, en bonne regle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance il fut mis en prison, diffamé, chassé. Je ne sais s'il aura pu dans la suite rétablir ses affaires; mais le sentiment de son infortune profondément gravé dans mon cœur me revint quand j'écrivis l'Emile, & réunissant M. *Gâtier* avec M. *Gaime*, je fis de ces deux dignes prêtres l'original du Vicaire Savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ses modeles.

Pendant que j'étois au séminaire, M. d'*Aubonne* fut obligé de quitter Annecy. M***. s'avisa de trouver mauvais qu'il fît l'amour à sa femme. C'étoit faire comme le chien du jardinier; car quoique Madame ***. fût aimable, il vivoit fort mal avec elle: & la traitoit si brutalement qu'il fut question de séparation. M***. étoit un vilain homme, noir comme une taupe, fripon comme une chouette, & qui à force de vexations, finit par se faire chasser lui-même. On dit que les Provençaux se vengent de leurs ennemis par des chansons; M. d'*Aubonne* se vengea du sien par une comédie: il envoya cette piece à Madame de *Warens* qui me la fit voir. Elle me plut & me fit naître la fantaisie d'en faire une pour essayer si j'étois en effet aussi bête que l'auteur l'avoit prononcé: mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet en écrivant l'*Amant de lui-même*. Ainsi quand j'ai dit dans la préface de cette piece que je l'avois écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années.

C'est à-peu-près à ce tems-ci que se rapporte un événe-

ment peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des ſuites, & qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les ſemaines j'avois une fois la permiſſion de ſortir, je n'ai pas beſoin de dire quel uſage j'en faiſois. Un dimanche que j'étois chez Maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers attenant à la maiſon qu'elle occupoit. Ce bâtiment où étoit leur four étoit plein juſqu'au comble de faſcines ſeches. Tout fut embraſé en très-peu de tems. La maiſon étoit en grand péril & couverte par les flammes que le vent y portoit. On ſe mit en devoir de déménager en hâte & de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres & au-delà du ruiſſeau dont j'ai parlé. J'étois ſi troublé que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit ſous la main, juſqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre tems j'aurois eu peine à ſoulever : j'étois prêt à y jetter de même une grande glace, ſi quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon Evêque qui étoit venu voir Maman ce jour-là ne reſta pas, non plus, oiſif. Il l'emmena dans le jardin où il ſe mit en prieres avec elle & tous ceux qui étoient là, en ſorte qu'arrivant quelque tems après je vis tout le monde à genoux & m'y mis comme les autres. Durant la priere du ſaint homme le vent changea, mais ſi bruſquement & ſi à propos que les flammes qui couvroient la maiſon & entroient déjà par les fenêtres furent portées de l'autre côté de la cour, & la maiſon n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de *Bernex* étant mort, les Antonins, ſes anciens confreres commencerent à recueillir les pieces qui pouvoient ſervir à ſa béatification. A la priere du P. *Boudet* je joignis à

ces pieces une atteſtation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien ; mais en quoi je fis mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evêque en priere, & durant ſa priere j'avois vu le vent changer, & même très-à propos : voilà ce que je pouvois dire & certifier : mais qu'une de ces deux choſes fût la cauſe de l'autre, voilà ce que je ne devois pas atteſter, parce que je ne pouvois le ſavoir. Cependant autant que je puis me rappeller mes idées, alors ſincérement catholique, j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux ſi naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux Prélat, l'orgueil ſecret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle, aiderent à me ſéduire, & ce qu'il y a de ſûr eſt que ſi ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prieres, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorſque j'eus publié les *Lettres de la montagne*, M. *Fréron* déterra ce certificat, je ne ſais comment, & en fit uſage dans ſes feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuſe & l'à-propos me parut à moi-même très-plaiſant.

J'étois deſtiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. *Gâtier* eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fût poſſible, on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail, & cela n'étoit pas encourageant pour me faire pouſſer mes études. Auſſi l'Evêque & le Supérieur ſe rebuterent-ils, & on me rendit à Madame de *Warens* comme un ſujet qui n'étoit pas même bon pour être prêtre ; au reſte aſſez bon garçon, diſoit-on, & point vicieux ; ce qui fit que malgré tant de préjugés rebutans ſur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe ſon livre de muſique dont j'avois tiré ſi bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuſe étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au ſéminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la penſée de me faire muſicien. L'occaſion étoit commode. On faiſoit chez elle au moins une fois la ſemaine de la muſique, & le maître de muſique de la cathédrale qui dirigeoit ce petit concert venoit la voir très-ſouvent. C'étoit un Pariſien nommé M. le *Maître*, bon compoſiteur, fort vif, fort gai, jeune encore, aſſez bien fait, peu d'eſprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire ſa connoiſſance; je m'attachois à lui, je ne lui déplaiſois pas: on parla de penſion; l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui, & j'y paſſai l'hiver d'autant plus agréablement que la maîtriſe n'étant qu'à vingt pas de la maiſon de Maman, nous étions chez elle en un moment, & nous y ſoupions très-ſouvent enſemble.

On jugera bien que la vie de la maîtriſe toujours chantante & gaie, avec les muſiciens & les enfans de chœur, me plaiſoit plus que celle du ſéminaire avec les peres de St. Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale & réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance & pour n'en abuſer jamais. Durant ſix mois entiers, je ne ſortis pas une ſeule fois que pour aller chez Maman ou à l'égliſe, & je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle eſt un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, & que je me ſuis rappellés avec le plus de plaiſir. Dans les ſituations diverſes où je me ſuis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel ſentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en ſuis affecté comme ſi

j'y étois encore. Non-ſeulement je me rappelle les tems, les lieux, les perſonnes, mais tous les objets environnans la température de l'air, ſon odeur, ſa couleur, une certaine impreſſion locale qui ne s'eſt fait ſentir que là, & dont le ſouvenir vif m'y tranſporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétoit à la maîtriſe, tout ce qu'on chantoit au chœur, tout ce qu'on y faiſoit, le bel & noble habit des Chanoines, les chaſubles des Prêtres, les mitres des chantres, la figure des muſiciens, un vieux charpentier boiteux qui jouoit de la contrebaſſe, un petit abbé blondin qui jouoit du violon, le lambeau de ſoutane qu'après avoir poſé ſon épée, M. le *Maître* endoſſoit par-deſſus ſon habit laïque, & le beau ſurplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur: l'orgueil avec lequel j'allois, tenant ma petite flûte à bec m'établir dans l'orcheſtre à la tribune, pour un petit bout de récit que M. le *Maître* avoit fait exprès pour moi: le bon dîné qui nous attendoit enſuite, le bon appétit qu'on y portoit; ce concours d'objets vivement retracé m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant & plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme ſyderum* qui marche par jambes; parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette hymne avant le jour ſur le perron de la cathédrale, ſelon un rite de cette Egliſe-là. Mlle. *Merceret* femme-de-chambre de Maman ſavoit un peu de muſique: je n'oublierai jamais un petit mottet *afferte* que M. le *Maître* me fit chanter avec elle & que ſa maîtreſſe écoutoit avec tant de plaiſir. Enfin tout juſqu'à la bonne ſervante *Perrine* qui étoit ſi bonne fille & que les enfans de

chœur faiſoient tant endêver, tout dans les ſouvenirs de ces tems de bonheur & d'innocence revient ſouvent me ravir & m'attriſter.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an ſans le moindre reproche; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de ſottiſe, & je n'en fis point tant que je fus ſous les yeux de Maman. Elle me conduiſoit, & me conduiſoit toujours bien; mon attachement pour elle étoit devenu ma ſeule paſſion, & ce qui prouve que ce n'étoit pas une paſſion folle c'eſt que mon cœur formoit ma raiſon. Il eſt vrai qu'un ſeul ſentiment abſorbant pour ainſi dire toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre; pas même la muſique, bien que j'y fiſſe tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute; la bonne volonté y étoit toute entiere, l'aſſiduité y étoit. J'étois diſtrait, rêveur, je ſoupirois; qu'y pouvois-je faire? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendît de moi; mais pour que je fiſſe de nouvelles folies, il ne falloit qu'un ſujet qui vînt me les inſpirer. Ce ſujet ſe préſenta; le haſard arrangea les choſes, & comme on verra dans la ſuite, ma mauvaiſe tête en tira parti.

Un ſoir du mois de Février qu'il faiſoit bien froid, comme nous étions tous autour du feu, nous entendîmes frapper à la porte de la rue. *Perrine* prend ſa lanterne, deſcend, ouvre: un jeune homme entre avec elle, monte, ſe préſente d'un air aiſé, & fait à M. le *Maître* un compliment court & bien tourné, ſe donnant pour un muſicien françois que le mauvais état de ſes finances forçoit de vicarier pour paſſer ſon chemin. A ce mot de muſicien françois le cœur treſſaillit au bon le

Maître; il aimoit paſſionnément ſon pays & ſon art. Il accueillit le jeune paſſager, lui offrit le gîte dont il paroiſſoit avoir grand beſoin & qu'il accepta ſans beaucoup de façon. Je l'examinai tandis qu'il ſe chauffoit & qu'il jaſoit en attendant le ſoupé. Il étoit court de ſtature mais large de quarrure; il avoit je ne ſais quoi de contrefait dans ſa taille ſans aucune difformité particuliere; c'étoit pour ainſi dire un boſſu à épaules plates, mais je crois qu'il boitoit un peu. Il avoit un habit noir plutôt uſé que vieux, & qui tomboit par pieces, une chemiſe très-fine & très-ſale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres dans chacune deſquelles il auroit mis ſes deux jambes, & pour ſe garantir de la neige un petit chapeau à porter ſous le bras. Dans ce comique équipage il y avoit pourtant quelque choſe de noble que ſon maintien ne démentoit pas; ſa phyſionomie avoit de la fineſſe & de l'agrément, il parloit facilement & bien, mais très-peu modeſtement. Tout marquoit en lui un jeune débauché qui avoit eu de l'éducation & qui n'alloit pas gueuſant comme un gueux, mais comme un fou. Il nous dit qu'il s'appelloit *Venture de Villeneuve*, qu'il venoit de Paris, qu'il s'étoit égaré dans ſa route, & oubliant un peu ſon rôle de muſicien, il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le parlement.

Pendant le ſoupé on parla de muſique, & il en parla bien. Il connoiſſoit tous les grands virtuoſes, tous les ouvrages célebres, tous les acteurs, toutes les actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands ſeigneurs. Sur tout ce qu'on diſoit il paroiſſoit au fait; mais à peine un ſujet étoit-il entamé qu'il brouilloit l'entretien par quelque poliſſonnerie qui faiſoit rire & oublier

oublier ce qu'on avoit dit. C'étoit un ſamedi; il y avoit le lendemain muſique à la cathédrale. M. le *Maître* lui propoſe d'y chanter; *très-volontiers;* lui demande quelle eſt ſa partie? *la Haute-contre*, & il parle d'autre choſe. Avant d'aller à l'égliſe on lui offrit ſa partie à prévoir; il n'y jetta pas les yeux. Cette gaſconade ſurprit le *Maître*: vous verrez, me dit-il à l'oreille, qu'il ne ſait pas une note de muſique. J'en ai grand'peur, lui répondis-je. Je les ſuivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me battit d'une terrible force; car je m'intéreſſois beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me raſſurer. Il chanta ſes deux récits avec toute la juſteſſe & tout le goût imaginables, & qui plus eſt avec une très-jolie voix. Je n'ai gueres eu de plus agréable ſurpriſe. Après la meſſe M. *Venture* reçut des complimens à perte de vue des chanoines & des muſiciens, auxquels il répondoit en poliſſonnant, mais toujours avec beaucoup de grace. M. le *Maître* l'embraſſa de bon cœur; j'en fis autant: il vit que j'étois bien aiſe, & cela parut lui faire plaiſir.

On conviendra je m'aſſure, qu'après m'être engoué de M. *Bâcle*, qui tout compté n'étoit qu'un manan, je pouvois m'engouer de M. *Venture* qui avoit de l'éducation, des talens, de l'eſprit, de l'uſage du monde, & qui pouvoit paſſer pour un aimable débauché. C'eſt auſſi ce qui m'arriva, & ce qui ſeroit arrivé, je penſe, à tout autre jeune homme à ma place, d'autant plus facilement encore qu'il auroit eu un meilleur tact pour ſentir le mérite, & un meilleur goût pour s'y attacher: car *Venture* en avoit, ſans contredit, & il en avoit ſur-tout un bien rare à ſon âge, celui de n'être point preſſé de montrer

ſon acquis. Il eſt vrai qu'il ſe vantoit de beaucoup de choſes qu'il ne ſavoit point; mais pour celles qu'il ſavoit & qui étoient en aſſez grand nombre, il n'en diſoit rien: il attendoit l'occaſion de les montrer; il s'en prévaloit alors ſans empreſſement, & cela faiſoit le plus grand effet. Comme il s'arrêtoit après chaque choſe ſans parler du reſte, on ne ſavoit plus quand il auroit tout montré. Badin, folâtre, inépuiſable, ſéduiſant dans la converſation, ſouriant toujours & ne riant jamais, il diſoit du ton le plus élégant les choſes les plus groſſieres & les faiſoit paſſer. Les femmes mêmes les plus modeſtes s'étonnoient de ce qu'elles enduroient de lui. Elles avoient beau ſentir qu'il falloit ſe fâcher, elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues; & je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes, mais il étoit fait pour mettre un agrément infini dans la ſociété des gens qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables, dans un pays où l'on s'y connoît & où on les aime, il reſtât borné longtems à la ſphere des muſiciens.

Mon goût pour M. *Venture*, plus raiſonnable dans ſa cauſe fut auſſi moins extravagant dans ſes effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. *Bâcle*. J'aimois à le voir, à l'entendre, tout ce qu'il faiſoit me paroiſſoit charmant, tout ce qu'il diſoit me sembloit des oracles: mais mon engouement n'alloit point juſqu'à ne pouvoir me ſéparer de lui. J'avois à mon voiſinage un bon préſervatif contre cet excès. D'ailleurs trouvant ſes maximes très-bonnes pour lui, je ſentois qu'elles n'étoient pas à mon uſage; il me falloit une autre ſorte de volupté dont il n'avoit pas l'idée & dont je n'o-

ſois même lui parler, bien ſûr qu'il ſe feroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoit. J'en parlois à Maman avec tranſport; le *Maître* lui en parloit avec éloges. Elle conſentit qu'on le lui amenât: mais cette entrevue ne réuſſit point du tout: il la trouva précieuſe; elle le trouva libertin, & s'alarmant pour moi d'une auſſi mauvaiſe connoiſſance, non-ſeulement elle me défendit de le lui ramener, mais elle me peignit ſi fortement les dangers que je courois avec ce jeune homme, que je devins un peu plus circonſpect à m'y livrer, &, très-heureuſement pour mes mœurs & pour ma tête, nous fûmes bientôt ſéparés.

M. le *Maître* avoit les goûts de ſon art; il aimoit le vin. A table, cependant il étoit ſobre; mais en travaillant dans ſon cabinet il falloit qu'il bût. Sa ſervante le ſavoit ſi bien que ſitôt qu'il préparoit ſon papier pour compoſer & qu'il prenoit ſon violoncelle, ſon pot & ſon verre arrivoient l'inſtant d'après, & le pot ſe renouvelloit de tems à autre. Sans jamais être abſolument ivre, il étoit preſque toujours pris de vin, & en vérité c'étoit dommage, car c'étoit un garçon eſſentiellement bon, & ſi gai que Maman ne l'appelloit que *petit-chat*. Malheureuſement il aimoit ſon talent, travailloit beaucoup, & buvoit de même. Cela prit ſur ſa ſanté & enfin ſur ſon humeur; il étoit quelquefois ombrageux, & facile à offenſer. Incapable de groſſiéreté, incapable de manquer à qui que ce fût, il n'a jamais dit une mauvaiſe parole, même à un de ſes enfans de chœur. Mais il ne falloit pas non plus lui manquer, & cela étoit juſte. Le mal étoit qu'ayant peu d'eſprit il ne diſcernoit pas les tons & les caracteres, & prenoit ſouvent la mouche ſur rien.

L'ancien chapitre de Geneve où jadis tant de Princes & d'Evêques se faisoient un honneur d'entrer, a perdu dans son exil son ancienne splendeur, mais il a conservé sa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne, & s'il est un orgueil pardonnable après celui qui se tire du mérite personnel, c'est celui qui se tire de la naissance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont des laïques à leurs gages les traitent d'ordinaire avec assez de hauteur. C'est ainsi que les chanoines traitoient souvent le pauvre le *Maître*. Le chantre sur-tout, appellé M. l'abbé de *Vidonne*, qui, du reste étoit un très-galant homme, mais trop plein de sa noblesse, n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient ses talens, & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dédains. Cette année ils eurent durant la semaine sainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîné de régle que l'Evêque donnoit aux chanoines, & où le *Maître* étoit toujours invité. Le chantre lui fit quelque passe-droit & lui dit quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit sur le champ la résolution de s'enfuir la nuit suivante, & rien ne put l'en faire démordre, quoique Madame de *Warens*, à qui il alla faire ses adieux n'épargnât rien pour l'appaiser. Il ne put renoncer au plaisir de se venger de ses tyrans, en les laissant dans l'embarras aux fêtes de Pâques, tems où l'on avoit le plus grand besoin de lui. Mais ce qui l'embarrassoit lui-même, étoit sa musique qu'il vouloit emporter, ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caisse assez grosse & fort lourde, qui ne s'emportoit pas sous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait & ce que je ferois encore à

ſa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant réſolu de partir comme que ce fût, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'oſe dire qu'elle le devoit. Le *Maître* s'étoit conſacré, pour ainſi dire à ſon ſervice. Soit en ce qui tenoit à ſon art, ſoit en ce qui tenoit à ſes ſoins, il étoit entiérement à ſes ordres, & le cœur avec lequel il les ſuivoit, donnoit à ſa complaiſance un nouveau prix. Elle ne faiſoit donc que rendre à un ami dans une occaſion eſſentielle ce qu'il faiſoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans; mais elle avoit une ame qui pour remplir de pareils devoirs n'avoit pas beſoin de ſonger que c'en étoient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de ſuivre M. le *Maître* au moins juſqu'à Lyon, & de m'attacher à lui auſſi long-tems qu'il auroit beſoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le deſir de m'éloigner de *Venture* étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle conſulta Claude *Anet* ſon fidelle domeſtique pour le tranſport de la caiſſe. Il fut d'avis qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de ſomme qui nous feroit infailliblement découvrir, il falloit quand il feroit nuit porter la caiſſe à bras juſqu'à une certaine diſtance, & louer enſuite un âne dans un village pour la tranſporter juſqu'à Seyſſel, où étant ſur terres de France nous n'aurions plus rien à riſquer. Cet avis fut ſuivi: nous partîmes le même ſoir à ſept heures, & Maman, ſous prétexte de payer ma dépenſe groſſit la petite bourſe du pauvre petit-chat d'un ſurcroît qui ne lui fut pas inutile. Claude *Anet*, le jardinier & moi, portâmes la caiſſe comme nous pûmes juſqu'au premier village, où un âne nous relaya, & la même nuit nous nous rendîmes à Seyſſel.

Je crois avoir déjà remarqué qu'il y a des tems où je ſuis ſi peu ſemblable à moi-même, qu'on me prendroit pour un autre homme de caractere tout oppoſé. On en va voir un exemple. M. *Reydelet* curé de Seyſſel étoit chanoine de St. Pierre, par conſéquent de la connoiſſance de M. le *Maître*, & l'un des hommes dont il devoit le plus ſe cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous préſenter à lui, & lui demander gîte ſous quelque prétexte, comme ſi nous étions là du conſentement du chapitre. Le *Maître* goûta cette idée qui rendoit ſa vengeance moqueuſe & plaiſante. Nous allâmes donc effrontément chez M. *Reydelet*, qui nous reçut très-bien. Le *Maître* lui dit qu'il alloit à Bellay à la priere de l'Evêque diriger ſa muſique aux fêtes de Pâques, qu'il comptoit repaſſer dans peu de jours, & moi à l'appui de ce menſonge j'en enfilai cent autres ſi naturels que M. *Reydelet* me trouvant joli garçon, me prit en amitié & me fit mille careſſes. Nous fûmes bien régalés, bien couchés, M. *Reydelet* ne ſavoit quelle chere nous faire; & nous nous ſéparâmes les meilleurs amis du monde, avec promeſſe de nous arrêter plus long-tems au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fuſſions ſeuls pour commencer nos éclats de rire, & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y penſant; car on ne ſauroit imaginer une eſpiéglerie mieux ſoutenue ni plus heureuſe. Elle nous eût égayés durant toute la route, ſi M. le *Maître* qui ne ceſſoit de boire & de battre la campagne, n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-ſujet, & qui reſſembloit fort à l'épilepſie. Cela me jetta dans des embarras qui m'effrayerent, & dont je penſai bientôt à me tirer comme je pourrois.

Nous allâmes à Bellay paſſer les fêtes de Pâques comme nous l'avions dit à M. *Reydelet;* & quoique nous n'y fuſſions point attendus, nous fûmes reçus du maître de muſique & accueillis de tout le monde avec grand plaiſir. M. le *Maître* avoit de la conſidération dans ſon art & la méritoit. Le maître de muſique de Bellay ſe fit honneur de ſes meilleurs ouvrages & tâcha d'obtenir l'approbation d'un ſi bon juge : car outre que le *Maître* étoit connoiſſeur, il étoit équitable, point jaloux, & point flagorneur. Il étoit ſi ſupérieur à tous ces maîtres de muſique de province, & ils le ſentoient ſi bien eux-mêmes, qu'ils le regardoient moins comme leur confrere, que comme leur chef.

Après avoir paſſé très-agréablement quatre ou cinq jours à Bellay, nous en repartîmes & continuâmes notre route, ſans aucun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon nous fûmes loger à Notre-Dame de pitié, & en attendant la caiſſe, qu'à la faveur d'un autre menſonge nous avions embarquée ſur le Rhône par les ſoins de notre bon patron M. *Reydelet*, *M.* le *Maître* alla voir ſes connoiſſances, entr'autres le Pere *Caton*, cordelier, dont il ſera parlé dans la ſuite, & l'Abbé *Dortan* comte de Lyon. L'un & l'autre le reçurent bien, mais ils le trahirent, comme on verra tout-à-l'heure; ſon bonheur s'étoit épuiſé chez M. *Reydelet.*

Deux jours après notre arrivée à Lyon, comme nous paſſions dans une petite rue non loin de notre auberge, le *Maître* fut ſurpris d'une de ſes atteintes, & celle-là fut ſi violente que j'en fus ſaiſi d'effroi. Je fis des cris, appellai du ſecours, nommai ſon auberge & ſuppliai qu'on l'y fît porter; puis tandis qu'on s'aſſembloit & s'empreſſoit autour d'un homme tombé ſans

ſentiment & écumant au milieu de la rue, il fut délaiſſé du ſeul ami ſur lequel il eût dû compter. Je pris l'inſtant où perſonne ne ſongeoit à moi, je tournai le coin de la rue & je diſparus. Graces au Ciel j'ai fini ce troiſieme aveu pénible; s'il m'en reſtoit beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent, il en eſt reſté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu; mais ce que j'ai à dire dans le livre ſuivant eſt preſque entiérement ignoré. Ce ſont les plus grandes extravagances de ma vie, & il eſt heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête montée au ton d'un inſtrument étranger étoit hors de ſon diapaſon; elle y revint d'elle-même, & alors je ceſſai mes folies, ou du moins j'en fis de plus accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeuneſſe eſt celle dont j'ai l'idée la plus confuſe. Rien preſque ne s'y eſt paſſé d'aſſez intéreſſant à mon cœur pour m'en retracer vivement le ſouvenir, & il eſt difficile que dans tant d'allées & venues, dans tant de déplacemens ſucceſſifs, je ne faſſe pas quelques tranſpoſitions de tems ou de lieu. J'écris abſolument de mémoire, ſans monumens, ſans matériaux qui puiſſent me la rappeller. Il y a des événemens de ma vie qui me ſont auſſi préſens que s'ils venoient d'arriver; mais il y a des lacunes & des vides que je ne peux remplir qu'à l'aide de récits auſſi confus que le ſouvenir qui m'en eſt reſté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois & j'en pourrai faire encore ſur des bagatelles, juſqu'au tems où j'ai de moi des renſeignemens plus ſurs; mais en ce qui importe vraiment au ſujet je ſuis aſſuré d'être exact & fidelle, comme je tâcherai

toujours

toujours de l'être en tout : voilà ſur quoi l'on peut compter.

Si-tôt que j'eus quitté M. le *Maître* ma réſolution fut priſe, & je repartis pour Annecy. La cauſe & le myſtere de notre départ m'avoit donné un grand intérêt pour la ſureté de notre retraite ; & cet intérêt m'occupant tout entier avoit fait diverſion durant quelques jours à celui qui me rappelloit en arriere : mais dès que la ſécurité me laiſſa plus tranquille le ſentiment dominant reprit ſa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit, je n'avois de deſir pour rien que pour retourner auprès de Maman. La tendreſſe & la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faiſois pas un pas ſans ſentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc auſſi-tôt que cela me fut poſſible. Mon retour fut ſi prompt & mon eſprit ſi diſtrait que, quoique je me rappelle avec tant de plaiſir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre ſouvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, ſinon mon départ de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge ſur-tout ſi cette derniere époque a dû ſortir de ma mémoire ! en arrivant je ne trouvai plus Madame de *Warens* : elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien ſu le ſecret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en ſuis très-ſûr, ſi je l'en avois preſſée ; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du ſecret de ſes amis. Mon cœur uniquement occupé du préſent en remplit toute ſa capacité, tout ſon eſpace, &, hors les plaiſirs paſſés qui ſont déſormais mes uniques jouiſſances, il n'y reſte pas un coin de

vide pour ce qui n'eſt plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit eſt, que dans la révolution cauſée à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée & voulut, à la faveur des intrigues de M. d'*Aubonne*, chercher le même avantage à la Cour de France, où elle m'a ſouvent dit qu'elle l'eût préféré; parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y eſt pas ſi déſagréablement ſurveillé. Si cela eſt, il eſt bien étonnant qu'à ſon retour on ne lui ait pas fait plus mauvais viſage, & qu'elle ait toujours joui de ſa penſion ſans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque commiſſion ſecrete, ſoit de la part de l'Evêque qui avoit alors des affaires à la Cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, ſoit de la part de quelqu'un plus puiſſant encore, qui ſut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de ſûr, ſi cela eſt, eſt que l'ambaſſadrice n'étoit pas mal choiſie, & que, jeune & belle encore, elle avoit tous les talens néceſſaires pour ſe bien tirer d'une négociation.

Fin du troiſieme Livre.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE QUATRIEME.

J'ARRIVE & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma ſurpriſe & de ma douleur! C'eſt alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le *Maître* commença de ſe faire ſentir. Il fut plus vif encore quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé. ſa caiſſe de Muſique qui contenoit toute ſa fortune, cette précieuſe caiſſe ſauvée avec tant de fatigue, avoit été ſaiſie en arrivant à Lyon par les ſoins du Comte *Dortan* à qui le chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlévement furtif. Le *Maître* avoit en vain réclamé ſon bien, ſon gagne-pain, le travail de toute ſa vie. La propriété de cette caiſſe étoit tout au moins ſujette à litige; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée à l'inſtant même par la loi du plus fort, & le pauvre le *Maître* perdit ainſi le fruit de ſes talens, l'ouvrage de ſa jeuneſſe, & la reſſource de ſes vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus, pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont

peu de prise, & je me forgeai bientôt des consolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de *Warens*, quoique je ne susse pas son adresse, & qu'elle ignorât que j'étois de retour; & quant à ma désertion, tout bien compté, je ne la trouvois pas si coupable. J'avois été utile à M. le *Maître* dans sa retraite; c'étoit le seul service qui dépendît de moi. Si j'avois resté avec lui en France je ne l'aurois pas guéri de son mal, je n'aurois pas sauvé sa caisse, je n'aurois fait que doubler sa dépense, sans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la chose; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle nous tourmente; c'est quand long-tems après on se la rappelle; car le souvenir ne s'en éteint point.

Le seul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de Maman, étoit d'en attendre: car où l'aller chercher à Paris, & avec quoi faire le voyage? Il n'y avoit point de lieu plus sûr qu'Annecy pour savoir tôt ou tard où elle étoit. J'y restai donc. Mais je me conduisis assez mal. Je n'allai point voir l'Evêque qui m'avoit protégé & qui me pouvoit protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui & je craignois les réprimandes sur notre évasion. J'allai moins encore au séminaire. M. *Gros* n'y étoit plus. Je ne vis personne de ma connoissance: j'aurois pourtant bien voulu aller voir Madame l'Intendante, mais je n'osai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. *Venture*, auquel malgré mon enthousiasme je n'avois pas même pensé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy; les Dames se l'arrachoient. Ce succès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus

rien que M. *Venture*, & il me fit presque oublier Madame de *Warens*. Pour profiter de ses leçons plus à mon aise, je lui proposai de partager avec moi son gîte; il y consentit. Il étoit logé chez un cordonnier, plaisant & bouffon personnage, qui dans son patois n'appelloit pas sa femme autrement que *salopiere*; nom qu'elle méritoit assez. Il avoit avec elle des prises que *Venture* avoit soin de faire durer en paroissant vouloir faire le contraire. Il leur disoit d'un ton froid & dans son accent provençal des mots qui faisoient le plus grand effet; c'étoient des scenes à pâmer de rire. Les matinées se passoient ainsi sans qu'on y songeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. *Venture* s'en alloit dans ses sociétés où il soupoit, & moi j'allois me promener seul, méditant sur son grand mérite, admirant, convoitant ses rares talens, & maudissant ma maussade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuse vie. Eh que je m'y connoissois mal! la mienne eût été cent fois plus charmante si j'avois été moins bête & si j'en avois su mieux jouir.

Madame de *Warens* n'avoit emmené qu'*Anet* avec elle; elle avoit laissé *Merceret*, sa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de sa maîtresse. Mademoiselle *Merceret* étoit une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais assez agréable, une bonne fribourgeoise sans malice, & à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec sa maîtresse. Je l'allois voir assez souvent; c'étoit une ancienne connoissance, & sa vue m'en rappelloit une plus chere qui me la faisoit aimer. Elle avoit plusieurs amies, entr'autres une Mademoiselle

Giraud genevoiſe, qui pour mes péchés s'aviſa de prendre du goût pour moi. Elle preſſoit toujours *Merceret* de m'amener chez elle ; je m'y laiſſois mener parce que j'aimois aſſez *Merceret*, & qu'il y avoit là d'autres jeunes perſonnes que je voyois volontiers. Pour Mademoiſelle *Giraud* qui me faiſoit toutes ſortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'averſion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon viſage ſon muſeau ſec & noir barbouillé de tabac d'Eſpagne, j'avois peine à m'abſtenir d'y cracher. Mais je prenois patience ; à cela près, je me plaiſois fort au milieu de toutes ces filles, & ſoit pour faire leur cour à Mademoiſelle *Giraud*, ſoit pour moi-même, toutes me fêtoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié. J'ai penſé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage : mais je ne m'en aviſois pas, je n'y penſois pas.

D'ailleurs des couturieres, des filles de chambre, de petites marchandes ne me tentoient gueres. Il me falloit des Demoiſelles. Chacun a ſes fantaiſies, ç'a toujours été la mienne, & je ne penſe pas comme Horace ſur ce point-là. Ce n'eſt pourtant pas du tout la vanité de l'état & du rang qui m'attire ; c'eſt un teint mieux conſervé, de plus belles mains, une parure plus gracieuſe, un air de délicateſſe & de propreté ſur toute la perſonne, plus de goût dans la maniere de ſe mettre & de s'exprimer, une robe plus fine & mieux faite, une chauſſure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajuſtés. Je préférerois toujours la moins jolie ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule ; mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien cet avantage se présentoit encore, & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de tems en tems sur les momens agréables de ma jeunesse! Ils m'étoient si doux; ils ont été si courts, si rares, & je les ai goûtés à si bon marché! Ah! leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai besoin pour ranimer mon courage, & soutenir les ennuis du reste de mes ans.

L'aurore un matin me parut si belle que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme; c'étoit la semaine après la St. Jean. La terre dans sa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de fleurs; les rossignols presque à la fin de leur ramage sembloient se plaire à le renforcer: tous les oiseaux faisant en concert leurs adieux au printems, chantoient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, & qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentoit, & je me promenois sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entends derriere moi des pas de chevaux & des voix de filles qui sembloient embarrassées, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, j'approche, je trouve deux jeunes personnes de ma connoissance, Mademoiselle de *G****. & Mademoiselle *Galley*, qui n'étant pas d'excellentes cavalieres ne savoient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Mademoiselle de *G****. étoit une jeune Bernoise fort aimable, qui par quelque folie de son âge ayant été jettée hors de son

pays avoit imité Madame de *Warens*, chez qui je l'avois vue quelquefois ; mais n'ayant pas eu une penſion comme elle, elle avoit été trop heureuſe de s'attacher à Mademoiſelle *Galley*, qui, l'ayant priſe en amitié avoit engagé ſa mere à la lui donner pour compagne, juſqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiſelle *Galley* d'un an plus jeune qu'elle, étoit encore plus jolie ; elle avoit je ne ſais quoi de plus délicat, de plus fin ; elle étoit en même tems très-mignonne & très-formée, ce qui eſt pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, & leur bon caractere à l'une & à l'autre ne pouvoit qu'entretenir long-tems cette union, ſi quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune, vieux château appartenant à Madame *Galley* ; elles implorerent mon ſecours pour faire paſſer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles ſeules ; je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignoient pour moi les ruades, & pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient : je pris par la bride le cheval de Mademoiſelle *Galley*, puis le tirant après moi, je traverſai le ruiſſeau ayant de l'eau juſqu'à mi-jambes, & l'autre cheval ſuivit ſans difficulté. Cela fait, je voulus ſaluer ces Demoiſelles & m'en aller comme un benêt : elles ſe dirent quelques mots tout bas, & Mademoiſelle *G****. s'adreſſant à moi ; non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre ſervice, & nous devons en conſcience avoir ſoin de vous ſécher : il faut s'il vous plaît venir avec nous, nous vous arrêtons priſonnier. Le cœur me battoit, je regardois Mademoiſelle *Galley* : oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma

mine

mine effarée, prisonnier de guerre; montez en croupe derriere elle, nous voulons rendre compte de vous. Mais, Mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mere; que dira-t-elle en me voyant arriver? Sa mere, reprit Mademoiselle de G***, n'est pas à Toune, nous sommes seules: nous revenons ce soir, & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de Mademoiselle de G***. je tremblois de joie, & quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battoit si fort qu'elle s'en apperçut; elle me dit que le sien lui battoit aussi par la frayeur de tomber; c'étoit presque dans ma posture, une invitation de vérifier la chose; je n'osai jamais, & durant tout le trajet, mes deux bras lui servirent de ceinture, très-serrée, à la vérité; mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me soufflettéroit volontiers, & n'auroit pas tort.

La gaîté du voyage & le babil de ces filles, aiguiserent tellement le mien, que jusqu'au soir & tant que nous fûmes ensemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient mis si bien à mon aise, que ma langue parloit autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choses. Quelques instans seulement quand je me trouvois tête-à-tête avec l'une ou l'autre l'entretien s'embarrassoit un peu; mais l'absente revenoit bien vîte, & ne nous laissoit pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, & moi bien séché, nous déjeûnâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîné. Les deux Demoiselles tout en cuisinant, baisoient de tems en

tems les enfans de la grangere, & le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant ſon frein. On avoit envoyé des proviſions de la ville, & il y avoit de quoi faire un très-bon dîné, ſur-tout en friandiſes; mais malheureuſement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient gueres; mais j'en fus fâché, car j'avois un peu compté ſur ce ſecours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées auſſi, par la même raiſon peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaîté vive & charmante étoit l'innocence même, & d'ailleurs qu'euſſent-elles fait de moi entr'elles deux? Elles envoyerent chercher du vin par-tout aux environs; on n'en trouva point, tant les payſans de ce canton ſont ſobres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être ſi fort en peine, & qu'elles n'avoient pas beſoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la ſeule galanterie que j'oſai leur dire de la journée; mais je crois que les friponnes voyoient de reſte que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dînâmes dans la cuiſine de la grangere, les deux amies aſſiſes ſur des bancs aux deux côtés de la longue table, & leur hôte entr'elles deux ſur une eſcabelle à trois pieds. Quel dîné! Quel ſouvenir plein de charmes! Comment pouvant à ſi peu de frais goûter des plaiſirs ſi purs & ſi vrais, vouloir en rechercher d'autres? Jamais ſoupé des petites-maiſons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas ſeulement pour la gaîté, pour la douce joie; mais je dis pour la ſenſualité.

Après le dîné nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous reſtoit du déjeûné, nous le gardâmes pour le goûté avec de la crême & des gâteaux qu'elles avoient ap-



Le Barbier l'Aîné, Inv. 1783. Ph. Triere, Sculp.

Que mes levres ne ſont-elles des ceriſes! comme je les leur jetterois ainſi de bon cœur!

portés, & pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre deffert avec des cerifes. Je montai fur l'arbre & je leur en jettois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois Mademoifelle *Galley* avançant fon tablier & reculant la tête, fe préfentoit fi bien, & je vifai fi jufte, que je lui fis tomber un bouquet dans le fein ; & de rire. Je me difois en moi-même : que mes levres ne font-elles des cerifes ! comme je les leur jetterois ainfi de bon cœur !

La journée fe paffa de cette forte à folâtrer avec la plus grande liberté, & toujours avec la plus grande décence. Pas un feul mot équivoque, pas une feule plaifanterie hafardée ; & cette décence nous ne nous l'impofions point du tout, elle venoit toute feule, nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modeftie, d'autres diront ma fottife fut telle que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baifer une feule fois la main de Mademoifelle *Galley*. Il eft vrai que la circonftance donnoit du prix à cette légere faveur. Nous étions feuls, je refpirois avec embarras, elle avoit les yeux baiffés. Ma bouche au lieu de trouver des paroles s'avifa de fe coller fur fa main, qu'elle retira doucement, après qu'elle fut baifée, en me regardant d'un air qui n'étoit point irrité. Je ne fais ce que j'aurois pu lui dire : fon amie entra, & me parut laide en ce moment.

Enfin elles fe fouvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous reftoit que le tems qu'il falloit pour arriver de jour, & nous nous hâtâmes de partir, en nous diftribuant comme nous étions venus. Si j'avois ofé, j'aurois

transposé cet ordre ; car le regard de Mademoiselle *Galley* m'avoit vivement ému le cœur ; mais je n'osai rien dire, & ce n'étoit pas à elle de le proposer. En marchant nous disions que la journée avoit tort de finir ; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue par tous les amusemens dont nous avions su la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes ! Avec quel plaisir nous projettâmes de nous revoir ! Douze heures passées ensemble nous valoient des siecles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtoit rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnoit entre nous trois valoit des plaisirs plus vifs, & n'eût pu subsister avec eux : nous nous aimions sans mystere & sans honte, & nous voulions nous aimer toujours ainsi. L'innocence des mœurs a sa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle, & qu'elle agit continuellement. Pour moi je sais que la mémoire d'un si beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaisirs que j'aye goûtés en ma vie. Je ne savois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes personnes, mais elles m'intéressoient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que si j'eusse été le maître de mes arrangemens, mon cœur se seroit partagé ; j'y sentois un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maîtresse Mademoiselle de *G****, mais à choix je crois que je l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en soit, il me sembloit en les quittant que je ne pour-

rois plus vivre ſans l'une & ſans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, & que là finiroient nos éphémeres amours?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finiſſent par baiſer la main. O mes lecteurs, ne vous y trompez pas! J'ai peut-être eu plus de plaiſir dans mes amours en finiſſant par cette main baiſée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres, en commençant tout au moins par-là.

Venture qui s'étoit couché fort tard la veille, rentra peu de tems après moi. Pour cette fois je ne le vis pas avec le même plaiſir qu'à l'ordinaire, & je me gardai de lui dire comment j'avois paſſé ma journée. Ces Demoiſelles m'avoient parlé de lui avec peu d'eſtime, & m'avoient paru mécontentes de me ſavoir en ſi mauvaiſes mains; cela lui fit tort dans mon eſprit: d'ailleurs tout ce qui me diſtraiſoit d'elles ne pouvoit que m'être déſagréable. Cependant il me rappella bientôt à lui & à moi en me parlant de ma ſituation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépenſaſſe très-peu de choſe; mon petit pécule achevoit de s'épuiſer; j'étois ſans reſſource. Point de nouvelles de Maman; je ne ſavois que devenir, & je ſentois un cruel ſerrement de cœur, de voir l'ami de Mademoiſelle *Galley* réduit à l'aumône.

Venture me dit qu'il avoit parlé de moi à Monſieur le Juge-Mage, qu'il vouloit m'y mener dîner le lendemain, que c'étoit un homme en état de me rendre ſervice par ſes amis; d'ailleurs une bonne connoiſſance à faire, un homme d'eſprit &

de lettres, d'un commerce fort agréable, qui avoit des talens & qui les aimoit; puis mêlant à ſon ordinaire aux choſes les plus ſérieuſes la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet venu de Paris, ſur un air d'un opéra de *Mouret* qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plû ſi fort à Monſieur *Simon*, (c'étoit le nom du Juge-Mage,) qu'il vouloit en faire un autre en réponſe ſur le même air: il avoit dit à *Venture* d'en faire auſſi un, & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troiſieme; afin, diſoit-il, qu'on vît les couplets arriver le lendemain, comme les brancards du Roman comique.

La nuit ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet; pour les premiers vers que j'euſſe faits ils étoient paſſables, meilleurs même, ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille; le ſujet roulant ſur une ſituation fort tendre, à laquelle mon cœur étoit déjà tout diſpoſé. Je montrai le matin mon couplet à *Venture*, qui le trouvant joli le mit dans ſa poche, ſans me dire s'il avoit fait le ſien. Nous allâmes dîner chez Monſieur *Simon*, qui nous reçut bien. La converſation fut agréable; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'eſprit, à qui la lecture avoit profité. Pour moi, je faiſois mon rôle; j'écoutois & je me taiſois. Ils ne parlerent de couplet ni l'un ni l'autre; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je ſache, il n'a été queſtion du mien.

Monſieur *Simon* parut content de mon maintien: c'eſt à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit déjà vu pluſieurs fois chez Madame de *Warens*, ſans faire une grande attention à moi. Ainſi c'eſt depuis ce dîné que

je puis dater sa connoissance, qui ne me servit de rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire, mais dont je tirai dans la suite d'autres avantages qui me font rappeller sa mémoire avec plaisir.

J'aurois tort de ne pas parler de sa figure, que, sur sa qualité de Magistrat, & sur le bel esprit dont il se piquoit, on n'imagineroit pas si je n'en disois rien. M. le Juge-Mage *Simon* n'avoit assurément pas deux pieds de haut. Ses jambes droites, menues & même assez longues, l'auroient agrandi si elles eussent été verticales; mais elles posoient de biais comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps étoit non-seulement court, mais mince & en tout sens d'une petitesse inconcevable. Il devoit paroître une sauterelle quand il étoit nud. Sa tête, de grandeur naturelle avec un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, sembloit une tête postiche qu'on auroit plantée sur un moignon. Il eut pu s'exempter de faire de la dépense en parure; car sa grande perruque seule l'habilloit parfaitement de pied en cap.

Il avoit deux voix toutes différentes qui s'entremêloient sans cesse dans sa conversation, avec un contraste d'abord très-plaisant, mais bientôt très-désagréable. L'une étoit grave & sonore; c'étoit, si j'ose ainsi parler, la voix de sa tête. L'autre, claire, aiguë & perçante, étoit la voix de son corps. Quand il s'écoutoit beaucoup, qu'il parloit très-posément, qu'il ménageoit son haleine, il pouvoit parler toujours de sa grosse voix; mais pour peu qu'il s'animât & qu'un accent plus vif vînt se présenter, cet accent devenoit comme le sifflement d'une clef, & il avoit toute la peine du monde à reprendre sa basse.

Avec la figure que je viens de peindre, & qui n'eſt point chargée, M. *Simon* étoit galant, grand conteur de fleurettes, & pouſſoit juſqu'à la coquetterie le ſoin de ſon ajuſtement. Comme il cherchoit à prendre ſes avantages, il donnoit volontiers ſes audiences du matin dans ſon lit; car quand on voyoit ſur l'oreiller une belle tête, perſonne n'alloit s'imaginer que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des ſcenes dont je ſuis ſûr que tout Annecy ſe ſouvient encore.

Un matin qu'il attendoit dans ce lit ou plutôt ſur ce lit les plaideurs, en belle coiffe de nuit bien fine & bien blanche, ornée de deux groſſes bouffettes de ruban couleur de roſe, un payſan arrive, heurte à la porte. La ſervante étoit ſortie. M. le Juge-Mage entendant redoubler, crie, *entrez* : & cela, comme dit un peu trop fort, partit de ſa voix aiguë. L'homme entre, il cherche d'où vient cette voix de femme, & voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut reſſortir en faiſant à Madame de grandes excuſes. M. *Simon* ſe fâche & n'en crie que plus clair. Le payſan, confirmé dans ſon idée & ſe croyant inſulté, lui chante pouille, lui dit qu'apparemment elle n'eſt qu'une coureuſe, & que M. le Juge-Mage ne donne gueres bon exemple chez lui. Le Juge-Mage furieux & n'ayant pour toute arme que ſon pot-de-chambre, alloit le jetter à la tête de ce pauvre homme, quand ſa gouvernante arriva.

Ce petit nain ſi diſgracié dans ſon corps par la nature, en avoit été dédommagé du côté de l'eſprit : il l'avoit naturellement agréable, & il avoit pris ſoin de l'orner. Quoiqu'il fût à ce qu'on diſoit, aſſez bon Juriſconſulte, il n'aimoit pas ſon

métier.

métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature, & il y avoit réussi. Il en avoit pris sur-tout cette brillante superficie, cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce, même avec les femmes. Il savoit par cœur tous les petits traits des *ana* & autres semblables : il avoit l'art de les faire valoir, en contant avec intérêt, avec mystere & comme une anecdote de la veille, ce qui s'étoit passé il y avoit soixante ans. Il savoit la musique, & chantoit agréablement de sa voix d'homme : enfin il avoit beaucoup de jolis talens pour un magistrat. A force de cajoler les Dames d'Annecy, il s'étoit mis à la mode parmi elles ; elles l'avoient à leur suite comme un petit sapajou. Il prétendoit même à des bonnes fortunes, & cela les amusoit beaucoup. Une Madame d'*Epagny*, disoit que pour lui la derniere faveur étoit de baiser une femme au genou.

Comme il connoissoit les bons livres & qu'il en parloit volontiers, sa conversation étoit non-seulement amusante, mais instructive. Dans la suite, lorsque j'eus pris du goût pour l'étude, je cultivai sa connoissance & je m'en trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir de Chambéri où j'étois alors. Il louoit, animoit mon émulation, & me donnoit pour mes lectures de bons avis dont j'ai souvent fait mon profit. Malheureusement dans ce corps si fluet, logeoit une ame très-sensible. Quelques années après, il eut je ne sais quelle mauvaise affaire qui le chagrina, & il en mourut. Ce fut dommage ; c'étoit assurément un bon petit homme, dont on commençoit par rire, & qu'on finissoit par aimer. Quoique sa vie ait été peu liée à la mienne, comme j'ai reçu de lui des

leçons utiles, j'ai cru pouvoir par reconnoiſſance lui conſacrer un petit ſouvenir.

Si-tôt que je fus libre, je courus dans la rue de Mademoiſelle *Galley*, me flattant de voir entrer ou ſortir quelqu'un ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien; pas un chat ne parut, & tout le tems que je fus là, la maiſon demeura auſſi cloſe que ſi elle n'eût point été habitée. La rue étoit petite & déſerte, un homme s'y remarquoit: de tems en tems quelqu'un paſſoit, entroit ou ſortoit au voiſinage. J'étois fort embarraſſé de ma figure; il me ſembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois là, & cette idée me mettoit au ſupplice: car j'ai toujours préféré à mes plaiſirs l'honneur & le repos de celles qui m'étoient cheres.

Enfin las de faire l'amant eſpagnol & n'ayant point de guitarre, je pris le parti d'aller écrire à Mademoiſelle de *G****. J'aurois préféré d'écrire à ſon amie; mais je n'oſois, & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoiſſance de l'autre & avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite, j'allai la porter à Mademoiſelle *Giraud*, comme j'en étois convenu avec ces Demoiſelles en nous ſéparant. Ce furent elles qui me donnerent cet expédient. Mademoiſelle *Giraud* étoit contre-pointiere, & travaillant quelquefois chez Madame *Galley*, elle avoit l'entrée de ſa maiſon. La meſſagere ne me parut pourtant pas trop bien choiſie; mais j'avois peur ſi je faiſois des difficultés ſur celle-là, qu'on ne m'en propoſât point d'autre. De plus, je n'oſai dire qu'elle vouloit travailler pour ſon compte. Je me ſentois humilié qu'elle oſât ſe croire pour moi du même ſexe que ces Demoiſelles. Enfin

j'aimois mieux cet entrepôt-là que point, & je m'y tins à tout risque.

Au premier mot la *Giraud* me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à de jeunes filles n'auroit pas parlé d'elle-même, mon air sot & embarrassé m'auroit seul décelé. On peut croire que cette commission ne lui donna pas grand plaisir à faire : elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidellement. Le lendemain matin je courus chez elle & j'y trouvai ma réponse. Comme je me pressai de sortir pour l'aller lire & baiser à mon aise! Cela n'a pas besoin d'être dit; mais ce qui en a besoin davantage, c'est le parti que prit Mademoiselle *Giraud*, & où j'ai trouvé plus de délicatesse & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant assez de bon sens pour voir qu'avec ses trente-sept ans, ses yeux de lievre, son nez barbouillé, sa voix aigre & sa peau noire, elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes personnes pleines de graces & dans tout l'éclat de la beauté, elle ne voulut ni les trahir ni les servir, & aima mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit déjà quelque tems que la *Merceret* n'ayant aucune nouvelle de sa maîtresse, songeoit à s'en retourner à Fribourg; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus; elle lui fit entendre qu'il seroit bien que quelqu'un la conduisît chez son pere, & me proposa. La petite *Merceret* à qui je ne déplaisois pas non plus, trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlerent dès le même jour comme d'une affaire arrangée, & comme je ne trouvois rien qui me déplût dans cette maniere de disposer de moi, j'y consentis, regardant

ce voyage comme une affaire de huit jours tout au plus. La *Giraud* qui ne penfoit pas de même arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut : la *Merceret* fe chargea de me défrayer, & pour regagner d'un côté ce qu'elle dépenfoit de l'autre, à ma priere on décida qu'elle enverroit devant fon petit bagage, & que nous irions à pied à petites journées. Ainfi fut fait.

Je fuis fâché de faire tant de filles amoureufes de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là, je crois pouvoir dire la vérité fans fcrupule. La *Merceret*, plus jeune & moins déniaifée que la *Giraud*, ne m'a jamais fait des agaceries auffi vives ; mais elle imitoit mes tons, mes accens, redifoit mes mots, avoit pour moi les attentions que j'aurois dû avoir pour elle, & prenoit toujours grand foin, comme elle étoit fort peureufe, que nous couchaffions dans la même chambre : identité qui fe borne rarement là dans un voyage, entre un garçon de vingt ans & une fille de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois. Ma fimplicité fut telle que quoique la *Merceret* ne fût pas défagréable, il ne me vint pas même à l'efprit durant tout le voyage, je ne dis pas la moindre tentation galante, mais même la moindre idée qui s'y rapportât, & quand cette idée me feroit venue, j'étois trop fot pour en favoir profiter. Je n'imaginois pas comment une fille & un garçon parvenoient à coucher enfemble ; je croyois qu'il falloit des fiecles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre *Merceret* en me défrayant comptoit fur quelque équivalent, elle en fut la dupe, & nous arri-

vâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En paſſant à Geneve je n'allai voir perſonne; mais je fus prêt à me trouver mal ſur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuſe ville, jamais je n'y ſuis entré ſans ſentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'un excès d'attendriſſement. En même tems que la noble image de la liberté m'élevoit l'ame, celles de l'égalité, de l'union, de la douceur des mœurs me touchoient juſqu'aux larmes, & m'inſpiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur j'étois, mais qu'elle étoit naturelle! Je croyois voir tout cela dans ma patrie, parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloit paſſer à Nion. Paſſer ſans voir mon bon pere! Si j'avois eu ce courage, j'en ſerois mort de regret. Je laiſſai la *Merceret* à l'auberge & je l'allai voir à tout riſque. Eh! Que j'avois tort de le craindre! Son ame à mon abord s'ouvrit aux ſentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous verſâmes en nous embraſſant! Il crut d'abord que je revenois à lui. Je lui fis mon hiſtoire & je lui dis ma réſolution. Il la combattit foiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'expoſois, me dit que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du reſte, il n'eut pas même la tentation de me retenir de force, & en cela je trouve qu'il eut raiſon; mais il eſt certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il auroit pu faire, ſoit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir, ſoit qu'il fût embarraſſé peut-être à ſavoir ce qu'à mon âge il

pourroit faire de moi. J'ai ſu depuis qu'il eut de ma compagne de voyage une opinion bien injuſte & bien éloignée de la vérité, mais du reſte aſſez naturelle. Ma belle-mere, bonne femme, un peu mielleuſe, fit ſemblant de vouloir me retenir à ſouper. Je ne reſtai point; mais je leur dis que je comptois m'arrêter avec eux plus long-tems au retour, & je leur laiſſai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau, & dont j'étois embarraſſé. Le lendemain je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon pere & d'avoir oſé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureuſement à Fribourg. Sur la fin du voyage les empreſſemens de Mademoiſelle *Merceret* diminuerent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur, & ſon pere, qui ne nageoit pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain; ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous ſéparâmes ſans pleurs, je retournai le ſoir à ma gargotte, & je repartis le ſurlendemain de mon arrivée, ſans trop ſavoir où j'avois deſſein d'aller.

Voilà encore une circonſtance de ma vie où la providence m'offroit préciſément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La *Merceret* étoit une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus; peu vive, fort raiſonnable à quelques petites humeurs près, qui ſe paſſoient à pleurer, & qui n'avoient jamais de ſuite orageuſe. Elle avoit un vrai goût pour moi; j'aurois pu l'épouſer ſans peine, & ſuivre le métier de ſon pere. Mon goût pour la muſique me l'auroit fait

aimer. Je me ferois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu sans doute de grands plaisirs; mais j'aurois vécu en paix jusqu'à ma derniere heure, & je dois savoir mieux que personne qu'il n'y avoit pas à balancer sur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Lausanne. Je voulois me rassasier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans sa plus grande étendue. La plupart de mes secrets motifs déterminans n'ont pas été plus solides. Des vues éloignées ont rarement assez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme des leurres de dupe. Je me livre à l'espoir comme un autre, pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir; mais s'il faut prendre long-tems de la peine, je n'en suis plus. Le moindre petit plaisir qui s'offre à ma portée me tente plus que les joies du paradis. J'excepte pourtant le plaisir que la peine doit suivre: celui-là ne me tente pas, parce que je n'aime que des jouissances pures, & que jamais on n'en a de telles quand on sait qu'on s'apprête un repentir.

J'avois grand besoin d'arriver en quelque lieu que ce fût, & le plus proche étoit le mieux; car m'étant égaré dans ma route je me trouvai le soir à Moudon, où je dépensai le peu qui me restoit, hors dix creutzer qui partirent le lendemain à la dînée, & arrivé le soir à un petit village auprès de Lausanne, j'y entrai dans un cabaret sans un sou pour payer ma couchée, & sans savoir que devenir. J'avois grand'faim; je fis bonne contenance & je demandai à souper, comme si j'eusse eu de quoi bien payer. J'allai me coucher sans songer à rien,

je dormis tranquillement, & après avoir déjeûné le matin & compté avec l'hôte, je voulus pour ſept batz à quoi montoit ma dépenſe lui laiſſer ma veſte en gage. Ce brave homme la refuſa ; il me dit que graces au Ciel il n'avoit jamais dépouillé perſonne, qu'il ne vouloit pas commencer pour ſept batz, que je gardaſſe ma veſte & que je le payerois quand je pourrois. Je fus touché de ſa bonté ; mais moins que je ne devois l'être & que je ne l'ai été depuis en y repenſant. Je ne tardai gueres à lui renvoyer ſon argent avec des remerciemens par un homme ſûr : mais quinze ans après repaſſant par Lauſanne à mon retour d'Italie, j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hôte. Je l'aurois été voir. Je me ſerois fait un vrai plaiſir de lui rappeller ſa bonne œuvre, & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des ſervices plus importans ſans doute, mais rendus avec plus d'oſtentation, ne m'ont pas parus ſi dignes de reconnoiſſance que l'humanité ſimple & ſans éclat de cet honnête homme.

En approchant de Lauſanne je rêvois à la détreſſe où je me trouvois, aux moyens de m'en tirer ſans aller montrer ma miſere à ma belle-mere, & je me comparois dans ce pélerinage pédeſtre à mon ami *Venture* arrivant à Annecy. Je m'échauffai ſi bien de cette idée, que, ſans ſonger que je n'avois ni ſa gentilleſſe ni ſes talens, je me mis en tête de faire à Lauſanne le petit *Venture*, d'enſeigner la muſique que je ne ſavois pas, & de me dire de Paris où je n'avois jamais été. En conſéquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maîtriſe où je puſſe vicarier, & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai

mençai par m'informer d'une petite auberge où l'on pût être affez bien & à bon marché. On m'enfeigna un nommé *Perrotet*, qui tenoit des penfionnaires. Ce *Perrotet* fe trouva être le meilleur homme du monde, & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits menfonges comme je les avois arrangés. Il me promit de parler de moi & de tâcher de me procurer des écoliers; il me dit qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa penfion étoit de cinq écus blancs; ce qui étoit peu pour la chofe, mais beaucoup pour moi. Il me confeilla de ne me mettre d'abord qu'à la demi-penfion, qui confiftoit pour le dîné en une bonne foupe & rien de plus, mais bien à fouper le foir. J'y confentis. Ce pauvre *Perrotet* me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jeuneffe j'en trouve fi peu dans un âge avancé, leur race eft-elle épuifée? Non; mais l'ordre où j'ai befoin de les chercher aujourd'hui n'eft plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple où les grandes paffions ne parlent que par intervalles les fentimens de la nature fe font plus fouvent entendre. Dans les états plus élevés ils font étouffés abfolument, & fous le mafque du fentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Laufanne à mon pere qui m'envoya mon paquet & me marqua d'excellentes chofes dont j'aurois dû mieux profiter. J'ai déjà noté des momens de délire inconcevables où je n'étois plus moi-même. En voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors,

à quel point je m'étois pour ainſi dire venturiſé, il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître à chanter ſans ſavoir déchiffrer un air; car quand les ſix mois que j'avois paſſés avec le *Maître* m'auroient profité, jamais ils n'auroient pu ſuffire; mais outre cela j'apprenois d'un maître, c'en étoit aſſez pour apprendre mal. Pariſien de Geneve & catholique en pays proteſtant, je crus devoir changer mon nom ainſi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modele autant qu'il m'étoit poſſible. Il s'étoit appellé *Venture* de Villeneuve; moi je fis l'anagramme du nom de *Rouſſeau* dans celui de *Vauſſore*, & je m'appellai *Vauſſore* de Villeneuve. *Venture* ſavoit la compoſition, quoiqu'il n'en eût rien dit; moi ſans la ſavoir je m'en vantai à tout le monde, & ſans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compoſiteur. Ce n'eſt pas tout: ayant été préſenté à Monſieur de *Treytorens* profeſſeur en droit, qui aimoit la muſique & faiſoit des concerts chez lui; je voulus lui donner un échantillon de mon talent, & je me mis à compoſer une piece pour ſon concert auſſi effrontément que ſi j'avois ſu comment m'y prendre. J'eus la conſtance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties & de les diſtribuer avec autant d'aſſurance que ſi ç'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, & qui eſt très-vrai, pour couronner dignement cette ſublime production, je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues, & que tout le monde ſe rappelle peut-être encore ſur ces paroles jadis ſi connues.

Quel caprice !
Quelle injuftice !
Quoi, ta Clarice
Trahiroit tes feux ? &c.

Venture m'avoit appris cet air avec la baffe fur d'autres paroles, à l'aide defquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma compofition ce menuet & fa baffe en fupprimant les paroles, & je le donnai pour être de moi, tout auffi réfolument que fi j'avois parlé à des habitans de la lune.

On s'affemble pour exécuter ma piece. J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties ; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou fix minutes qui furent pour moi cinq ou fix fiecles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier fur mon pupitre magiftral les cinq ou fix coups du *prenez garde à vous.* On fait filence, je me mets gravement à battre la mefure, on commence.... non, depuis qu'il exifte des opera françois, de la vie on n'ouït un femblable charivari. Quoi qu'on eût pu penfer de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on fembloit attendre. Les muficiens étouffoient de rire ; les auditeurs ouvroient de grands yeux & auroient bien voulu fermer les oreilles ; mais il n'y avoit pas moyen. Mes bourreaux de fymphoniftes qui vouloient s'égayer racloient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la conftance d'aller toujours mon train, fuant, il eft vrai à groffes gouttes ; mais retenu par la honte, n'ofant m'enfuir & tout planter là. Pour ma confolation j'entendois autour de moi les affiftans fe dire à leur oreille ou plutôt à la mienne. L'un, il n'y a rien là de

ſupportable ; un autre, quelle muſique enragée ? Un autre, quel diable de ſabat ? Pauvre *Jean-Jaques ;* dans ce cruel moment tu n'eſpérois gueres qu'un jour devant le Roi de France & toute ſa Cour, tes ſons exciteroient des murmures de ſurpriſe & d'applaudiſſement, & que dans toutes les loges autour de toi les plus aimables femmes ſe diroient à demi-voix : quels ſons charmans ! quelle muſique enchantereſſe ! Tous ces chants-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur fut le menuet. A peine en eut-on joué quelques meſures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoit ſur mon joli goût de chant ; on m'aſſuroit que ce menuet feroit parler de moi, & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas beſoin de dépeindre mon angoiſſe, ni d'avouer que je la méritois bien.

Le lendemain l'un de mes ſymphoniſtes appellé *Lutold* vint me voir, & fut aſſez bon homme pour ne pas me féliciter ſur mon ſuccès. Le profond ſentiment de ma ſottiſe, la honte, le regret, le déſeſpoir de l'état où j'étois réduit, l'impoſſibilité de tenir mon cœur fermé dans ſes grandes peines, me firent ouvrir à lui ; je lâchai la bonde à mes larmes, & au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance, je lui dis tout, en lui demandant le ſecret qu'il me promit, & qu'il me garda comme on peut le croire. Dès le même ſoir tout Lauſanne ſut qui j'étois, & ce qui eſt remarquable, perſonne ne m'en fit ſemblant, pas même le bon *Perrotet*, qui pour tout cela ne ſe rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois, mais bien triſtement. Les ſuites d'un pareil début

ne firent pas pour moi de Lausanne un séjour fort agréable. Les écoliers ne se présentoient pas en foule; pas une seule écoliere, & personne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches aussi stupides que j'étois ignorant, qui m'ennuyoient à mourir & qui dans mes mains ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appellé dans une seule maison où un petit serpent de fille se donna le plaisir de me montrer beaucoup de musique dont je ne pus pas lire une note, & qu'elle eut la malice de chanter ensuite devant M. le maître pour lui montrer comment cela s'exécutoit. J'étois si peu en état de lire un air de premiere vue, que dans le brillant concert dont j'ai parlé, il ne me fut pas possible de suivre un moment l'exécution pour savoir si l'on jouoit bien ce que j'avois sous les yeux, & que j'avois composé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations j'avois des consolations très-douces, dans les nouvelles que je recevois de tems en tems des deux charmantes amies. J'ai toujours trouvé dans le sexe une grande vertu consolatrice, & rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes disgraces que de sentir qu'une personne aimable y prend intérêt. Cette correspondance cessa pourtant bientôt après, & ne fut jamais renouée; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu je négligeai de leur donner mon adresse, & forcé par la nécessité de songer continuellement à moi-même, je les oubliai bientôt entiérement.

Il y a long-tems que je n'ai parlé de ma pauvre Maman; mais si l'on croit que je l'oubliois aussi, l'on se trompe fort. Je ne cessois de penser à elle & de desirer de la retrouver, non-seulement pour le besoin de ma subsistance, mais bien plus pour

le beſoin de mon cœur. Mon attachement pour elle, quelque vif, quelque tendre qu'il fût, ne m'empêchoit pas d'en aimer d'autres; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes devoient également ma tendreſſe à leurs charmes , mais elle tenoit uniquement à ceux des autres & ne leur eût pas ſurvécu ; au lieu que Maman pouvoit devenir vieille & laide ſans que je l'aimaſſe moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement tranſmis à ſa perſonne l'hommage qu'il fit d'abord à ſa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fût toujours elle, mes ſentimens ne pouvoient changer. Je ſais bien, que je lui devois de la reconnoiſſance; mais en vérité je n'y ſongeois pas. Quoi qu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût été toujours la même choſe. Je ne l'aimois ni par devoir ni par intérêt, ni par convenance; je l'aimois parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelque autre, cela faiſoit diſtraction, je l'avoue, & je penſois moins ſouvent à elle; mais j'y penſois avec le même plaiſir, & jamais, amoureux ou non, je ne me ſuis occupé d'elle ſans ſentir qu'il ne pouvoit y avoir pour moi de vrai bonheur dans la vie, tant que j'en ſerois ſéparé.

N'ayant point de ſes nouvelles depuis ſi long-tems, je ne crus jamais que je l'euſſe tout-à-fait perdue, ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me diſois ; elle ſaura tôt ou tard que je ſuis errant, & me donnera quelque ſigne de vie ; je la retrouverai, j'en ſuis certain. En attendant c'étoit une douceur pour moi d'habiter ſon pays, de paſſer dans les rues où elle avoit paſſé, devant les maiſons où elle avoit demeuré, & le tout

par conjecture; car une de mes ineptes bizarreries étoit de n'oser m'informer d'elle, ni prononcer son nom sans la plus absolue nécessité. Il me sembloit qu'en la nommant je disois tout ce qu'elle m'inspiroit, que ma bouche révéloit le secret de mon cœur, que je la compromettois en quelque sorte. Je crois même qu'il se mêloit à cela quelque frayeur qu'on ne me dît du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de sa démarche, & un peu de sa conduite. De peur qu'on n'en dît pas ce que je voulois entendre, j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occupoient pas beaucoup, & que sa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lausanne, j'y fis une promenade de deux ou trois jours, durant lesquels la plus douce émotion ne me quitta point. L'aspect du lac de Geneve & de ses admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne saurois expliquer, & qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais quoi de plus intéressant qui m'affecte & m'atendrit. Toutes les fois que j'approche du Pays-de-Vaud, j'éprouve une impression composée du souvenir de Madame de *Warens* qui y est née, de mon pere qui y vivoit, de Mlle. de *Vulson* qui y eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon enfance, & ce me semble, de quelque autre cause encore plus secrete & plus forte que tout cela. Quand l'ardent desir de cette vie heureuse & douce qui me fuit & pour laquelle j'étois né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au Pays-de-Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe. Il me faut

abfolument un verger au bord de ce lac & non pas d'un autre ; il me faut un ami fûr, une femme aimable, une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait fur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la fimplicité avec laquelle je fuis allé plufieurs fois dans ce pays-là uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étois toujours furpris d'y trouver les habitans, fur-tout les femmes d'un tout autre caractere que celui que j'y cherchois. Combien cela me fembloit difparate ! Le pays & le peuple dont il eft couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevay, je me livrois en fuivant ce beau rivage à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes, je m'attendriffois, je foupirois & pleurois comme un enfant. Combien de fois m'arrêtant pour pleurer à mon aife, affis fur une groffe pierre, je me fuis amufé à voir tomber mes larmes dans l'eau ?

J'allai à Vevay loger à la Clef, & pendant deux jours que j'y reftai fans voir perfonne je pris pour cette ville un amour qui m'a fuivi dans tous mes voyages, & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon roman. Je dirois volontiers à ceux qui ont du goût & qui font fenfibles : allez à Vevay, vifitez le pays, examinez les fites, promenez-vous fur le lac, & dites fi la nature n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie*, pour une *Claire* & pour un *St. Preux* ; mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon hiftoire.

Comme j'étois catholique & que je me donnois pour tel, je fuivois fans myftere & fans fcrupule le culte que j'avois embraffé. Les dimanches quand il faifoit beau j'allois à la meffe

à Affens à deux lieues de Laufanne. Je faifois ordinairement cette courfe avec d'autres catholiques, fur-tout avec un brodeur Parifien, dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Parifien comme moi, c'étoit un vrai Parifien de Paris, un archiparifien du bon Dieu, bon homme comme un Champenois. Il aimoit fi fort fon pays qu'il ne voulut jamais douter que j'en fuffe, de peur de perdre cette occafion d'en parler. M. de Crouzas, Lieutenant-Baillival, avoit un jardinier de Paris auffi; mais moins complaifant, & qui trouvoit la gloire de fon pays compromife à ce qu'on ofât fe donner pour en être lorfqu'on n'avoit pas cet honneur. Il me queftionnoit de l'air d'un homme fûr de me prendre en faute, & puis fourioit malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoit de remarquable au marché-neuf. Je battis la campagne, comme on peut croire. Après avoir paffé vingt ans à Paris, je dois à préfent connoître cette ville. Cependant fi l'on me faifoit aujourd'hui pareille queftion, je ne ferois pas moins embarraffé d'y répondre, & de cet embarras on pourroit auffi-bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant lors-même qu'on rencontre la vérité, l'on eft fujet à fe fonder fur des principes trompeurs!

Je ne faurois dire exactement combien de tems je demeurai à Laufanne. Je n'apportai pas de cette ville des fouvenirs bien rappellans. Je fais feulement que n'y trouvant pas à vivre, j'allai de-là à Neufchâtel & que j'y paffai l'hiver. Je réuffis mieux dans cette derniere ville; j'y eus des écoliers, & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami *Perrotet*, qui m'avoit fidellement envoyé mon petit bagage, quoique je lui redufſe affez d'argent.

J'apprenois insensiblement la musique en l'enseignant. Ma vie étoit assez douce ; un homme raisonnable eût pu s'en contenter : mais mon cœur inquiet me demandoit autre chose. Les dimanches & les jours où j'étois libre j'allois courir les campagnes & les bois des environs, toujours errant, rêvant, soupirant, & quand j'étois une fois sorti de la ville je n'y rentrois plus que le soir. Un jour étant à Boudry j'entrai pour dîner dans un cabaret : j'y vis un homme à grande barbe avec un habit violet à la grecque, un bonnet fourré, l'équipage & l'air assez noble, & qui souvent avoit peine à se faire entendre, ne parlant qu'un jargon presque indéchiffrable, mais plus ressemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois presque tout ce qu'il disoit & j'étois le seul ; il ne pouvoit s'énoncer que par signes avec l'hôte & les gens du pays. Je lui dis quelques mots en Italien qu'il entendit parfaitement ; il se leva & vint m'embrasser avec transport. La liaison fut bientôt faite, & dès ce moment je lui servis de truchement. Son dîné étoit bon, le mien étoit moins que médiocre ; il m'invita de prendre part au sien, je fis peu de façons. En buvant & baragouinant nous achevâmes de nous familiariser, & dès la fin du repas nous devînmes inséparables. Il me conta qu'il étoit Prélat grec, & Archimandrite de Jérusalem ; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du saint Sépulcre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur ; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains. Il étoit assez content de ce qu'il avoit amassé jusqu'alors ; mais il avoit eu des peines incroyables en Allemagne, n'entendant pas un mot d'Allemand, de Latin ni

de François, & réduit à ſon Grec, au Turc & à la langue Franque pour toute reſſource; ce qui ne lui en procuroit pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfourné. Il me propoſa de l'accompagner pour lui ſervir de ſecrétaire & d'interpréte. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté & qui ne cadroit pas mal avec mon nouveau poſte, j'avois l'air ſi peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner, & il ne ſe trompa point. Notre accord fut bientôt fait; je ne demandois rien, & il promettoit beaucoup. Sans caution, ſans ſureté, ſans connoiſſance, je me livre à ſa conduite, & dès le lendemain me voilà parti pour Jéruſalem.

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne fit pas grand'choſe. La dignité épiſcopale ne permettoit pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers; mais nous préſentâmes ſa commiſſion au Sénat, qui lui donna une petite ſomme. De-là nous fûmes à Berne. Nous logeâmes au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvoit bonne compagnie. La table étoit nombreuſe & bien ſervie. Il y avoit long-tems que je faiſois mauvaiſe chere; j'avois grand beſoin de me refaire; j'en avois l'occaſion, & j'en profitai. Monſeigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie, aimant aſſez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendoient, ne manquant pas de certaines connoiſſances, & plaçant ſon érudition grecque avec aſſez d'agrément. Un jour caſſant au deſſert des noiſettes, il ſe coupa le doigt fort avant, & comme le ſang ſortoit avec abondance, il montra ſon doigt à la compagnie, & dit en riant: *mirate, ſignori; queſto è ſangue Pelaſgo.*

A Berne mes fonctions ne lui furent pas inutiles, & je ne m'en tirai pas auſſi mal que j'avois craint. J'étois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les choſes ne ſe paſſerent pas auſſi ſimplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les premiers de l'Etat, & l'examen de ſes titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant en regle, il fut admis à l'audience du Sénat. J'entrai avec lui comme ſon interpréte, & l'on me dit de parler. Je ne m'attendois à rien moins, & il ne m'étoit pas venu dans l'eſprit qu'après avoir long-tems conféré avec les membres, il fallût s'adreſſer au Corps comme ſi rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras! Pour un homme auſſi honteux, parler, non-ſeulement en public, mais devant le Sénat de Berne, & parler impromptu ſans avoir une ſeule minute pour me préparer; il y avoit là de quoi m'anéantir. Je ne fus pas même intimidé. J'expoſai ſuccinctement & nettement la commiſſion de l'Archimandrite. Je louai la piété des Princes qui avoient contribué à la collecte qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences, je dis qu'il n'y avoit pas moins à eſperer de leur munificence accoutumée, & puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les chrétiens ſans diſtinction de ſecte, je finis par promettre les bénédictions du Ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne dirai pas que mon diſcours fit effet; mais il eſt ſûr qu'il fut goûté, & qu'au ſortir de l'audience l'Archimandrite reçut un préſent fort honnête, & de plus, ſur l'eſprit de ſon ſecrétaire, des complimens dont j'eus l'agréable emploi d'être le truchement; mais

que je n'osai lui rendre à la lettre. Voilà la seule fois de ma vie que j'aye parlé en public & devant un souverain, & la seule fois aussi peut-être que j'aye parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les dispositions du même homme ! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. *Roguin*, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avois donnés à la bibliothéque de cette ville. Les Suisses sont grands harangueurs; ces Messieurs me haranguerent. Je me crus obligé de répondre ; mais je m'embarrassai tellement dans ma réponse, & ma tête se brouilla si bien que je restai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement, j'ai été hardi quelquefois dans ma jeunesse, jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde, moins j'ai pu me faire à son ton.

Partis de Berne nous allâmes à Soleurre; car le dessein de l'Archimandrite étoit de reprendre la route d'Allemagne, & de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne, ce qui faisoit une route immense; mais comme chemin faisant sa bourse s'emplissoit plus qu'elle ne se vidoit, il craignoit peu les détours. Pour moi qui me plaisois presque autant à cheval qu'à pied, je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie : mais il étoit écrit que je n'irois pas si loin.

La premiere chose que nous fîmes arrivant à Soleurre, fut d'aller saluer M. l'Ambassadeur de France. Malheureusement pour mon Evêque cet Ambassadeur étoit le Marquis de *Bonac* qui avoit été Ambassadeur à la Porte, & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le St. Sépulcre. L'Archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure où je ne fus pas admis,

parce que M. l'Ambaſſadeur entendoit la langue Franque & parloit l'Italien du moins auſſi bien que moi. A la ſortie de mon Grec je voulus le ſuivre ; on me retint : ce fut mon tour. M'étant donné pour Pariſien, j'étois comme tel ſous la juriſdiction de Son Excellence. Elle me demanda qui j'étois, m'exhorta de lui dire la vérité ; je le lui promis en lui demandant une audience particuliere qui me fut accordée. M. l'Ambaſſadeur m'emmena dans ſon cabinet dont il ferma ſur nous la porte, & là, me jettant à ſes pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas moins dit quand je n'aurois rien promis ; car un continuel beſoin d'épanchement met à tout moment mon cœur ſur mes levres, & après m'être ouvert ſans réſerve au muſicien *Lutold*, je n'avois garde de faire le myſtérieux avec le Marquis de *Bonac*. Il fut ſi content de ma petite hiſtoire & de l'effuſion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée, qu'il me prit par la main, entra chez Madame l'Ambaſſadrice, & me préſenta à elle en lui faiſant un abrégé de mon récit. Madame de *Bonac* m'accueillit avec bonté & dit qu'il ne falloit pas me laiſſer aller avec ce moine Grec. Il fut réſolu que je reſterois à l'hôtel en attendant qu'on vît ce qu'on pourroit faire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre Archimandrite, pour lequel j'avois conçu de l'attachement : on ne me le permit pas. On envoya lui ſignifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit ſac. M. de la *Martiniere* ſecrétaire d'ambaſſade fut en quelque façon chargé de moi. En me conduiſant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, il me dit ; cette chambre a été occupée ſous le Comte *Du Luc* par un homme célebre, du même nom que vous.

Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manieres, & de faire dire un jour : *Rouſſeau* premier, *Rouſſeau* ſecond. Cette conformité, qu'alors je n'eſpérois gueres, eût moins flatté mes deſirs, ſi j'avois pu prévoir à quel prix je l'acheterois un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la *Martiniere* me donna de la curioſité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre, & ſur le compliment qu'on m'avoit fait, croyant avoir du goût pour la poéſie, je fis pour mon coup d'eſſai une cantate à la louange de Madame de *Bonac*. Ce goût ne ſe ſoutint pas. J'ai fait de tems en tems de médiocres vers; c'eſt un exercice aſſez bon pour ſe rompre aux inverſions élégantes & apprendre à mieux écrire en proſe; mais je n'ai jamais trouvé dans la poéſie françoiſe aſſez d'attrait pour m'y livrer tout-à-fait.

M. de la *Martiniere* voulut voir de mon ſtyle & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M. l'Ambaſſadeur. Je lui écrivis une longue lettre que j'apprends avoir été conſervée par M. de *Marianne*, qui étoit attaché depuis longtems au Marquis de *Bonac*, & qui depuis a ſuccédé à M. de la *Martiniere* ſous l'ambaſſade de M. de *Courteilles*. J'ai prié M. de *Maleſherbes* de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par lui ou par d'autres on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confeſſions.

L'expérience que je commençois d'avoir, modéroit peu-à-peu mes projets romaneſques, & par exemple, non-ſeulement je ne devins point amoureux de Madame de *Bonac*;

mais je ſentis d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maiſon de ſon mari. M. de la *Martiniere* en place, & M. de *Marianne*, pour ainſi dire, en ſurvivance, ne me laiſſoient eſpérer pour toute fortune qu'un emploi de ſous-ſecrétaire qui ne me tentoit pas infiniment. Cela fit que quand on me conſulta ſur ce que je voulois faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'Ambaſſadeur goûta cette idée qui tendoit au moins à le débarraſſer de moi. M. de *Merveilleux* ſecrétaire, interpréte de l'ambaſſade, dit que ſon ami M. *Godard*, Colonel Suiſſe au ſervice de France, cherchoit quelqu'un pour mettre auprès de ſon neveu qui entroit fort jeune au ſervice, & penſa que je pourrois lui convenir. Sur cette idée aſſez légérement priſe mon départ fut réſolu, & moi qui voyois un voyage à faire & Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage accompagnés de force bonnes leçons, & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune, je me portois bien, j'avois aſſez d'argent, beaucoup d'eſpérance, je voyageois à pied, & je voyageois ſeul. On ſeroit étonné de me voir compter un pareil avantage, ſi déjà l'on n'avoit dû ſe familiariſer avec mon humeur. Mes douces chimeres me tenoient compagnie, & jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offroit quelque place vide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accoſtoit en route, je rechignois de voir renverſer la fortune dont je bâtiſſois l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étoient martiales. J'al-

lois

fois m'attacher à un militaire & devenir militaire moi-même; car on avoit arrangé que je commencerois par être cadet. Je croyois déjà me voir en habit d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enfloit à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications; j'avois un oncle ingénieur; j'étois en quelque ſorte enfant de la balle. Ma vue courte offroit un peu d'obſtacle, mais qui ne m'embarraſſoit pas; & je comptois bien à force de ſang-froid & d'intrépidité ſuppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal *Schomberg* avoit la vue très-courte; pourquoi le Maréchal *Rouſſeau* ne l'auroit-il pas? Je m'échauffois tellement ſur ces folies que je ne voyois plus que troupes, remparts, gabions, batteries, & moi au milieu du feu & de la fumée, donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je paſſois dans des campagnes agréables, que je voyois des bocages & des ruiſſeaux; ce touchant aſpect me faiſoit ſoupirer de regret; je ſentois au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas, & bientôt, ſans ſavoir comment, je me retrouvois au milieu de mes cheres bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin, la beauté des rues, la ſymétrie & l'alignement des maiſons me faiſoient chercher à Paris autre choſe encore. Je m'étois figuré une ville auſſi belle que grande, de l'aſpect le plus impoſant, où l'on ne voyoit que de ſuperbes rues, des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg St. Marceau je ne vis que

de petites rues ſales & puantes, de vilaines maiſons noires; l'air de la mal-propreté, de la pauvreté; des mendians, des charretiers, des ravaudeuſes, des crieuſes de tiſanne & de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette premiere impreſſion, & qu'il m'en eſt reſté toujours un ſecret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le tems que j'y ai vécu dans la ſuite, ne fut employé qu'à y chercher des reſſources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel eſt le fruit d'une imagination trop active qui exagere par-deſſus l'exagération des hommes, & voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avoit tant vanté Paris que je me l'étois figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverois peut-être autant à rabattre, ſi je l'avois vue, du portrait que je m'en ſuis fait. La même choſe m'arriva à l'Opéra où je me preſſai d'aller le lendemain de mon arrivée; la même choſe m'arriva dans la ſuite à Verſailles, dans la ſuite encore en voyant la mer, & la même choſe m'arrivera toujours en voyant des ſpectacles qu'on m'aura trop annoncés : car il eſt impoſſible aux hommes & difficile à la nature elle-même de paſſer en richeſſe mon imagination.

A la maniere dont je fus reçu de tous ceux pour qui j'avois des lettres, je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me careſſa le moins étoit M. de *Surbeck* retiré du ſervice & vivant philoſophiquement à Bagneux, où je fus le voir pluſieurs fois & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de Madame de *Merveilleux* belle-ſœur de l'Interpréte, & de ſon neveu Officier aux Gardes.

Non-ſeulement la mere & le fils me reçurent bien, mais ils m'offrirent leur table dont je profitai ſouvent durant mon ſéjour à Paris. Madame de *Merveilleux* me parut avoir été belle, ſes cheveux étoient d'un beau noir & faiſoient à la vieille mode le crochet ſur ſes tempes. Il lui reſtoit ce qui ne périt point avec les attraits, un eſprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien, & fit tout ce qu'elle put pour me rendre ſervice; mais perſonne ne la ſeconda, & je fus bientôt déſabuſé de tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre juſtice aux François; ils ne s'épuiſent point tant qu'on dit en proteſtations, & celles qu'ils font ſont preſque toujours ſinceres; mais ils ont une maniere de paroître s'intéreſſer à vous qui trompe plus que des paroles. Les gros complimens des Suiſſes n'en peuvent impoſer qu'à des ſots. Les manieres des François ſont plus ſéduiſantes en cela même qu'elles ſont plus ſimples; on croiroit qu'ils ne vous diſent pas tout ce qu'ils veulent faire, pour vous ſurprendre plus agréablement. Je dirai plus; ils ne ſont point faux dans leurs démonſtrations; ils ſont naturellement officieux, humains, bienveillans, & même, quoi qu'on en diſe, plus vrais qu'aucune autre nation; mais ils ſont légers & volages. Ils ont en effet le ſentiment qu'ils vous témoignent; mais ce ſentiment s'en va comme il eſt venu. En vous parlant ils ſont pleins de vous; ne vous voyent-ils plus, ils vous oublient. Rien n'eſt permanent dans leur cœur: tout eſt chez eux l'œuvre d[illegible] ment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu ſerv[illegible]e Colonel *Godard* au neveu duquel on m'avoit [illegible]e, ſe trouva être un

vilain vieux avare, qui, quoique tout cousu d'or, voyant ma détresse, me voulut avoir pour rien. Il prétendoit que je fusse auprès de son neveu une espece de valet sans gages, plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui, & par-là dispensé du service, il falloit que je vécusse de ma paye de cadet, c'est-à-dire, de soldat, & à peine consentoit-il à me donner l'uniforme; il auroit voulu que je me contentasse de celui du régiment. Madame de *Merveilleux* indignée de ses propositions, me détourna elle-même de les accepter; son fils fut du même sentiment. On cherchoit autre chose, & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être pressé, & cent francs sur lesquels j'avois fait mon voyage ne pouvoient me mener bien loin. Heureusement je reçus de la part de M. l'Ambassadeur encore une petite remise qui me fit grand bien, & je crois qu'il ne m'auroit pas abandonné si j'eusse eu plus de patience: mais languir, attendre, solliciter, sont pour moi choses impossibles. Je me rebutai, je ne parus plus, & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman; mais comment la trouver? où la chercher? Madame de *Merveilleux* qui savoit mon histoire m'avoit aidé dans cette recherche, & long-tems inutilement. Enfin elle m'apprit que Madame de *Warens* étoit repartie il y avoit plus de deux mois, mais qu'on ne savoit si elle étoit allée en Savoye ou à Turin, & que quelques personnes la disoient retournée en Suisse. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la suivre, bien sûr qu'en quelque lieu qu'elle fût je la trouverois plus aisément en province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir j'exerçai mon nouveau talent poétique dans

une épître au Colonel *Godard*, où je le drapai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à Madame de *Merveilleux* qui, au lieu de me cenſurer comme elle auroit dû faire, rit beaucoup de mes ſarcaſmes, de même que ſon fils, qui, je crois, n'aimoit pas M. *Godard*, & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers, ils m'y encouragerent : j'en fis un paquet à ſon adreſſe, & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite poſte, je le mis dans ma poche, & le lui envoyai d'Auxerre en paſſant. Je ris quelquefois encore en ſongeant aux grimaces qu'il dût faire en liſant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait. Il commençoit ainſi :

Tu croyois, vieux Penard, qu'une folle manie
D'élever ton neveu m'inſpireroit l'envie.

Cette petite piece mal faite, à la vérité, mais qui ne manquoit pas de ſel, & qui annonçoit du talent pour la ſatire, eſt cependant le ſeul écrit ſatirique qui ſoit ſorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un pareil talent; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de tems à autre pour ma défenſe, que ſi j'avois été d'humeur batailleuſe, mes aggreſſeurs auroient eu rarement les rieurs de leur côté.

La choſe que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire, eſt de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant penſé, tant exiſté, tant vécu, tant été moi, ſi j'oſe ainſi dire, que dans ceux que j'ai fait ſeul & à pied. La marche a quelque choſe qui anime

& avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation ; tout cela dégage mon ame, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré sans gêne & sans crainte. Je dispose en maître de la nature entiere ; mon cœur errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes ; s'enivre de sentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les décrire en moi-même ; quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expression je leur donne ! On a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. O ! si l'on eût vu ceux de ma premiere jeunesse, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai composés & que je n'ai jamais écrits..... Pourquoi, direz-vous ne les pas écrire ? Et pourquoi les écrire, vous répondrai-je : pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouissance, pour dire à d'autres que j'avois joui ? Que m'importoient des lecteurs, un public & toute la terre, tandis que je plânois dans le Ciel ? D'ailleurs portois-je avec moi du papier, des plumes ? Si j'avois pensé à tout cela rien ne me feroit venu. Je ne prévoyois pas que j'aurois des idées ; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point, ou elles viennent en foule ; elles

m'accablent de leur nombre & de leur force. Dix volumes par jour n'auroient pas suffi. Où prendre du tems pour les écrire? En arrivant je ne songeois qu'à bien dîner. En partant je ne songeois qu'à bien marcher. Je sentois qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte, je ne songeois qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris je m'étois borné aux idées relatives à ce que j'y allois faire. Je m'étois élancé dans la carriere où j'allois entrer, & je l'avois parcourue avec assez de gloire; mais cette carriere n'étoit pas celle où mon cœur m'appelloit, & les êtres réels nuisoient aux êtres imaginaires. Le Colonel *Godard* & son neveu figuroient mal avec un héros tel que moi. Graces au Ciel j'étois maintenant délivré de tous ces obstacles: je pouvois m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimeres, car il ne restoit que cela devant moi. Aussi je m'y égarai si bien que je perdis réellement plusieurs fois ma route, & j'eusse été fort fâché d'aller plus droit; car sentant qu'à Lyon j'allois me retrouver sur la terre, j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour entr'autres m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable; je m'y plûs si fort & j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout-à-fait. Après plusieurs heures de course inutile, las & mourant de soif & de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avoit pas belle apparence, mais c'étoit la seule que je visse aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Geneve ou en Suisse, où tous les habitans à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il

m'offrit du lait écrêmé & de gros pain d'orge, en me disant que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices & je mangeois ce pain, paille & tout; mais cela n'étoit pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan qui m'examinoit jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite après avoir dit qu'il voyoit bien (*) que j'étois un bon jeune honnête homme qui n'étois pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant quoiqu'entamé, & une bouteille de bon vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse, & je fis un dîné tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude & ses craintes qui le reprennent; il ne vouloit point de mon argent, il le repoussoit avec un trouble extraordinaire, & ce qu'il y avoit de plaisant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit son vin à cause des aides, qu'il cachoit son pain à cause de la taille, & qu'il seroit un homme perdu si l'on pouvoit se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, & dont je n'avois pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux

(*) Apparemment je n'avois pas encore alors la physionomie qu'on m'a donnée depuis dans mes portraits.

peuple

peuple & contre ſes oppreſſeurs. Cet homme quoique aiſé, n'oſoit manger le pain qu'il avoit gagné à la ſueur de ſon front, & ne pouvoit éviter ſa ruine qu'en montrant la même miſere qui régnoit autour de lui. Je ſortis de ſa maiſon auſſi indigné qu'attendri, & déplorant le ſort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué ſes dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le ſeul ſouvenir bien diſtinct qui me reſte de ce qui m'eſt arrivé durant ce voyage. Je me rappelle ſeulement encore qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car parmi les romans que j'avois lus avec mon pere, l'Aſtrée n'avoit pas été oubliée, & c'étoit celui qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, & tout en cauſant avec une hôteſſe, elle m'apprit que c'étoit un bon pays de reſſource pour les ouvriers, qu'il y avoit beaucoup de forges, & qu'on y travailloit fort bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curioſité romaneſque, & je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes & des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageoit de la ſorte m'avoit ſurement pris pour un garçon ſerrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon ſans vue. En arrivant j'allai voir aux Chaſottes Mlle. du *Châtelet*, amie de Madame de *Warens*, & pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. le *Maître* : ainſi c'étoit une connoiſſance déjà faite. Mlle. du *Châtelet* m'apprit qu'en effet ſon amie avoit paſſé à Lyon, mais qu'elle ignoroit ſi elle avoit pouſſé ſa route juſqu'en Piémont, & qu'elle étoit incertaine elle-même en

partant ſi elle ne s'arrêteroit point en Savoye : que ſi je voulois elle écriroit pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'euſſe à prendre étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre : mais je n'oſai dire à Mlle. du *Châtelet* que j'étois preſſé de la réponſe, & que ma petite bourſe épuiſée ne me laiſſoit pas en état de l'attendre long-tems. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eût mal reçu. Au contraire, elle m'avoit fait beaucoup de careſſes, & me traitoit ſur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui laiſſer voir mon état, & de deſcendre du rôle de bonne compagnie à celui d'un malheureux mendiant.

Il me ſemble de voir aſſez clairement la ſuite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeller dans le même intervalle un autre voyage de Lyon dont je ne puis marquer la place & où je me trouvai déjà fort à l'étroit : le ſouvenir des extrémités où j'y fus réduit, ne contribue pas à m'en rappeller agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre, que j'euſſe eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret, je me ferois aiſément tiré d'affaire; mais c'eſt à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance ; & pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre, il ſuffit de ſavoir qu'après avoir paſſé preſque toute ma vie dans le mal-être, & ſouvent prêt à manquer de pain, il ne m'eſt jamais arrivé une ſeule fois de me faire demander de l'argent par un créancier ſans lui en donner à l'inſtant même. Je n'ai jamais ſu faire des dettes criardes, & j'ai toujours mieux aimé ſouffrir que devoir.

C'étoit ſouffrir aſſurément que d'être réduit à paſſer la nuit

dans la rue, & c'eſt ce qui m'eſt arrivé pluſieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques ſous qui me reſtoient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je riſquois moins de mourir de ſommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que dans ce cruel état je n'étois ni inquiet ni triſte. Je n'avois pas le moindre ſouci ſur l'avenir, & j'attendois les réponſes que devoit recevoir Mlle. du *Châtelet*, couchant à la belle étoile, & dormant étendu par terre ou ſur un banc auſſi tranquillement que ſur un lit de roſes. Je me ſouviens même d'avoir paſſé une nuit délicieuſe hors de la ville dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terraſſe bordoient le chemin du côté oppoſé. Il avoit fait très-chaud ce jour-là; la ſoirée étoit charmante; la roſée humectoit l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air étoit frais ſans être froid; le ſoleil après ſon coucher avoit laiſſé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendoit l'eau couleur de roſe; les arbres des terraſſes étoient chargés de roſſignols qui ſe répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une ſorte d'extaſe, livrant mes ſens & mon cœur à la jouiſſance de tout cela, & ſoupirant ſeulement un peu du regret d'en jouir ſeul. Abſorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade ſans m'appercevoir que j'étois las. Je m'en apperçus enfin. Je me couchai voluptueuſement ſur la tablette d'une eſpece de niche ou de fauſſe-porte enfoncée dans un mur de terraſſe : le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres; un roſſignol étoit précisément au-deſſus de moi; je m'endormis à ſon chant:

mon ſommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il étoit grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un payſage admirable. Je me levai, me ſecouai, la faim me prit, je m'acheminai gaîment vers la ville, réſolu de mettre à un bon déjeûné deux pieces de ſix blancs qui me reſtoient encore. J'étois de ſi bonne humeur que j'allois chantant tout le long du chemin, & je me ſouviens même, que je chantois une cantate de Batiſtin, intitulée les *bains de Thomery* que je ſavois par cœur. Que bénit ſoit le bon Batiſtin & ſa bonne cantate qui m'a valu un meilleur déjeûné que celui ſur lequel je comptois, & un dîné bien meilleur encore, ſur lequel je n'avois point compté du tout. Dans mon meilleur train d'aller & de chanter, j'entends quelqu'un derriere moi, je me retourne, je vois un Antonin qui me ſuivoit, & qui paroiſſoit m'écouter avec plaiſir. Il m'accoſte, me ſalue, me demande ſi je ſais la muſique. Je réponds, *un peu*, pour faire entendre beaucoup. Il continue à me queſtionner : je lui conte une partie de mon hiſtoire. Il me demande ſi je n'ai jamais copié de la muſique ? Souvent, lui dis-je, & cela étoit vrai ; ma meilleure maniere de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien, me dit-il, venez avec moi ; je pourrai vous occuper quelques jours durant leſquels rien ne vous manquera, pourvu que vous conſentiez à ne pas ſortir de la chambre. J'acquieſçai très-volontiers, & je le ſuivis.

Cet Antonin s'appelloit M. *Rolichon* ; il aimoit la muſique, il la ſavoit, & chantoit dans de petits concerts qu'il faiſoit avec ſes amis. Il n'y avoit rien là que d'innocent & d'honnête ; mais ce goût dégénéroit apparemment en fureur dont

il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduisit dans une petite chambre que j'occupai & où je trouvai beaucoup de musique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particuliérement la cantate que j'avois chantée, & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre, à copier tout le tems où je ne mangeois pas ; car de ma vie je ne fus si affamé ni mieux nourri. Il apportoit mes repas lui-même de leur cuisine, & il falloit qu'elle fût bonne, si leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaisir à manger, & il faut avouer aussi que ces lippées me venoient fort à propos, car j'étois sec comme du bois. Je travaillois presque d'aussi bon cœur que je mangeois, & ce n'est pas peu dire. Il est vrai que je n'étois pas aussi correct que diligent. Quelques jours après M. *Rolichon* que je rencontrai dans la rue, m'apprit que mes parties avoient rendu la musique inexécutable ; tant elles s'étoient trouvées pleines d'omissions, de duplications & de transpositions. Il faut avouer que j'ai choisi là dans la suite le métier du monde auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fût belle, & que je ne copiasse fort nettement ; mais l'ennui d'un long travail me donne des distractions si grandes, que je passe plus de tems à gratter qu'à noter, & que si je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties, elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire, & pour aller vîte j'allois tout de travers. Cela n'empêcha pas M. *Rolichon* de me bien traiter jusqu'à la fin & de me donner encore en sortant un petit écu que je ne méritois gueres & qui me remit tout-à-fait en pied : car peu de jours

après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambéri, & de l'argent pour l'aller joindre, ce que je fis avec transport. Depuis lors mes finances ont souvent été fort courtes; mais jamais assez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur sensible aux soins de la Providence. C'est la derniere fois de ma vie que j'ai senti la misere & la faim.

Je restai à Lyon sept ou huit jours encore pour attendre les commissions dont Maman avoit chargé Mlle. du *Châtelet*, que je vis durant ce tems-là plus assiduement qu'auparavant, ayant le plaisir de parler avec elle de son amie, & n'étant plus distrait par ces cruels retours sur ma situation qui me forçoient de la cacher. Mlle. du *Châtelet* n'étoit ni jeune ni jolie, mais elle ne manquoit pas de grace; elle étoit liante & familiere, & son esprit donnoit du prix à cette familiarité. Elle avoit ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes, & c'est d'elle en premiere origine que ce même goût m'est venu. Elle aimoit les romans de le *Sage*, & particuliérement Gil Blas; elle m'en parla, me le prêta, je le lus avec plaisir; mais je n'étois pas mûr encore pour ces sortes de lectures: il me falloit des romans à grands sentimens. Je passois ainsi mon tems à la grille de Mlle. du *Châtelet* avec autant de plaisir que de profit, & il est certain que les entretiens intéressans & sensés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connoissance aux Chasottes avec d'autres pensionnaires & de leurs amies; entr'autres avec une jeune personne de quatorze ans, appellée Mlle. *Serre*, à laquelle je ne fis pas alors une grande attention; mais dont je me passionnai huit

ou neuf ans après, & avec raiſon ; car c'étoit une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman, je fis un peu de trêve à mes chimeres, & le bonheur réel qui m'attendoit me diſpenſa d'en chercher dans mes viſions. Non-ſeulement je la retrouvois, mais je retrouvois près d'elle & par elle un état agréable ; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation qu'elle eſpéroit qui me conviendroit, & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuiſois en conjectures pour deviner quelle pouvoit être cette occupation, & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juſte. J'avois ſuffiſamment d'argent pour faire commodément la route. Mlle. du *Châtelet* vouloit que je priſſe un cheval ; je n'y pus conſentir, & j'eus raiſon : j'aurois perdu le plaiſir du dernier voyage pédeſtre que j'ai fait en ma vie ; car je ne peux donner ce nom aux excurſions que je faiſois ſouvent à mon voiſinage, tandis que je demeurois à Motiers.

C'eſt une choſe bien ſinguliere que mon imagination ne ſe monte jamais plus agréablement que quand mon état eſt le moins agréable ; & qu'au contraire elle eſt moins riante lorſque tout rit autour de moi. Ma mauvaiſe tête ne peut s'aſſujettir aux choſes. Elle ne ſauroit embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils ſont ; elle ne ſait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printems il faut que je ſois en hiver ; ſi je veux décrire un beau payſage il faut que je ſois dans des murs, & j'ai dit cent fois que ſi jamais j'étois mis à la Baſtille, j'y ferois le tableau de la liberté. Je ne voyois en partant de Lyon, qu'un avenir agréa-

ble; j'étois auſſi content & j'avois tout lieu de l'être, que je l'étois peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuſes qui m'avoient ſuivi dans l'autre. J'avois le cœur ſerein, mais c'étoit tout. Je me rapprochois avec attendriſſement de l'excellente amie que j'allois revoir. Je goûtois d'avance, mais ſans ivreſſe le plaiſir de vivre auprès d'elle : je m'y étois toujours attendu ; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétois de ce que j'allois faire, comme ſi cela eût été fort inquiétant. Mes idées étoient paiſibles & douces, non céleſtes & raviſſantes. Les objets frapoient ma vue ; je donnois de l'attention aux payſages, je remarquois les arbres, les maiſons, les ruiſſeaux, je délibérois aux croiſées des chemins, j'avois peur de me perdre & je ne me perdois point. En un mot je n'étois plus dans l'Empirée, j'étois tantôt où j'étois, tantôt où j'allois, jamais plus loin.

Je ſuis en racontant mes voyages comme j'étois en les faiſant : je ne ſaurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chere Maman & je n'en allois pas plus vîte. J'aime à marcher à mon aiſe, & m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante eſt celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau tems dans un beau pays, ſans être preſſé, & avoir pour terme de ma courſe un objet agréable; voilà de toutes les manieres de vivre celle qui eſt le plus de mon goût. Au reſte on ſait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens, des rochers, des ſapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter & à deſcendre,

descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir, & je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chambéri. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appellé Chailles, court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite riviere qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siecles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs: cela faisoit que je pouvois contempler au fond & gagner des vertiges tout à mon aise; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés, est qu'ils me font tourner la tête, & j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sureté. Bien appuyé sur le parapet, j'avançois le nez, & je restois là des heures entieres, entrevoyant de tems en tems cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugissement à travers les cris des corbeaux & des oiseaux de proie qui voloient de roche en roche, & de broussaille en broussaille à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits où la pente étoit assez unie, & la broussaille assez claire pour laisser passer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'aussi gros que je les pouvois porter, je les rassemblois sur le parapet en pile, puis les lançant l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambéri j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée que l'eau se détache net & tombe en arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade & la roche, quelquefois sans être

mouillé. Mais si l'on ne prend bien ses mesures on y est aisément trompé, comme je le fus : car à cause de l'extrême hauteur l'eau se divise & tombe en poussiere ; & lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans s'appercevoir d'abord qu'on se mouille, à l'instant on est tout trempé.

J'arrive enfin, je la revois. Elle n'étoit pas seule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler elle me prend par la main & me présente à lui avec cette grace qui lui ouvroit tous les cœurs : le voilà, Monsieur, ce pauvre jeune homme ; daignez le protéger aussi long-tems qu'il le méritera, je ne suis plus en peine de lui pour le reste de sa vie. Puis m'adressant la parole ; mon enfant me dit-elle, vous appartenez au Roi : remerciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrois de grands yeux sans rien dire, sans savoir trop qu'imaginer : il s'en fallut peu que l'ambition naissante ne me tournât la tête, & que je ne fisse déjà le petit Intendant. Ma fortune se trouva moins brillante que sur ce début je ne l'avois imaginée ; mais quant à présent c'étoit assez pour vivre, & pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agissoit.

Le roi Victor Amédée jugeant par le sort des guerres précédentes, & par la position de l'ancien patrimoine de ses peres qu'il lui échapperoit quelque jour, ne cherchoit qu'à l'épuiser. Il y avoit peu d'années qu'ayant résolu d'en mettre la Noblesse à la taille, il avoit ordonné un cadastre général de tout le pays afin que rendant l'imposition réelle, on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail commencé sous le pere fut achevé sous le fils. Deux ou trois cents hommes, tant arpenteurs qu'on appelloit géometres, qu'écrivains qu'on

appelloit ſecrétaires, furent employés à cet ouvrage, & c'étoit parmi ces derniers que Maman m'avoit fait inſcrire. Le poſte ſans être fort lucratif donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems, mais il mettoit en état de chercher & d'attendre, & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particuliere pour pouvoir paſſer à quelque emploi plus ſolide quand le tems de celui-là ſeroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile & je fus bientôt au fait. C'eſt ainſi qu'après quatre ou cinq ans de courſes, de folies, & de ſouffrances depuis ma ſortie de Geneve, je commençai pour la premiere fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma premiere jeuneſſe auront paru bien puériles & j'en ſuis fâché : quoique né homme à certains égards, j'ai été long-tems enfant & je le ſuis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand perſonnage, j'ai promis de me peindre tel que je ſuis & pour me connoître dans mon âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeuneſſe. Comme en général les objets font moins d'impreſſion ſur moi que leurs ſouvenirs & que toutes mes idées ſont en images, les premiers traits qui ſe ſont gravés dans ma tête y ſont demeurés, & ceux qui s'y ſont empreints dans la ſuite ſe ſont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine ſucceſſion d'affections & d'idées qui modifient celles qui les ſuivent & qu'il faut connoître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par-tout les premieres cauſes pour faire ſentir l'enchaînement des effets. Je voudrois

pouvoir en quelque façon rendre mon ame tranſparente aux yeux du lecteur, & pour cela je cherche à la lui montrer ſous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire en ſorte qu'il ne s'y paſſe pas un mouvement qu'il n'apperçoive, afin qu'il puiſſe juger par lui-même du principe qui les produit.

Si je me chargeois du réſultat & que je lui diſſe; tel eſt mon caractere, il pourroit croire, ſinon que je le trompe, au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec ſimplicité tout ce qui m'eſt arrivé, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai penſé, tout ce que j'ai ſenti, je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille, encore même en le voulant n'y parviendrois-je pas aiſément de cette façon. C'eſt à lui d'aſſembler ces élémens & de déterminer l'être qu'ils compoſent; le réſultat doit être ſon ouvrage, & s'il ſe trompe alors, toute l'erreur ſera de ſon fait. Or il ne ſuffit pas pour cette fin que mes récits ſoient fidelles, il faut auſſi qu'ils ſoient exacts. Ce n'eſt pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, & lui laiſſer le ſoin de choiſir. C'eſt à quoi je me ſuis appliqué juſqu'ici de tout mon courage, & je ne me relâcherai pas dans la ſuite. Mais les ſouvenirs de l'âge moyen ſont toujours moins vifs que ceux de la premiere jeuneſſe. J'ai commencé par tirer de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit poſſible. Si les autres me reviennent avec la même force, des lecteurs impatiens s'ennuyeront peut-être, mais moi je ne ſerai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une choſe à craindre dans cette entrepriſe; ce n'eſt pas de trop dire ou de dire des menſonges; mais c'eſt de ne pas tout dire, & de taire des vérités.

Fin du quatrieme Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIEME.

CE fut, ce me semble, en 1732 que j'arrivai à Chambéri comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au cadastre pour le service du Roi. J'avois vingt ans passés, près de vingt-un. J'étois assez formé pour mon âge du côté de l'esprit; mais le jugement ne l'étoit gueres, & j'avois grand besoin des mains dans lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques, & malgré tous les maux que j'avois soufferts, je connoissois aussi peu le monde & les hommes que si je n'avois pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire chez Maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupoit étoit sombre & triste, & ma chambre étoit la plus sombre & la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour

rue, peu d'air, peu de jour, peu d'efpace ; des grillons, des rats, des planches pourries ; tout cela ne faifoit pas une plaifante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle, fans ceffe à mon bureau ou dans fa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle fe fût fixée à Chambéri tout exprès pour habiter cette vilaine maifon : cela même fut un trait d'habileté de fa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, fentant bien qu'après des révolutions toutes récentes & dans l'agitation où l'on étoit encore à la Cour, ce n'étoit pas le moment de s'y préfenter. Cependant fes affaires demandoient qu'elle s'y montrât ; elle craignoit d'être oubliée ou deffervie. Elle favoit fur-tout que le Comte de ***, Intendant-Général des Finances, ne la favorifoit pas. Il avoit à Chambéri une maifon vieille, mal bâtie, & dans une fi vilaine pofition qu'elle reftoit toujours vide ; elle la loua & s'y établit. Cela lui réuffit mieux qu'un voyage ; fa penfion ne fut point fupprimée, & depuis lors le Comte de *** fut toujours de fes amis.

J'y trouvai fon ménage à-peu-près monté comme auparavant, & le fidelle Claude *Anet* toujours avec elle. C'étoit comme je crois l'avoir dit, un payfan de Moutru qui dans fon enfance herborifoit dans le Jura pour faire du thé de Suiffe, & qu'elle avoit pris à fon fervice à caufe de fes drogues, trouvant commode d'avoir un herborifte dans fon laquais. Il fe paffionna fi bien pour l'étude des plantes & elle favorifa fi bien fon goût qu'il devint un vrai botanifte, & que s'il ne fût mort jeune il fe feroit fait un nom dans cette

ſcience, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit ſérieux, même grave, & que j'étois plu jeune que lui, il devint pour moi une eſpece de gouverneur qui me ſauva beaucoup de folies; car il m'en impoſoit, & je n'oſois m'oublier devant lui. Il en impoſoit même à ſa maîtreſſe qui connoiſſoit ſon grand ſens, ſa droiture, ſon inviolable attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit ſans contredit un homme rare, & le ſeul même de ſon eſpece que j'aye jamais vu. Lent, poſé, réfléchi, circonſpect dans ſa conduite, froid dans ſes manieres, laconique & ſentencieux dans ſes propos, il étoit dans ſes paſſions d'une impétuoſité qu'il ne laiſſoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en ſa vie qu'une ſottiſe, mais terrible; c'eſt de s'être empoiſonné. Cette ſcene tragique ſe paſſa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec ſa maîtreſſe; car ſi elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en ſerois douté. Aſſurément ſi l'attachement, le zele & la fidélité peuvent mériter une pareille récompenſe, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abuſa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finiſſoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : ſa maîtreſſe lui dit dans la colere un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne conſulta que ſon déſeſpoir, & trouvant ſous ſa main une phiole de laudanum, il l'avala, puis fut ſe coucher tranquillement, comptant ne ſe réveiller jamais. Heureuſement Madame de *Warens* inquiete, agitée elle-même, errant dans ſa maiſon, trouva la phiole vide & devina le reſte. En volant à

ſon ſecours elle pouſſa des cris qui m'attirerent ; elle m'avoua tout, implora mon aſſiſtance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette ſcene j'admirai ma bêtiſe de n'avoir jamais eu le moindre ſoupçon des liaiſons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit ſi diſcret que de plus clairvoyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, & depuis ce tems, ajoutant pour lui le reſpect à l'eſtime, je devins en quelque façon ſon éleve, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas ſans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas ſongé même à deſirer pour moi cette place ; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre ; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en averſion celui qui me l'avoit ſoufflée, je ſentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle. Je deſirois ſur toute choſe qu'elle fût heureuſe, & puiſqu'elle avoit beſoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux auſſi. De ſon côté il entroit parfaitement dans les vues de ſa maîtreſſe, & prit en ſincere amitié l'ami qu'elle s'étoit choiſi. Sans affecter avec moi l'autorité que ſon poſte le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que ſon jugement lui donnoit ſur le mien. Je n'oſois rien faire qu'il parût déſapprouver, & il ne déſapprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainſi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort ſeule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractere de cette aimable femme, eſt que tous ceux qui l'aimoient

s'aimoient

s'aimoient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y pensant quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à Chambéri jusqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce, & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achever de former mon caractere, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois gueres occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman, & n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne, devenue une espece de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire, & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il seroit redevenu passion comme chez mon maître, si d'au-

tres goûts venus à la traverſe n'euſſent fait diverſion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien tranſcendante, il en falloit aſſez pour m'embarraſſer quelquefois. Pour vaincre cette difficulté j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien; car je l'appris ſeul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne penſe, quand on y veut mettre l'exacte préciſion. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu deſquelles j'ai vu quelquefois de bons géometres s'égarer. La réflexion jointe à l'uſage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la juſteſſe ſatisfait l'eſprit, & qui font faire avec plaiſir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai ſi bien qu'il n'y avoit point de queſtion ſoluble par les ſeuls chiffres qui m'embarraſſât, & maintenant que tout ce que j'ai ſu s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, aſſiſtant à la leçon d'arithmétique de ſes enfans, j'ai fait ſans faute avec un plaiſir incroyable une opération des plus compoſées. Il me ſembloit en poſant mes chiffres, que j'étois encore à Chambéri dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin ſur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géometres m'avoit auſſi rendu le goût du deſſein. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des payſages. C'eſt dommage que je me ſois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y étoit toute

entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois paſſé des mois entiers ſans ſortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en eſt ainſi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent paſſion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amuſement dont je ſuis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, & que ceux même qui s'y ſont livrés dans leur jeuneſſe ſont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à ſa place. L'occaſion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois ſur le point d'aller herboriſer avec lui. Je ſuis preſque aſſuré que ſi j'y avois été une ſeule fois cela m'auroit gagné, & je ſerois peut-être aujourd'hui un grand botaniſte: car je ne connois point d'étude au monde qui s'aſſocie mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne n'eſt gueres qu'une herboriſation continuelle, à la vérité ſans objet & ſans progrès; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avois priſe en une ſorte de mépris & même de dégoût; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faiſoit pas elle-même un autre uſage; elle ne recherchoit que les plantes uſuelles pour les appliquer à ſes drogues. Ainſi la bo-

tanique, la chymie & l'anatomie, confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servoient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée, & à m'attirer des soufflets de tems en tems. D'ailleurs un goût différent & trop contraire à celui-là croissoit par degrés, & bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il est le seul que j'aye aimé constamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant, est qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des succès si lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter surement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit sur-tout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la musique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire usage. Elle ne s'y refusoit pas; j'étois alors à-peu-près aussi avancé qu'elle; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empressée autour d'un fourneau, je lui disois : Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah! par ma foi, me disoit-elle, si tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînois à son clavecin : on s'y oublioit; l'extrait de geniévre ou d'absynthe étoit calciné, elle m'en barbouilloit le visage, & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de reste, j'avois beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot ſi étouffé, qu'on avoit beſoin quelquefois d'aller prendre l'air ſur la terre. *Anet* engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette aſſez jolie qu'on meubla ſuivant l'ordonnance. On y mit un lit; nous allions ſouvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Inſenſiblement je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'eſtampes; je paſſois une partie de mon tems à l'orner & à y préparer à Maman quelque ſurpriſe agréable lorſqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penſer avec plus de plaiſir; autre caprice que je n'excuſe ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la choſe étoit ainſi. Je me ſouviens qu'une fois Madame de *Luxembourg* me parloit en raillant d'un homme qui quittoit ſa maîtreſſe pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais ſenti près de Maman ce beſoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage; car tête-à-tête avec elle j'étois auſſi parfaitement à mon aiſe que ſi j'euſſe été ſeul, & cela ne m'eſt jamais arrivé près de perſonne autre, ni homme ni femme, quelque attachement que j'aye eu pour eux. Mais elle étoit ſi ſouvent entourée, & de gens qui me convenoient ſi peu, que le dépit & l'ennui me chaſſoient dans mon aſyle, où je l'avois comme je la voulois, ſans crainte que les importuns vinſſent nous y ſuivre.

Tandis qu'ainſi partagé entre le travail, le plaiſir & l'inſtruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas ſi tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient

de s'entre-déclarer la guerre : le roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoise filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Chambéri, & entr'autres le régiment de Champagne dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille*, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, & qui surement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer, & je me passionnois pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la premiere fois, mais avec une telle partialité pour la France que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages, & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagere, je ne daignerois pas en parler ; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote & le fier républicain, je sentois en dépit de moi-même une prédilection secrete pour cette même nation que je trouvois servile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne, & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis surement le seul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désin-

téressé de ma part, si fort, si constant, si invincible, que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magistrats, les Auteurs, s'y sont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cause de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans l'occasion qui la vit naître. Un goût croissant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & au pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit sous mes yeux l'armée Françoise, je lisois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Clisson*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligny*, des *Montmorency*, des la *Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs descendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque régiment qui passoit je croyois revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puisois dans les livres; mes lectures continuées & toujours tirées de la même nation nourrissoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une passion aveugle que rien n'a pu surmonter. J'ai eu dans la suite occasion de remarquer dans mes voyages que cette impression ne m'étoit pas particuliere, & qu'agissant plus ou moins dans tous les pays sur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inspire l'air avantageux des François. Les romans

plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chefs-d'œuvre dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthousiastes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont, & dans la guerre si malheureuse dont ils sortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philosophes soutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliste. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre sur la place l'arrivée des courriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour savoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât : car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faisoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques sujets de crainte; car si cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la pension de Maman couroit un grand risque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis, & pour le coup, malgré la surprise de M. de *Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée, graces au roi de Sardaigne à qui je n'avois pas pensé.

Tandis qu'on se battoit en Italie, on chantoit en France. Les Opéra de *Rameau* commençoient à faire du bruit & releverent ses ouvrages théoriques que leur obscurité laissoit à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son traité de l'harmonie, & je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire; elle fut vive & courte; mais ma convalescence fut longue

&

& je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce tems j'ébauchai, je dévorai mon traité de l'harmonie; mais il étoit si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me falloit un tems considérable pour l'étudier & le débrouiller. Je suspendois mon application & je récréois mes yeux avec de la musique. Les cantates de *Bernier* sur lesquelles je m'exerçois ne me sortoient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je sais encore presque toute entiere, de même que *l'amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever il arriva de la Valdoste un jeune organiste appellé l'abbé *Palais*, bon musicien, bon homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoissance avec lui; nous voilà inséparables. Il étoit éleve d'un moine Italien, grand organiste. Il me parloit de ses principes; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je remplissois ma tête d'accompagnement, d'accords, d'harmonie. Il falloit se former l'oreille à tout cela: je proposai à Maman un petit concert tous les mois; elle y consentit. Me voilà si plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre chose, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour rassembler la musique, les concertans, les instrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le Pere *Caton* dont j'ai déjà parlé & dont j'ai à parler encore chantoit aussi; un maître à danser appellé *Roche* & son fils jouoient du violon; *Canavas* musicien Piémontois qui travailloit au cadastre & qui depuis s'est marié

à Paris, jouoit du violoncelle; l'abbé *Palais* accompagnoit du clavecin; j'avois l'honneur de conduire la musique, sans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau! Pas tout-à-fait comme chez M. de *Treytorens*, mais il ne s'en falloit gueres.

Le petit concert de Madame de *Warens* nouvelle convertie, & vivant, disoit-on, des charités du Roi, faisoit murmurer la sequelle dévote, mais c'étoit un amusement agréable pour plusieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occasion? un moine; mais un moine homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la suite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'est encore chere. Il s'agit du P. *Caton* cordelier, qui, conjointement avec le Comte d'*Ortan*, avoit fait saisir à Lyon la musique du pauvre petit-Chat, ce qui n'est pas le plus beau trait de sa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne: il avoit vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde & très-faufilé sur-tout chez le Marquis d'*Antremont*, alors Ambassadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le visage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faisoient sans affectation le crochet à côté du front, l'air à la fois noble, ouvert, modeste, se présentant simplement & bien; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'assurance d'un honnête homme qui sans rougir de sa robe s'honore lui-même & se sent toujours à sa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un

Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point pressé de montrer son acquis, il le plaçoit si à propos qu'il en paroissoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la société il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un solide savoir. Il avoit de l'esprit, faisoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, aussi l'étoit-il; mais cela lui fit si peu négliger les soins de son état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux à être élu Définiteur de sa province, ou comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connoissance avec Maman chez le Marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la musique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une passion très-vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment musicien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la musique dans sa chambre, & quelquefois à son orgue les jours de fête. Nous dînions souvent à son petit couvert; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine est qu'il étoit généreux, magnifique, & sensuel sans grossiéreté. Les jours de nos concerts il soupoit chez Maman. Ces soupers étoient très-gais, très-agréables; on y disoit le mot & la chose, on y chantoit des duo: j'étois à mon aise, j'avois de l'esprit, des saillies; le P. *Caton* étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec sa voix de bœuf étoit le plastron. Momens si doux de la folâtre jeunesse, qu'il y a de tems que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'acheve ici en deux mots sa triste histoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monastique le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas aussi haïssable qu'eux. Les chefs se liguerent contre lui & ameuterent les moinillons envieux de sa place, & qui n'osoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le destitua, on lui ôta sa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec simplicité, on le relégua je ne sais où; enfin ces misérables l'accablerent de tant d'outrages que son ame honnête, & fiere avec justice n'y put résister, & après avoir fait les délices des sociétés les plus aimables, il mourut de douleur sur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis si bien en très-peu de tems qu'absorbé tout entier par la musique, je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'assiduité au travail m'en firent un supplice insupportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains, étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien mo-

deſtement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de muſicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé ſérieuſement d'un talent qu'elle trouvoit ſi frivole, & me répétoit ſouvent ce proverbe de province, un peu moins juſte à Paris, que *qui bien chante & bien danſe, fait un métier qui peu avance.* Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irréſiſtible; ma paſſion de muſique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail ſe ſentant de mes diſtractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui repréſentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus ſûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choiſi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux eſſais qui pouvoient mal réuſſir, & me laiſſer, après avoir paſſé l'âge d'apprendre, ſans reſſource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai ſon conſentement plus à force d'importunités & de careſſes, que de raiſons dont elle ſe contentât. Auſſi-tôt je courus remercier fiérement M. *Coccelli* Directeur-général du cadaſtre, comme ſi j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi ſans ſujet, ſans raiſon, ſans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une ſorte de conſidération qui me fut utile. Les uns me

ſuppoſerent des reſſources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la muſique, jugerent de mon talent par mon ſacrifice, & crurent qu'avec tant de paſſion pour cet art je devois le poſſéder ſupérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes ſont rois; je paſſai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reſte, d'un certain goût de chant, favoriſé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolieres qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de ſecrétaire.

Il eſt certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvoit paſſer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadaſtre, occupé huit heures par jour du plus mauſſade travail avec des gens encore plus mauſſades, enfermé dans un triſte bureau empuanti de l'haleine & de la ſueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me ſentois quelquefois accablé juſqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à-coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maiſons; par-tout un accueil gracieux, careſſant, un air de fête; d'aimables Demoiſelles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empreſſement; je ne vois que des objets charmans, je ne ſens que la roſe & la fleur d'orange; on chante, on cauſe, on rit, on s'amuſe; je ne ſors de-là que pour aller ailleurs en faire autant: on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Auſſi me trouvai-je ſi bien du mien, qu'il ne m'eſt jamais arrivé de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je peſe au poids de la raiſon les actions de ma vie, & où

je ſuis délivré des motifs peu ſenſés qui m'ont entraîné.

Voilà preſque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aiſé, l'eſprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable; & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que ſi je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'eſt moins ma faute que la leur.

C'eſt dommage que les Savoyards ne ſoient pas riches, ou peut-être ſeroit-ce dommage qu'ils le fuſſent; car tels qu'ils ſont c'eſt le meilleur & le plus ſociable peuple que je connoiſſe. S'il eſt une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & ſûr, c'eſt Chambéri. La nobleſſe de la province qui s'y raſſemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas aſſez pour parvenir, & ne pouvant ſe livrer à l'ambition elle ſuit par néceſſité le conſeil de *Cynéas*. Elle dévoue ſa jeuneſſe à l'état militaire, puis revient vieillir paiſiblement chez ſoi. L'honneur & la raiſon préſident à ce partage. Les femmes ſont belles & pourroient ſe paſſer de l'être; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y ſuppléer. Il eſt ſingulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambéri une ſeule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois diſpoſé à les trouver telles, & l'on peut avoir raiſon; mais je n'avois pas beſoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller ſans plaiſir le ſouvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens auſſi doux qu'innocens que j'ai paſſés

auprès d'elles ! La premiere fut Mlle. de *Mellarede* ma voisine, sœur de l'éleve de M. *Gaime*. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité careſſante, pleine de graces, & ſans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme ſont la plupart des filles à ſon âge ; mais ſes yeux brillans, ſa taille fine & ſon air attirant n'avoient pas beſoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, ſans autre coiffure que ſes cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ pour ſe coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie perſonne en déshabillé ; je la redouterois cent fois moins parée. Mlle. de *Menthon* chez qui j'allois l'après-midi l'étoit toujours & me faiſoit une impreſſion tout auſſi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche; une voix nette, juſte & flûtée, mais qui n'oſoit ſe développer. Elle avoit au ſein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voiſines, étoit une fille faite ; grande, belle quarrure, de l'embonpoint : elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté ; mais c'étoit une perſonne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa ſœur, Madame de *Charly*, la plus belle femme de Chambéri, n'apprenoit plus la muſique, mais elle la faiſoit apprendre à ſa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naiſſante eût promis d'égaler celle de ſa mere, ſi malheureuſement elle n'eût

n'eût été un peu rousse. J'avois à la Visitation une petite demoiselle Françoise, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuses, & sur ce ton traînant elle disoit des choses très-saillantes, qui ne sembloient pas aller avec son maintien. Au reste elle étoit paresseuse, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer son esprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât : en toute chose la gêne & l'assujettissement me sont insupportables; ils me feroient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les Mahométans un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes: je serois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolieres aussi dans la Bourgeoisie, & une entr'autres qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puisqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un Epicier & se nommoit Mlle. *L****. vrai modele d'une statue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'ai jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté sans vie & sans ame. Son indolence, sa froideur, son insensibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impossible de lui plaire & de la fâcher, & je suis persuadé que si l'on eût fait sur elle quelque entreprise elle auroit laissé

faire, non par goût mais par ſtupidité. Sa mere qui n'en vouloit pas courir le riſque ne la quittoit pas d'un pas. En lui faiſant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faiſoit tout de ſon mieux pour l'émouſtiller, mais cela ne réuſſit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mere agaçoit le maître, & cela ne réuſſiſſoit pas beaucoup mieux. Madame *L****. ajoutoit à ſa vivacité naturelle toute celle que ſa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit preſque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois je trouvois prêt mon café à la crême; & la mere ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiſer bien appliqué ſur la bouche, & que par curioſité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reſte tout cela ſe faiſoit ſi ſimplement & ſi fort ſans conſéquence que quand M. *L****. étoit là, les agaceries & les baiſers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme; le vrai pere de ſa fille, & que ſa femme ne trompoit pas, parce qu'il n'en étoit pas beſoin.

Je me prêtois à toutes ces careſſes avec ma balourdiſe ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois; car la vive Madame *L****. ne laiſſoit pas d'être exigeante, & ſi dans la journée j'avois paſſé devant la boutique ſans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit quand j'étois preſſé, que je priſſe un détour pour paſſer dans une autre rue, ſachant bien qu'il n'étoit pas auſſi aiſé de ſortir de chez elle que d'y entrer.

Madame *L****. s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup; j'en parlois à Maman comme d'une chose sans mystere, & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé; car lui faire un secret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été possible: mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés; elle jugea que Madame *L****. se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de maniere ou d'autre à se faire entendre, & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son éleve, elle avoit des motifs plus dignes d'elle pour me garantir des piéges auxquels mon âge & mon état m'exposoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une espece plus dangereuse auquel j'échappai; mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de *M****. mere d'une de mes écolieres, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres qui avoit eu des suites fatales à la maison d'*A****. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractere; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de *M****. avoit des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût

été ni recherchée ni acceptée, & Madame de *M****. chercha depuis lors à jouer à ſa rivale pluſieurs tours dont aucun ne réuſſit. J'en rapporterai un des plus comiques par maniere d'échantillon. Elles étoient enſemble à la campagne avec pluſieurs Gentilshommes du voiſinage, & entr'autres l'aſpirant en queſtion. Madame de *M****. dit un jour à un de ces Meſſieurs que Madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuſe, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle ſe mettoit mal, qu'elle couvroit ſa gorge comme une bourgeoiſe. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme qui étoit un plaiſant, elle a ſes raiſons, & je ſais qu'elle a un gros vilain rat empreint ſur le ſein, mais ſi reſſemblant qu'on diroit qu'il court. La haine ainſi que l'amour rend crédule. Madame de *M****. réſolut de tirer parti de cette découverte, & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la Dame, celle-ci prit ſon tems pour paſſer derriere ſa rivale, puis renverſant à demi ſa chaiſe elle découvrit adroitement ſon mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monſieur ne vit qu'un objet fort différent qu'il n'étoit pas plus aiſé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un perſonnage à occuper Madame de *M****. qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure dont aſſurément elle ne ſe foucioit point du tout, mais pour l'eſprit qu'on me ſuppoſoit & qui m'eût pu rendre utile à ſes goûts. Elle en avoit un aſſez vif pour la ſatire. Elle aimoit à faire des chanſons & des vers ſur les gens qui lui déplaiſoient. Si elle m'eût trouvé aſſez de talent pour lui aider à

tourner ses vers, & assez de complaisance pour les écrire; entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambéri sens-dessus-dessous. On seroit remonté à la source de ces libelles; Madame de *M****. se seroit tirée d'affaire en me sacrifiant, & j'aurois été enfermé le reste de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Madame de *M****. me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire causer, & trouva que je n'étois qu'un sot. Je le sentois moi-même & j'en gémissois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtise des périls dont elle me sauvoit. Je demeurai pour Madame de *M****. le maître à chanter de sa fille & rien de plus: mais je vécus tranquille & toujours bien-voulu dans Chambéri. Cela valoit mieux que d'être un bel esprit pour elle, & un serpent pour le reste du pays.

Quoi qu'il en soit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeunesse, il étoit tems de me traiter en homme, & c'est ce qu'elle fit; mais de la façon la plus singuliere dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à son ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entreméloit ordinairement ses instructions, succéda tout-à-coup un ton toujours soutenu qui n'étoit ni familier ni févere; mais qui sembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement, je la lui demandai; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me proposa une promenade au petit jardin pour le lendemain: nous y fû-

mes dès le matin. Elle avoit pris ſes meſures pour qu'on nous laiſſât ſeuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manege & des agaceries; mais par des entretiens pleins de ſentiment & de raiſon, plus faits pour m'inſtruire que pour me ſéduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes ſens. Cependant quelque excellens & utiles que fuſſent les diſcours qu'elle me tint, & quoiqu'ils ne fuſſent rien moins que froids & triſtes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit, rêveur & diſtrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle diſoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir, & ſi-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une ſeule fois dans l'eſprit, m'occupant alors tout entier, ne me laiſſa plus le maître de penſer à ce qu'elle me diſoit. Je ne penſois qu'à elle & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéreſſant pour eux, eſt un contre-ſens très-ordinaire aux inſtituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui préſente s'en occupe uniquement, & ſaute à pieds joints par-deſſus vos diſcours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez

trop lentement à ſon gré. Quand on veut le rendre attentif il ne faut pas ſe laiſſer pénétrer d'avance, & c'eſt en quoi Maman fut mal-adroite. Par une ſingularité qui tenoit à ſon eſprit ſyſtématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ſes conditions; mais ſi-tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, & je me dépêchai de conſentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait ſur la terre entiere un homme aſſez franc ou aſſez courageux pour oſer marchander, & une ſeule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une ſuite de la même bizarrerie elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penſer huit jours dont je l'aſſurai fauſſement que je n'avois pas beſoin: car pour comble de ſingularité je fus très-aiſe de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je ſentois un bouleverſement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger!

On croira que ces huit jours me durerent huit ſiecles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les euſſent durés en effet. Je ne ſais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je deſirois, juſqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on ſe repréſente mon tempérament ardent & laſcif, mon ſang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma ſanté, mon âge; qu'on penſe que dans cet état, altéré de la ſoif des femmes je n'avois encore approché d'aucune, que l'imagination, le beſoin, la vanité, la curioſité ſe réuniſſoient pour me dévorer de l'ardent deſir d'être homme &

de le paroître. Qu'on ajoute ſur-tout, car c'eſt ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignois que pour y penſer, que j'avois le cœur plein non-ſeulement de ſes bontés, de ſon caractere aimable, mais de ſon ſexe, de ſa figure, de ſa perſonne, d'elle; en un mot, par tous les rapports ſous leſquels elle pouvoit m'être chere; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou ſix ans que j'avois éprouvé des tranſports ſi doux à ſa premiere vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroiſſoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille ſeule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reſte c'étoit le même œil, le même teint, le même ſein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaîté, tout juſqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeuneſſe qui fit toujours ſur moi tant d'impreſſion, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre ſans émotion le ſon d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la poſſeſſion d'une perſonne ſi chérie, étoit de l'anticiper, & de ne pouvoir aſſez gouverner mes deſirs & mon imagination pour reſter maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé, la ſeule idée de quelques légeres faveurs qui m'attendoient près de la perſonne aimée, allumoit mon ſang à tel point qu'il m'étoit impoſſible de faire impunément le

court trajet qui me féparoit d'elle. Comment, par quel prodige dans la fleur de ma jeuneffe eus-je fi peu d'empreffement pour la premiere jouiffance ? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaifir ? Comment au lieu des délices qui devoient m'enivrer, fentois-je presque de la répugnance & des craintes ? Il n'y a point à douter que fi j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienféance, je ne l'euffe fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'hiftoire de mon attachement pour elle ! En voilà furement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant poffédée par un autre homme elle fe dégradoit à mes yeux en fe partageant, & qu'un fentiment de méfeftime attiédiffoit ceux qu'elle m'avoit infpirés ; il fe trompe. Ce partage, il eft vrai, me faifoit une cruelle peine, tant par une délicateffe fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi ; mais quant à mes fentimens pour elle il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je defirois fi peu de la poffèder. Je connoiffois trop fon cœur chafte & fon tempérament de glace, pour croire un moment que le plaifir des fens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement fûr que le feul foin de m'arracher à des dangers autrement prefqu'inévitables, & de me conferver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faifoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il fera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire ; non Maman, il n'eft pas néceffaire ; je vous réponds de moi fans cela : mais je n'ofois ;

premiérement parce que ce n'étoit pas une chose à dire; & puis parce qu'au fond je sentois que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans desirer de la posséder, j'étois bien aise qu'elle m'ôtât le desir d'en posséder d'autres; tant je regardois tout ce qui pouvoit me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble & d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes sentimens pour elle, les avoit renforcés; mais leur avoit en même tems donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins sensuels. A force de l'appeller Maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chere. Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens sans être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse, à Chambéri je n'y étois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fut possible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle: elle étoit pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mere, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtresse. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter: voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes en-

gagemens sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la premiere fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triste ni vive; elle étoit caressante & tranquille. Comme elle étoit peu sensuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le répete : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle étoit bien née, son cœur étoit pur, elle aimoit les choses honnêtes, ses penchans étoient droits & vertueux, son goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée & qu'elle n'a jamais suivie; parce qu'au lieu d'écouter son cœur qui la menoit bien, elle écouta sa raison qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ses vrais sentimens les ont toujours démentis : mais malheureusement elle se piquoit de philosophie, & la morale qu'elle s'étoit faite, gâta celle que son cœur lui dictoit.

M. de *Tavel* son premier amant fut son maître de philosophie, & les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari, à ses devoirs, toujours froide, raisonnante & inattaquable par les sens, il l'attaqua par des sophismes, & parvint à lui montrer ses devoirs auxquels elle étoit si attachée, comme un bavardage de catéchisme, fait uniquement pour

amuſer les enfans, l'union des ſexes comme l'acte le plus indifférent en ſoi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la ſeule régle du devoir des femmes; en ſorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offenſoient, l'étoient auſſi pour la conſcience; enfin il lui perſuada que la choſe en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'exiſtence que par le ſcandale, & que toute femme qui paroiſſoit ſage, par cela ſeul l'étoit en effet. C'eſt ainſi que le malheureux parvint à ſon but en corrompant la raiſon d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalouſie, perſuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter ſon mari. Je ne ſais s'il ſe trompoit ſur ce point. Le miniſtre P***. paſſa pour ſon ſucceſſeur. Ce que je ſais, c'eſt que le tempérament froid de cette jeune femme qui l'auroit dû garantir de ce ſyſtême, fut ce qui l'empêcha dans la ſuite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abſtinence qui lui coûtoit ſi peu.

Elle n'eût donc gueres abuſé de ce faux principe pour elle-même; mais elle en abuſa pour autrui, & cela par une autre maxime preſque auſſi fauſſe, mais plus d'accord avec la bonté de ſon cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la poſſeſſion, & quoiqu'elle n'aimât ſes amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié ſi tendre qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient

d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire est qu'elle a presque toujours réussi. Elle étoit si réellement aimable que, plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque, est qu'après sa premiere foiblesse elle n'a gueres favorisé que des malheureux; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre, fût bien peu aimable si elle ne finissoit par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations basses qui n'approcherent jamais de son noble cœur, ce fut uniquement par son caractere trop généreux, trop humain, trop compatissant, trop sensible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne se départoit jamais? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ses foiblesses, si l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les sens avoient si peu de part? Ce même homme qui la trompa sur un point, l'instruisit excellemment sur mille autres; & ses passions qui n'étoient pas fougueuses, lui permettant de suivre toujours ses lumieres, elle alloit bien quand ses sophismes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables jusques dans ses fautes; en s'abusant elle pouvoit mal faire; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le mensonge; elle étoit juste, équitable, humaine, désintéressée, fidelle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle re-

connoissoit pour tels, incapable de vengeance & de haine; & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre, & j'ose dire que si *Socrate* put estimer *Aspasie*, il eût respecté Madame de *Warens*.

Je sais d'avance qu'en lui donnant un caractere sensible & un tempérament froid, je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaison n'ait pas dû être; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens*, & dont un si grand nombre existe encore, ont pu savoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise & de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité; mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui suivirent notre union, & qui seuls la rendirent délicieuse. Elle avoit eu raison d'espérer que sa complaisance me seroit utile; j'en tirai pour mon instruction de grands avantages. Elle m'avoit jusqu'alors parlé de moi seul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit si intéressant, je m'en sentois si touché que, me repliant sur moi-même, j'ap-

pliquois à mon profit ſes confidences plus que je n'avois fait ſes leçons. Quand on ſent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ſes épanchemens, & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme ſenſée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant miſe à portée de m'apprécier plus avantageuſement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que ſi je m'y montrois un jour ſur un certain pied, je ſerois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachoit, non-ſeulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manieres, à me rendre aimable autant qu'eſtimable, & s'il eſt vrai qu'on puiſſe allier les ſuccès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je ſuis ſûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit priſe & qu'elle vouloit m'enſeigner. Car Madame de *Warens* connoiſſoit les hommes & ſavoit ſupérieurement l'art de traiter avec eux ſans menſonge & ſans imprudence, ſans les tromper & ſans les fâcher. Mais cet art étoit dans ſon caractere bien plus que dans ſes leçons; elle ſavoit mieux le mettre en pratique que l'enſeigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Auſſi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le ſoin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danſe & pour les armes. Quoique leſte & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danſer un menuet. J'avois tellement pris à cauſe de mes cors

l'habitude de marcher du talon que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais avec l'air assez ingambe je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de leçon je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire assaut, & jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne savoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte il me disoit de prendre garde à ce diese, parce qu'anciennement les dieses s'appelloient *des feintes* : quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit *une pause*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus brillant, pour lequel je commençois à sentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au desir de rendre à Maman la vie heureuse, je me plaisois toujours plus auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençois à sentir la gêne de mes leçons. J'ignore

J'ignore si Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clairvoyant mais très-discret, qui ne parloit jamais contre sa pensée mais qui ne la disoit pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paroissoit l'être, & cette conduite ne venoit surement pas de bassesse d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse, il ne pouvoit désapprouver qu'elle agît conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle, il étoit si mûr & si grave, qu'il nous regardoit presque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle savoit que je ne pensois, ne sentois, ne respirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit afin que je l'aimasse de même, & elle appuyoit encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie; & que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce besoin n'étoit pas équivoque : c'étoit uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs étoient en commun. Rien n'en passoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble & d'y vivre exclu-

ſivement devint ſi grande, que ſi dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrieme tout étoit dérangé, & malgré nos liaiſons particulieres les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême confiance réciproque, & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projettante & toujours agiſſante ne nous laiſſoit gueres oiſifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le déſœuvrement n'eſt pas moins le fléau de la ſociété que celui de la ſolitude. Rien ne rétrécit plus l'eſprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracaſſeries, de menſonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la néceſſité de babiller continuellement. Quand tout le monde eſt occupé l'on ne parle que quand on a quelque choſe à dire ; mais quand on ne fait rien il faut abſolument parler toujours, & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuſe. J'oſe même aller plus loin, & je ſoutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-ſeulement que chacun y faſſe quelque choſe, mais quelque choſe qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'eſt ne rien faire, & il faut tout autant de ſoin pour amuſer une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croiſés. Mais quand elle brode, c'eſt autre choſe ; elle s'occupe aſſez pour remplir les intervalles du ſilence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule eſt de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins ſe lever, s'aſſeoir, aller, venir, pirouetter ſur leurs

talons, retourner deux cents fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur minerve à maintenir un intariſſable flux de paroles : la belle occupation ! Ces gens-là, quoi qu'ils faſſent ſeront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers j'allois faire des lacets chez mes voiſines ; ſi je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me diſpenſer de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faiſoit autant les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus ſûr, & je penſe, plus agréable. Enfin que les plaiſans rient s'ils veulent, mais je ſoutiens que la ſeule morale à la portée du préſent ſiecle eſt la morale du bilboquet.

Au reſte, on ne nous laiſſoit gueres le ſoin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence, pour nous en laiſſer quand nous reſtions ſeuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu ſon ancienne fantaiſie d'entrepriſes & de ſyſtêmes. Au contraire, plus ſes beſoins domeſtiques devenoient preſſans, plus pour y pourvoir elle ſe livroit à ſes viſions. Moins elle avoit de reſſources préſentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faiſoit qu'augmenter en elle cette manie, & à meſure qu'elle perdoit le goût des plaiſirs du monde & de la jeuneſſe, elle le remplaçoit par celui des ſecrets & des projets. La maiſon ne déſempliſſoit pas de charlatans, de fabricans, de ſouffleurs, d'entrepreneurs de toute eſpece,

qui, diſtribuant par millions la fortune, finiſſoient par avoir beſoin d'un écu. Aucun ne ſortoit de chez elle à vide, & l'un de mes étonnemens eſt qu'elle ait pu ſuffire auſſi long-tems à tant de profuſions ſans en épuiſer la ſource, & ſans laſſer ſes créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraiſonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambéri un jardin royal de plantes avec un démonſtrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit deſtinée. La poſition de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la Botanique; & Maman qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un college de pharmacie, qui véritablement paroiſſoit très-utile dans un pays auſſi pauvre, où les apothicaires ſont preſque les ſeuls médecins. La retraite du Protomédecin *Groſſi* à Chambéri, après la mort du roi Victor, lui parut favoriſer beaucoup cette idée, & la lui ſuggéra peut-être. Quoi qu'il en ſoit, elle ſe mit à cajoler *Groſſi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus cauſtique & le plus brutal Monſieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en conſultation avec d'autres médecins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Annecy & qui étoit le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme encore mal appris pour un médecin, oſa n'être pas de l'avis de Monſieur le *Proto*. Celui-ci pour toute réponſe lui demanda quand il s'en retournoit, par où il paſſoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre après

l'avoir ſatisfait lui demande à ſon tour s'il y a quelque choſe pour ſon ſervice. Rien, rien, dit *Groſſi*, ſinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre ſur votre paſſage, pour avoir le plaiſir de voir paſſer un âne à cheval. Il étoit auſſi avare que riche & dur. Un de ſes amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes ſûretés. Mon ami, lui dit-il en lui ſerrant le bras & grinçant les dents; quand St. Pierre deſcendroit du Ciel pour m'emprunter dix piſtoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêterois pas. Un jour invité à dîner chez M. le Comte *Picon* Gouverneur de Savoye & très-dévot, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le roſaire, lui en propoſe l'amuſement. Ne ſachant trop que répondre, il fait une grimace affreuſe & ſe met à genoux. Mais à peine avoit-il récité deux *Ave*, que n'y pouvant plus tenir, il ſe leve bruſquement, prend ſa canne & s'en va ſans mot dire. Le Comte *Picon* court après, & lui crie : M. *Groſſi*, *M. Groſſi* reſtez donc; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle! M. le Comte! lui répond l'autre en ſe retournant, vous me donneriez une ange rôti que je ne reſterois pas. Voilà quel étoit M. le Proto-médecin *Groſſi*, que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoiſer. Quoiqu'extrêmement occupé il s'accoutuma à venir très-ſouvent chez elle, prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ſes connoiſſances, en parloit avec eſtime, &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec conſidération pour effacer les impreſſions du paſſé. Car quoique *Anet* ne fût plus ſur le pied d'un domeſtique, on ſavoit qu'il l'avoit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'au-

torité de M. le Proto-médecin, pour donner à ſon égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude *Anet* avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite ſage & circonſpecte, des connoiſſances aſſez étendues en matiere médicale & en botanique, & la faveur du chef de la Faculté, pouvoit raiſonnablement eſpérer de remplir avec applaudiſſement la place de Démonſtrateur Royal des plantes, ſi l'établiſſement projetté avoit lieu, & réellement *Groſſi* en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit pour le propoſer à la Cour que le moment où la paix permettroit de ſonger aux choſes utiles, & laiſſeroit diſpoſer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet dont l'exécution m'eût probablement jetté dans la botanique pour laquelle il me ſemble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renverſent les deſſeins les mieux concertés. J'étois deſtiné à devenir par degrés un exemple des miſeres humaines. On diroit que la Providence qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de ſa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une courſe qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi, plante rare qui ne croît que ſur les Alpes, & dont M. *Groſſi* avoit beſoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleuréſie dont le Génipi ne put le ſauver, quoiqu'il y ſoit, dit-on, ſpécifique; & malgré tout l'art de *Groſſi*, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les ſoins infinis que nous prîmes de lui ſa bonne maîtreſſe & moi, il mourut le cinquieme jour entre nos mains après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres



Le Barbier, l'ainé, Inv. 1783. Ingouf Junior, Sculp.

Chères et précieuses larmes! elles furent entendues et coulèrent toutes dans mon cœur.

exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zele qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable & rare en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus sincere, & tout d'un coup au milieu de l'entretien j'eus la vile & indigne pensée que j'héritois de ses nippes, & sur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot, le désintéressement & la noblesse d'ame étant des qualités que le défunt avoit éminemment possédées. La pauvre femme sans rien répondre se tourna de l'autre côté & se mit à pleurer. Cheres & précieuses larmes! Elles furent entendues, & coulerent toutes dans mon cœur; elles y laverent jusqu'aux dernieres traces d'un sentiment bas & mal-honnête; il n'y en est jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte causa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ses affaires ne cesserent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui maintenoit l'ordre dans la maison de sa maîtresse. On craignoit sa vigilance, & le gaspillage étoit moindre. Elle-même craignoit

ſa cenſure & ſe contenoit davantage dans ſes diſſipations. Ce n'étoit pas aſſez pour elle de ſon attachement, elle vouloit conſerver ſon eſtime, & elle redoutoit le juſte reproche qu'il oſoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le ſien. Je penſois comme lui, je le diſois même; mais je n'avois pas le même aſcendant ſur elle, & mes diſcours n'en impoſoient pas comme les ſiens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre ſa place, pour laquelle j'avois auſſi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étois peu ſoigneux, j'étois fort timide, tout en grondant à-part-moi, je laiſſois tout aller comme il alloit. D'ailleurs j'avois obtenu la même confiance, mais non pas la même autorité. Je voyois le déſordre, j'en gémiſſois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raiſonnable, & quand je voulois me mêler de faire le cenſeur, Maman me donnoit de petits ſoufflets de careſſes, m'appelloit ſon petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le ſentiment profond de la détreſſe où ſes dépenſes peu meſurées devoient néceſſairement la jetter tôt ou tard, me fit une impreſſion d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inſpecteur de ſa maiſon, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me ſuis toujours ſenti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bouraſques; mais juſqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété ſi j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à prendre du ſouci de ma bourſe. Je

devenois

devenois vilain par un motif très-noble; car en vérité je ne ſongeois qu'à ménager à Maman quelque reſſource dans la cataſtrophe que je prévoyois. Je craignois que ſes créanciers ne fiſſent ſaiſir ſa penſion, qu'elle ne fût tout-à-fait ſupprimée, & je m'imaginois, ſelon mes vues étroites, que mon petit magot lui ſeroit alors d'un grand ſecours. Mais pour le faire & ſur-tout pour le conſerver, il falloit me cacher d'elle; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût ſu que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt ſans ceſſe juſqu'au moment de le mettre à ſes pieds. Mais j'étois ſi mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres eſpeces. Je venois tout honteux rapporter à la bourſe commune mon petit tréſor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre choſe pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réuſſiroit jamais & ſeroit pour elle une mince reſſource, je ſentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettte en état de pourvoir par moi-même à ſa ſubſiſtance, quand, ceſſant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureuſement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obſtinois à chercher follement ma fortune dans la muſique, & ſentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'auſſi-

tôt que je ferois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célébre, un Orphée moderne dont les sons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissoit pour moi, commençant à lire passablement la musique, étoit d'apprendre la composition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enseigner; car avec mon Rameau seul je n'espérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit personne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconséquences dont ma vie est remplie, & qui m'ont fait si souvent aller contre mon but, lors même que j'y pensois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* son maître de composition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon, & qui l'est maintenant de la chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, & cette idée me parut si raisonnable que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation, je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit cents francs: j'accélérois sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illusion étoit entiere de ma part & même de la sienne. Nous étions persuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* encore à Annecy & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renseignement me contenter d'une Messe à quatre parties de sa composition & de sa main qu'il m'avoit laissée. Avec cette recommandation je vais à Besançon passant par Geneve où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon pere, qui me reçut comme à son ordinaire, & se chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Besançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ses instructions & m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer quand j'apprends par une lettre de mon pere que ma malle a été saisie & confisquée aux *Rousses*, Bureau de France sur les frontieres de Suisse. Effrayé de cette nouvelle j'employe les connoissances que je m'étois faites à Besançon pour savoir le motif de cette confiscation; car bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir sur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire, car c'est un fait curieux.

Je voyois à Chambéri un vieux Lyonnois, fort bon homme appellé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Visa* sous la régence, & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadastre. Il avoit vécu dans le monde; il avoit des talens, quelque savoir, de la douceur, de la politesse, il savoit la musique, & comme j'étois de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal-léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correspondances qui lui fournissoient ces petits riens, ces nouveautés éphémeres qui courent on

ne fait pourquoi, qui meurent on ne ſait comment, ſans que jamais perſonne y repenſe quand on a ceſſé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman, il me faiſoit ſa cour en quelque ſorte, & pour ſe rendre agréable il tâchoit de me faire aimer ces fadaiſes, pour leſquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'eſt arrivé de la vie d'en lire une à moi ſeul. Malheureuſement un de ces maudits papiers reſta dans la poche de veſte d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en regle avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janſéniſte aſſez plate de la belle ſcene du Mitridate de *Racine*. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laiſſé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confiſquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal, où, ſuppoſant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & diſtribué en France, ils s'étendoient en ſaintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Egliſe, & en éloges de leur pieuſe vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouverent ſans doute que mes chemiſes ſentoient auſſi l'héréſie; car en vertu de ce terrible papier tout fut confiſqué, ſans que jamais j'aye eu ni raiſon ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adreſſa demandoient tant d'inſtructions, de renſeignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conſervé le procès-verbal du bureau des Rouſſes. C'étoit une piece à figurer avec diſtinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambéri tout de ſuite ſans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard*, & tout bien peſé, voyant le malheur me ſuivre dans toutes mes entrepriſes, je réſolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir ſa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme ſi j'avois rapporté des tréſors, remonta peu-à-peu ma petite garderobe, & mon malheur, aſſez grand pour l'un & pour l'autre, fut preſque auſſi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi ſur mes projets de muſique, je ne laiſſois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits eſſais de compoſition dont le ſuccès m'encouragea. Le Comte de *Bellegarde* fils du Marquis d'*Antremont*, étoit revenu de Dreſde après la mort du roi *Auguſte*. Il avoit vécu long-tems à Paris, il aimoit extrêmement la muſique, & avoit pris en paſſion celle de *Rameau*. Son frere le Comte de *Nangis* jouoit du violon, Madame la Comteſſe de *la Tour* leur ſœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambéri la muſique à la mode, & l'on établit une maniere de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction; mais on s'apperçut bientôt qu'elle paſſoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laiſſois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une piece bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choſes d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Meſſieurs ne purent croire que liſant ſi mal la muſique, je fuſſe en état d'en compoſer de

paſſable, & ils ne douterent pas que je ne me fuſſe fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la choſe, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avoit tranſpoſée, diſoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre baſſe, la tranſpoſition rendant celle de *Clerambault* impraticable ſur l'inſtrument; je répondis que c'étoit un travail conſidérable & qui ne pouvoit être fait ſur-le-champ. Il crut que je cherchois une défaite & me preſſa de lui faire au moins la baſſe d'un récitatif. Je la fis donc, mal ſans doute, parce qu'en toute choſe il me faut pour bien faire, mes aiſes & la liberté; mais je la fis du moins dans les regles, & comme il étoit préſent, il ne put douter que je ne ſuſſe les élémens de la compoſition. Ainſi je ne perdis pas mes écoliers, mais je me refroidis un peu ſur la muſique, voyant qu'on faiſoit un concert & que l'on s'y paſſoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que, la paix étant faite, l'armée Françoiſe repaſſa les monts. Pluſieurs Officiers vinrent voir Maman; entr'autres M. le Comte de *Lautrec* colonel du régiment d'Orléans, depuis Plénipotentiaire à Geneve, & enfin Maréchal de France, auquel elle me préſenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéreſſer beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choſes, dont il ne s'eſt ſouvenu que la derniere année de ſa vie, lorſque je n'avois plus beſoin de lui. Le jeune Marquis de *Sennecterre*, dont le pere étoit alors Ambaſſadeur à Turin, paſſa dans le même tems à Chambéri. Il dîna chez Madame de *Menthon*; j'y dînois auſſi ce jour-là. Après le dîné il fut queſtion de mu-

sique ; il la savoit très-bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans sa nouveauté ; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me proposant d'exécuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba sur ce morceau célebre à deux chœurs :

La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit ; combien voulez-vous faire de parties ? Je ferai pour ma part ces six-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoise, & quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems six parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique que de sauter ainsi légérement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'œil à la fois sur toute une partition. A la maniere dont je me tirai de cette entreprise, M. de *Senneclerre* dut être tenté de croire que je ne savois pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il vouloit donner à Mlle. de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanson ; je l'écrivis, même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'étoit pourtant une chose très-simple. Au fond je savois fort bien la musique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais sur rien, & qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoi qu'il en

foit je fus fenfible à l'honnête foin qu'il prit d'effacer dans l'efprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue ; & douze ou quinze ans après me rencontrant avec lui dans diverfes maifons de Paris, je fus tenté plufieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le fouvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là. Je craignis de renouveller fes regrets en lui rappellant l'ufage qu'il en avoit fu faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon exiftence paffée avec la préfente. Quelques amitiés de ce tems-là prolongées jufqu'à celui-ci me font devenues bien précieufes. Elles m'ont fouvent fait regretter cette heureufe obfcurité où ceux qui fe difoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaifons avec un homme connu, ou par le defir fecret de trouver ainfi plus d'occafions de lui nuire. C'eft d'ici que je date ma premiere connoiffance avec mon vieux ami *Gauffecourt* qui m'eft toujours refté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours refté ! non. Hélas ! je viens de le perdre. Mais il n'a ceffé de m'aimer qu'en ceffant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* étoit un des hommes les plus aimables qui aient exifté. Il étoit impoffible de le voir fans l'aimer, & de vivre avec lui fans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une phyfionomie plus ouverte, plus careffante, qui eût plus de férénité, qui marquât plus de fentiment & d'efprit, qui infpirât plus de confiance. Quelque réfervé qu'on pût être on ne pouvoit dès la premiere vue fe défendre d'être auffi familier

avec

avec lui que si on l'eût connu depuis vingt ans, & moi qui avois tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accent, son propos accompagnoient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de basse étoffée & mordante qui remplissoit l'oreille & sonnoit au cœur. Il est impossible d'avoir une gaîté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus simples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractere officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zele ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvoit servir, & sachant faire très-adroitement ses propres affaires en faisant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un simple horloger & avoit été horloger lui-même. Mais sa figure & son mérite l'appelloient dans une autre sphere où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoissance avec M. de la *Closure*, Résident de France à Geneve qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoissances qui lui furent utiles, & par lesquelles il parvint à avoir la fourniture des sels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rente. Sa fortune, assez belle, se borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la presse y étoit; il eut à choisir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare, & de plus honorable pour lui fut qu'ayant des liaisons dans tous les états, il fut par-tout chéri, recherché de tout le monde sans jamais être envié ni haï de personne, & je crois qu'il est mort sans avoir eu de sa vie un seul ennemi.

Heureux homme ! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où ſe raſſemble la bonne compagnie des pays voiſins. Lié avec toute la nobleſſe de Savoye, il venoit d'Aix à Chambéri voir le Comte de *Bellegarde* & ſon pere le Marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoiſſance avec lui. Cette connoiſſance qui ſembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue ſe renouvella dans l'occaſion que je dirai & devint un véritable attachement. C'eſt aſſez pour m'autoriſer à parler d'un ami avec qui j'ai été ſi étroitement lié : mais quand je ne prendrois aucun intérêt perſonnel à ſa mémoire, c'étoit un homme ſi aimable & ſi heureuſement né que pour l'honneur de l'eſpece humaine je la croirois toujours bonne à conſerver. Cet homme ſi charmant avoit pourtant ſes défauts ainſi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéreſſant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque choſe à lui pardonner.

Une autre liaiſon du même tems n'eſt pas éteinte, & me leurre encore de cet eſpoir du bonheur temporel qui meurt ſi difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable eut la fantaiſie d'apprendre la muſique, ou plutôt de faire connoiſſance avec celui qui l'enſeignoit. Avec de l'eſprit, & du goût pour les belles connoiſſances, M. de *Conzié* avoit une douceur de caractere qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaiſon fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philoſophie qui commençoit à fermenter dans ma tête & qui n'attendoit qu'un peu de culture

& d'émulation pour se développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de disposition pour la musique; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passoient à toute autre chose qu'à solfier. Nous déjeûnions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, & pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le Prince Royal de Prusse faisoit du bruit alors; nous nous entretenions souvent de ces deux hommes célebres dont l'un depuis peu sur le trône s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu se montrer, & dont l'autre, aussi décrié qu'il est admiré maintenant, nous faisoit plaindre sincérement le malheur qui sembloit le poursuivre, & qu'on voit si souvent être l'apanage des grands talens. Le Prince de Prusse avoit été peu heureux dans sa jeunesse, & Voltaire sembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le desir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet Auteur dont j'étois enchanté. Quelque tems après parurent ses Lettres philosophiques; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restoit encore une humeur un peu volage, un desir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourrissoit le train de la maison de Madame de *Warens*, trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui

affluoient journellement de toutes parts, & la perſuaſion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à ſa maniere, me faiſoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant ſuccédé à Claude *Anet* dans la confidence de ſa maîtreſſe je ſuivois de plus près l'état de ſes affaires, j'y voyois un progrès en mal dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, preſſé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ſes pieds, je lui avois fortement repréſenté la cataſtrophe qui la menaçoit, je l'avois vivement exhortée à réformer ſa dépenſe, à commencer par moi, à ſouffrir plutôt un peu tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ſes dettes & ſes créanciers, de s'expoſer ſur ſes vieux jours à leurs vexations & à la miſere. Senſible à la ſincérité de mon zele elle s'attendriſſoit avec moi, & me promettoit les plus belles choſes du monde. Un croquant arrivoit-il? à l'inſtant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me reſtoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois prévenir? je m'éloignois de la maiſon dont je ne pouvois garder la porte; je faiſois de petits voyages à Nion, à Geneve, à Lyon, qui m'étourdiſſant ſur ma peine ſecrete, en augmentoient en même tems le ſujet par ma dépenſe. Je puis jurer que j'en aurois ſouffert tous les retranchemens avec joie, ſi Maman eût vraiment profité de cette épargne, mais certain que ce que je me refuſois paſſoit à des fripons, j'abuſois de ſa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu ſauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman seule m'en eût fourni de reste, tant elle avoit par-tout de liaisons, de négociations, d'affaires, de commissions à donner à quelqu'un de sûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller; cela ne pouvoit manquer de faire une vie assez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoissances qui m'ont été dans la suite agréables ou utiles: entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas assez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi; celle du bon *Parisot* dont je parlerai dans son tems: à Grenoble celle de Madame *Deybens* & de Madame la Présidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'esprit, & qui m'eût pris en amitié si j'avois été à portée de la voir plus souvent: à Geneve celle de M. de la *Closure* Résident de France, qui me parloit souvent de ma mere dont malgré la mort & le tems, son cœur n'avoit pu se déprendre; celle des deux *Barrillot*, dont le pere, qui m'appelloit son petit-fils, étoit d'une société très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens se jetterent dans les deux partis contraires; le fils dans celui de la Bourgeoisie, le pere dans celui des Magistrats, & lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Geneve, le pere & le fils sortir armés de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour se rendre à son quartier, surs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, exposés à s'entr'égorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive que je jurai de ne

trempor jamais dans aucune guerre civile, & de ne foutenir jamais au-dedans la liberté par les armes, ni de ma perfonne ni de mon aveu, fi jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce ferment dans une occafion délicate, & l'on trouvera, du moins je le penfe, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette premiere fermentation de patriotifme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge que j'ai oublié de mettre à fa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années paffé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charleftown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre coufin étoit auffi mort au fervice du roi de Pruffe, & ma tante perdit ainfi fon fils & fon mari prefque en même tems. Ces pertes réchaufferent un peu fon amitié pour le plus proche parent qui lui reftât & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve je logeois chez elle & je m'amufois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laiffés. J'y trouvai beaucoup de pieces curieufes & des lettres dont affurément on ne fe douteroit pas. Ma tante qui faifoit peu de cas de ces paperaffes, m'eût laiffé tout emporter fi j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-pere *Bernard* le miniftre, & entr'autres les œuvres pofthumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes fcholies qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre eft refté parmi ceux de Madame de *Warens*; j'ai

toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux Micheli *Ducret*, homme d'un grand talent, savant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magistrats de Geneve, & mort derniérement dans la forteresse d'Arberg où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Geneve, à la grande risée des gens du métier qui ne savent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de cette magnifique entreprise. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire son avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la poste par ordre du Petit Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du Cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque tems après le directeur de la douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commere. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'Avocat, je tâ-

chois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une piece rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve qui savoient les secrets de l'Etat. Cependant par une demi-réserve dont j'aurois peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuscrite, & qu'il ne falloit à M. l'Avocat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtise de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chose & transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la Cour de Turin, cette piece, plus curieuse cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser de maniere ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureusement de tous les futurs contingens, un des moins probables est qu'un jour le roi de Sardaigne assiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impossibilité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon entre la musique, les magistéres, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois

quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoiſſance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve j'allois de tems en tems voir en paſſant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon émulation naiſſante par des nouvelles toutes fraîches de la République des Lettres tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois auſſi beaucoup à Chambéri un Jacobin profeſſeur de Phyſique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, & qui faiſoit ſouvent de petites expériences qui m'amuſoient extrêmement. Je voulus à ſon exemple faire de l'encre de ſympathie. Pour cet effet après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau, je la bouchai bien. L'efferveſcence commença preſque à l'inſtant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher mais je n'y fus pas à tems; elle me ſauta au viſage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux, j'en faillis mourir. Je reſtai aveugle plus de ſix ſemaines, & j'appris ainſi à ne pas me mêler de Phyſique expérimentale ſans en ſavoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma ſanté, qui depuis quelque tems s'altéroit ſenſiblement. Je ne ſais d'où venoit qu'étant bien conformé par le coffre & ne faiſant d'excès d'aucune eſpece, je déclinois à vue d'œil. J'ai une aſſez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aiſe; cependant j'avois la courte haleine, je me ſentois oppreſſé: je ſoupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du ſang; la fievre lente ſurvint & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber

dans cet état à la fleur de l'âge, fans avoir aucun vifcere vicié, fans avoir rien fait pour détruire fa fanté?

L'épée ufe le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon hiftoire. Mes paffions m'ont fait vivre, & mes paffions m'ont tué. Quelles paffions dira-t-on? Des riens: les chofes du monde les plus puériles; mais qui m'affectoient comme s'il fe fût agi de la poffeffion d'Hélene ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes fens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les befoins de l'amour me dévoroient au fein de la jouiffance. J'avois une tendre mere, une amie chérie, mais il me falloit une maîtreffe. Je me la figurois à fa place; je me la créois de mille façons pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes defirs fe feroient éteints; j'aurois fanglotté de tendreffe, mais je n'aurois pas joui. Jouir! Ce fort eft-il fait pour l'homme? Ah fi jamais une feule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle exiftence y eût pu fuffire; je ferois mort fur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour fans objet, & c'eft peut-être ainfi qu'il épuife le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de fon imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer fa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination qui va toujours au devant des malheurs, me montroit celui-là fans ceffe dans tout fon excès & dans toutes fes fuites. Je me voyois d'avance forcément féparé par la mifere de celle à qui j'avois confacré ma

vie, & ſans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les deſirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La muſique étoit pour moi une autre paſſion moins fougueuſe mais non moins conſumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obſcurs livres de Rameau, par mon invincible obſtination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refuſoit toujours, par mes courſes continuelles, par les compilations immenſes que j'entaſſois, paſſant très-ſouvent à copier les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choſes permanentes, tandis que toutes les folies qui paſſoient dans mon inconſtante tête, les goûts fugitifs d'un ſeul jour, un voyage, un concert, un ſoupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaiſirs ou dans mes affaires devenoit pour moi tout autant de paſſions violentes, qui dans leur impétuoſité ridicule me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur & ſouvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais ſang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé ſous Pierre-le-Grand à la Cour de Ruſſie; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aye jamais vus, toujours plein de projets auſſi foux que lui, qui faiſoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambéri pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman comme de raiſon, & pour ſes tréſors de zéros qu'il lui prodiguoit gé-

néreusement, lui tiroit ses pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi cela n'est pas difficile: il n'y avoit sorte de bassesse qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de me proposer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'essayai presque malgré moi, & après avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut si rapide qu'avant la fin de la premiere séance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage: me voilà forcené des échecs. J'achete un échiquier: j'achete le calabrois; je m'enferme dans ma chambre, j'y passe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré, à jouer seul sans relâche & sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables je vais au café, maigre, jaune, & presque hébêté. Je m'essaye, je rejoue avec M. *Bagueret*: il me bat une fois, deux fois, vingt fois; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée, & après m'être épuisé de fatigue je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste, que j'aye abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette premiere séance, & je me suis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siecles que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà du tems bien employé,

direz-vous ! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer sortant de ma chambre j'avois l'air d'un déterré, & suivant le même train je n'aurois pas resté déterré long-tems. On conviendra qu'il est difficile, & sur-tout dans l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affoiblir je devins plus tranquille & perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie; les vapeurs succéderent aux passions; ma langueur devint tristesse; je pleurois & soupirois à propos de rien; je sentois la vie m'échapper sans l'avoir goûtée; je gémissois sur l'état où je laissois ma pauvre Maman, sur celui où je la voyois prête à tomber; je puis dire que la quitter & la laisser à plaindre étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me soigna comme jamais mere n'a soigné son enfant, & cela lui fit du bien à elle-même, en faisant diversion aux projets & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, si alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu senti les malheurs. Mon ame paisible pouvoit partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes qui empoisonne la vie & la mort. J'avois la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois sur son sort je serois mort comme j'aurois pu m'endormir, & ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux & tendre qui en tem-

péroit l'amertume. Je lui disois : vous voilà dépositaire de tout mon être; faites en sorte qu'il soit heureux. Deux ou trois fois quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à sa chambre, pour lui donner sur sa conduite des conseils, j'ose dire pleins de justesse & de sens, mais où l'intérêt que je prenois à son sort se marquoit mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étoient ma nourriture & mon remede, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, & tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu; content & calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur & la résignation à la Providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là!

A force de soins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me sauva, & il est certain qu'elle seule pouvoit me sauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis; les choses dont notre bonheur dépend se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas possible; mais il prit je ne sais quoi de plus intime, de plus touchant

dans sa grande simplicité. Je devenois tout-à-fait son œuvre, tout-à-fait son enfant, & plus que si elle eût été ma vraie mere. Nous commençâmes sans y songer à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun, & sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur & tous nos desirs à cette possession mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle qui sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on est soi, & qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours & des miens? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit son empire. Mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, graces au Ciel, un intervalle; court & précieux intervalle! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie; un reste de fievre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chere, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistoit le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je

voyois, je ſentois même que dans une maiſon ſombre & triſte, la continuelle ſolitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triſte auſſi. Le remede à cela ſe préſenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait & vouloit que j'allaſſe le prendre à la campagne. J'y conſentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas proprement à la campagne, entouré de maiſons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raiſon d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faiſant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui propoſai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une ſolitude agréable, dans quelque petite maiſon aſſez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que ſon bon ange & le mien me ſuggéroit, nous eût vraiſemblablement aſſuré des jours heureux & tranquilles, juſqu'au moment où la mort devoit nous ſéparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir paſſé ſa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret; & moi, par un aſſemblage de maux de toute eſpece, je devois être un jour en exemple à quiconque inſpiré du ſeul amour du bien public & de la juſtice, oſe, fort de ſa ſeule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes ſans s'étayer par des cabales, ſans s'être fait des partis pour le protéger. Une

Une malheureuſe crainte la retint. Elle n'oſa quitter ſa vilaine maiſon de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite eſt charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma priſon je riſque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins beſoin d'y venir ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite penſion au Comte de ***. pour qu'il me laiſſe la mienne. Cherchons quelque réduit aſſez loin de la ville, pour vivre en paix, & aſſez près pour y revenir toutes les fois qu'il ſera néceſſaire. Ainſi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambéri, mais retirée & ſolitaire comme ſi l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux aſſez élevés eſt un petit vallon nord & ſud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte ſont quelques maiſons éparſes fort agréables pour quiconque aime un aſyle un peu ſauvage & retiré. Après avoir eſſayé deux ou trois de ces maiſons, nous choiſîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au ſervice, appellé M. *Noiret*. La maiſon étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terraſſe, une vigne au-deſſus, un verger au-deſſous, vis-à-vis un petit bois de Châtaigners, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems & les dates, nous en prîmes poſſeſſion vers la fin de l'été de 1736. J'étois tranſporté, le pre-

mier jour que nous y couchâmes. O Maman ! dis-je à cette chere amie en l'embraſſant & l'inondant de larmes d'attendriſſement & de joie : ce ſéjour eſt celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquieme Livre.



LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIEME.

Hoc erat in votis : modus agri non ità magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus aquæ fons;
Et paululùm ſylvæ ſuper his foret.

JE ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecere;* mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit aſſez pour moi de la jouiſſance, & il y a long-tems que j'ai dit & ſenti que le propriétaire & le poſſeſſeur ſont ſouvent deux perſonnes très-différentes; même en laiſſant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paiſibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & ſi regrettés! Ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon ſouvenir s'il eſt poſſible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive ſucceſſion. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit ſi touchant & ſi ſimple;

pour redire toujours les mêmes choſes & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant ſans ceſſe ? Encore ſi tout cela conſiſtoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni penſé même, mais goûté, mais ſenti, ſans que je puiſſe énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce ſentiment même. Je me levois avec le ſoleil & j'étois heureux, je me promenois & j'étois heureux, je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux, je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je liſois, j'étois oiſif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me ſuivoit par-tout; il n'étoit dans aucune choſe aſſignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un ſeul inſtant.

Rien de tout ce qui m'eſt arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & penſé tout le tems qu'elle a duré n'eſt échappé de ma mémoire. Les tems qui précédent & qui ſuivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confuſément ; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeuneſſe alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compenſe par ces doux ſouvenirs l'eſpoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les ſeuls retours du paſſé peuvent me flatter, & ces retours ſi vifs & ſi vrais dans l'époque dont je parle, me font ſouvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces ſouvenirs un ſeul exemple qui pourra

faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, & je la suivois à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, & craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie & me dit; voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, & près de trente ans se sont passés sans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. *Du Peyrou*, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *ah voilà de la pervenche !* & c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du transport, mais il en ignoroit la cause ; il l'apprendra je l'espere, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma premiere santé. J'étois languissant; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede; je me mis à l'eau, & si peu discrétement qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allois à la fontaine

avec un grand gobelet, & j'en buvois ſucceſſivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à paſſer, comme ſont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis ſi bien qu'en moins de deux mois je me détruiſis totalement l'eſtomac que j'avois eu très-bon juſqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus eſpérer de guérir. Dans ce même tems il m'arriva un accident auſſi ſingulier par lui-même que par ſes ſuites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dreſſant une petite table ſur ſon pied je ſentis dans tout mon corps une révolution ſubite & preſque inconcevable. Je ne ſaurois mieux la comparer qu'à une eſpece de tempête qui s'éleva dans mon ſang & gagna dans l'inſtant tous mes membres. Mes arteres ſe mirent à battre d'une ſi grande force, que non-ſeulement je ſentois leur battement, mais que je l'entendois même & ſur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles ſe joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple, ſavoir : un bourdonnement grave & ſourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un ſifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire & dont je pouvois aiſément compter les coups ſans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit ſi grand qu'il m'ôta la fineſſe d'ouïe que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait ſourd, mais dur d'oreille, comme je le ſuis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma ſurpriſe & de mon effroi. Je me crus

mort ; je me mis au lit ; le médecin fut appellé ; je lui contai mon cas en frémissant & le jugeant sans remede. Je crois qu'il en pensa de même, mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout ; puis en conséquence de sa sublime théorie il commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plût de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéroit si peu que je m'en lassai bientôt, & au bout de quelques semaines voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'est-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, & qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de tems à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un tems sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible, & cela se pouvoit par une singuliere faveur de la nature, qui dans un état si funeste m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, & en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme, & ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes passions, & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet

qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir & que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation & d'espoir. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chose en systême n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion, & ce systême étoit composé d'idées très-disparates, les unes très-saines, les autres très-folles, de sentimens relatifs à son caractere, & de préjugés venus de son éducation. En général les croyans font Dieu comme ils sont eux-mêmes, les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer parce qu'ils voudroient damner tout le monde : les ames aimantes & douces n'y croyent gueres, & l'un des étonnemens dont je ne reviens point est de voir le bon *Fénelon* en parler dans son Télémaque, comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'espere qu'il mentoit alors ; car enfin quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame sans fiel qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé, ne voyoit que clémence & miséricorde où les dévots ne voyent

que

que justice & punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre étoit que sans croire à l'enfer elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne savoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre, les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption est détruite par ce systême, que la base du Christianisme vulgaire en est ébranlée, & que le Catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant étoit bonne catholique ou prétendoit l'être, & il est sûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jésus-Christ lui paroissoit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embrassée, elle en admettoit sincérement toute la profession de foi ; mais quand on venoit à la discussion de chaque article, il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Eglise, toujours en s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoteries, & qui souvent embarrassoit jusqu'à son confesseur ; car elle ne lui déguisoit rien. Je suis bonne catholi-

que, lui disoit-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puissances de mon ame les décisions de Sainte Mere Eglise. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit suivie, tant elle s'adaptoit bien à son caractere. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimoit à obéir, & s'il ne lui eût pas été permis, prescrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, & sans même en avoir plus de scrupule que de desir. Je sais que force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses, mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, & qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes & j'ose dire les plus édifiantes elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, & puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant: tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu.

Quoique ſur ce point je ne fuſſe aſſurément pas de ſon avis, j'avoue que je n'oſois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la regle pour les autres en tâchant de m'en excepter; mais outre que ſon tempérament prévenoit aſſez l'abus de ſes principes, je ſais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que reclamer l'exception pour moi c'étoit la lui laiſſer pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reſte, je compte ici par occaſion cette inconſéquence avec les autres, quoi qu'elle ait eu toujours peu d'effet dans ſa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout; mais j'ai promis d'expoſer fidellement ſes principes, & je veux tenir cet engagement: je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois beſoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ſes ſuites, je puiſois avec ſécurité dans cette ſource de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait; j'aurois voulu tranſporter toute en elle ma vie que je ſentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la perſuaſion qu'il me reſtoit peu de tems à vivre, de ma profonde ſécurité ſur mon ſort à venir, réſultoit un état habituel très-calme & ſenſuel même, en ce qu'amortiſſant toutes les paſſions qui portent au loin nos craintes & nos eſpérances, il me laiſſoit jouir ſans inquiétude & ſans trouble du peu de jours qui m'étoient laiſſés. Une choſe contribuoit à les rendre plus agréables; c'étoit le ſoin de nourrir ſon goût pour la campagne par tous les amuſemens que j'y pouvois raſſembler. En lui faiſant aimer ſon jardin, ſa baſſe-cour, ſes pigeons, ſes vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela,

& ces petites occupations qui remplissoient ma journée sans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait, & tous les remedes pour conserver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela se pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amuserent le reste de cette année, & nous attacherent de plus en plus à la vie rustique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous serions allés en exil. Moi surtout qui doutant de revoir le printems croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre & les arbres, & sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems mes écolieres, ayant perdu le goût des amusemens & des sociétés de la ville, je ne sortois plus, je ne voyois plus personne, excepté Maman, & M. *Salomon* devenu depuis peu son médecin & le mien, honnête homme, homme d'esprit, grand Cartésien, qui parloit assez bien du systême du monde, & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot & niais remplissage des conversations ordinaires ; mais des conversations utiles & solides m'ont toujours fait grand plaisir, & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon* ; il me sembloit que j'anticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux en-

tendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux ſciences, m'étoient les plus convenables; tels étoient particuliérement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du pere *Lami* intitulé, *Entretiens ſur les Sciences.* C'étoit une eſpece d'introduction à la connoiſſance des livres qui en traitent. Je le lus & le relus cent fois; je réſolus d'en faire mon guide. Enfin je me ſentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irréſiſtible, & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que ſi j'avois dû toujours vivre. On diſoit que cela me faiſoit du mal; je crois, moi, que cela me fit du bien, & non-ſeulement à mon ame, mais à mon corps; car cette application pour laquelle je me paſſionnois me devint ſi délicieuſe, que, ne penſant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il eſt pourtant vrai que rien ne me procuroit un ſoulagement réel; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penſer au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépériſſement ſucceſſif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort ſeule pouvoit arrêter.

Non-ſeulement cette opinion me détacha de tous les vains ſoins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remedes, auxquels on m'avoit juſqu'alors ſoumis malgré moi. *Salomon* convaincu que ſes drogues ne pouvoient me ſauver, m'en épargna le déboire, & ſe contenta d'amuſer la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'eſpoir du malade, & maintiennent

le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime, je repris l'usage du vin, & tout le train de vie d'un homme en ſanté ſelon la meſure de mes forces, ſobre ſur toute choſe, mais ne m'abſtenant de rien. Je ſortis même & recommençai d'aller voir mes connoiſſances, ſur-tout M. de *Conzié* dont le commerce me plaiſoit fort. Enfin, ſoit qu'il me parût beau d'apprendre juſqu'à ma derniere heure, ſoit qu'un reſte d'eſpoir de vivre ſe cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude ſembloit l'animer, & je me preſſois d'amaſſer un peu d'acquis pour l'autre monde, comme ſi j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appellé *Bouchard* où ſe rendoient quelques gens de lettres, & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'aſſortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'euſſe le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons eſt inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi reſſuſciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes aſſez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du roſſignol. Dès-lors je ne crus plus mourir; & réellement il eſt ſingulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup ſouffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me ſentant plus mal qu'à l'ordinaire: quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible je repris mes fonctions champêtres, mais d'une maniere proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avois donné six coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé, mes battemens redoubloient, & le sang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vîte me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai si fort que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivoient par-tout & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête, & enfin malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortege me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. J'en fis usage; mais d'une maniere moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'Auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il les pui-

ſoit dans d'autres livres à meſure qu'il en avoit beſoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque inſtant, forcé de courir inceſſamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixieme page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiſer des bibliothéques. Cependant je m'obſtinai ſi bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien ſavoir. Heureuſement je m'apperçus que j'enfilois une fauſſe route qui m'égaroit dans un labyrinthe immenſe, & j'en ſortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les ſciences, la premiere choſe qu'on ſent en s'y livrant c'eſt leur liaiſon qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, & que l'une ne peut ſe paſſer de l'autre. Quoique l'eſprit humain ne puiſſe ſuffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, ſi l'on n'a quelque notion des autres, dans la ſienne même on ſe trouve ſouvent dans l'obſcurité. Je ſentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie j'allois la diviſant dans ſes branches; je vis qu'il falloit faire tout le contraire; les prendre chacune ſéparément, & les pourſuivre chacune à part juſqu'au point où elles ſe réuniſſent. Ainſi je revins à la ſyntheſe ordinaire; mais j'y revins en homme qui ſait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoiſſance, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécuſſe ou que je mouruſſe, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien ſavoir à près de vingt-cinq ans & vouloir

tout

tout apprendre, c'eſt s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne ſachant à quel point le ſort ou la mort pouvoit arrêter mon zele, je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choſes, tant pour ſonder mes diſpoſitions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas penſé ; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne ſois pas né pour l'étude ; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'eſt impoſſible de m'occuper demi-heure de ſuite avec force du même ſujet, ſur-tout en ſuivant les idées d'autrui ; car il m'eſt arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes & même avec aſſez de ſuccès. Quand j'ai ſuivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon eſprit l'abandonne & ſe perd dans les nuages. Si je m'obſtine, je m'épuiſe inutilement ; les éblouiſſemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des ſujets différens ſe ſuccedent, même ſans interruption, l'un me délaſſe de l'autre, & ſans avoir beſoin de relâche je les ſuis plus aiſément. Je mis à profit cette obſervation dans mon plan d'études, & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour & ne me fatiguois jamais. Il eſt vrai que les ſoins champêtres & domeſtiques faiſoient des diverſions utiles ; mais dans ma ferveur croiſſante je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude & de m'occuper à la fois de deux choſes, ſans ſonger que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment & dont j'ex-

cede ſouvent mon lecteur, je mets pourtant une diſcrétion dont il ne ſe douteroit gueres ſi je n'avois ſoin de l'en avertir. Ici par exemple je me rappelle avec délices tous les différens eſſais que je fis pour diſtribuer mon tems de façon que j'y trouvaſſe à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit poſſible, & je puis dire que ce tems où je vivois dans la retraite & toujours malade fut celui de ma vie où je fus le moins oiſif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois ſe paſſerent ainſi à tâter la pente de mon eſprit & à jouir dans la plus belle ſaiſon de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je ſentois ſi bien le prix, de celui d'une ſociété auſſi libre que douce, ſi l'on peut donner le nom de ſociété à une auſſi parfaite union, & de celui des belles connoiſſances que je me propoſois d'acquérir ; car c'étoit pour moi comme ſi je les avois déjà poſſédées ; ou plutôt c'étoit mieux encore, puiſque le plaiſir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut paſſer ſur ces eſſais qui tous étoient pour moi des jouiſſances, mais trop ſimples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup le vrai bonheur ne ſe décrit pas, il ſe ſent, & ſe ſent d'autant mieux qu'il peut le moins ſe décrire, parce qu'il ne réſulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il eſt un état permanent. Je me répete ſouvent, mais je me répéterois bien davantage, ſi je diſois la même choſe autant de fois qu'elle me vient dans l'eſprit. Quand enfin mon train de vie ſouvent changé eût pris un cours uniforme, voici à-peu-près quelle en fut la diſtribution.

Je me levois tous les matins avant le soleil. Je montois par un verger voisin dans un très-joli chemin qui étoit au-dessus de la vigne & suivoit la côte jusqu'à Chambéri. Là, tout en me promenant je faisois ma priere, qui ne consistoit pas en un vain balbutiement de levres, mais dans une sincere élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me semble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'éleve à lui. Mes prieres étoient pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me séparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille; exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes & leur sort dans l'avenir. Du reste cet acte se passoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je savois qu'auprès du Dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les seuls dont l'œil & le cœur ne se lassent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman; quand je voyois son contrevent ouvert, je tressaillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avois appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embrasser

dans son lit souvent encore à moitié endormie, & cet embrassement aussi pur que tendre tiroit de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeûnés & je préfere infiniment l'usage d'Angleterre & de Suisse, où le déjeûné est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la logique de Port-Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin renonçant encore à cette méthode j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité ; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque Auteur je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les

comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sais; mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur; & quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile, & de jurer *in verba magistri*.

Je passois de-là à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas, & de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide* qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées; je préférai la géométrie du Pere *Lami* qui dès-lors devint un de mes Auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algebre suivoit, & ce fut toujours le Pere *Lami* que je pris pour guide; quand je fus plus avancé je pris la science du calcul du Pere *Reynaud*, puis son analyse démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer sans voir ce qu'on fait; & il me sembloit que

résoudre un probléme de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La premiere fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit composé du quarré de chacune de ses parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algebre en n'y considérant que la quantité abstraite; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de regles, & en apprenant la derniere, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire, & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice je suis parvenu à lire assez couramment les Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue; ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre incon-

vénient conséquent à cette maniere d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les regles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers & en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers qui est l'hexamêtre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis quand j'étois en doute si une syllabe étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes, à cause des altérations permises par les regles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvéniens, & sur-tout une peine incroyable. Je sais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi je quittois mes livres, & si le dîné n'étoit pas prêt, j'allois faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine quand il faisoit beau, nous allions derriere la maison prendre le café dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre, & qui nous

en faiſoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin : c'étoient des abeilles. Je ne manquois gueres, & ſouvent Maman avec moi d'aller leur rendre viſite ; je m'intéreſſois beaucoup à leur ouvrage, je m'amuſois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuiſſes quelquefois ſi chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curioſité me rendit indiſcret, & elles me piquerent deux ou trois fois ; mais enſuite nous fîmes ſi bien connoiſſance, que quelque près que je vinſſe elles me laiſſoient faire, & quelques pleines que fuſſent les ruches, prêtes à jetter leur eſſaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois ſur les mains, ſur le viſage, ſans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux ſe défient de l'homme & n'ont pas tort ; mais ſont-ils ſurs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient ſi grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuſer.

Je retournois à mes livres : mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amuſement. Je n'ai jamais pu ſupporter l'application du cabinet après mon dîné, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant ; mais ſans gêne & preſque ſans regle, à lire ſans étudier. La choſe que je ſuivois le plus exactement étoit l'hiſtoire & la géographie, & comme cela ne demandoit point de contention d'eſprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. *Pétau*, & je m'enfonçai dans les ténebres de la chronologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive, &

& je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie si j'avois eu des instrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, & de quelques observations grossieres faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer *à yeux nuds* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphere céleste pour étudier les constellations. J'avois attaché ce planisphere sur un chassis, & les nuits où le Ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon chassis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphere tourné en-dessous, & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets ; puis regardant alternativement le planisphere avec mes yeux, & les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles & à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terrasse ; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faisoit. Un soir des paysans passant assez tard, me virent dans un grotesque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit sur mon planisphere & dont ils ne voyoient pas la cause, parce que la lumiere étoit cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les rassurer : un chapeau clabaud par-dessus mon

bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier, & comme il étoit près de minuit ils ne douterent point que ce ne fût le commencement du sabat. Peu curieux d'en voir davantage ils se sauverent très-alarmés, éveillerent leurs voisins pour leur conter leur vision, & l'histoire courut si bien que dès le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabat se tenoit chez M. *Noiret*. Je ne sais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des paysans témoin de mes conjurations n'en eût le même jour porté sa plainte à deux Jésuites qui venoient nous voir, & qui sans savoir de quoi il s'agissoit les désabuserent par provision. Ils nous conterent l'histoire, je leur en dis la cause, & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive que j'observerois désormais sans lumiere & que j'irois consulter le planisphere dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la montagne* ma magie de Venise trouveront, je m'assure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être sorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres; car ils avoient toujours la préférence, & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un paysan; mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit gueres alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à la fois deux ouvrages, & par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec

une peine incroyable j'étudiois & repaſſois tout en travaillant. Je ne ſais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu ſtupide. Il faut que j'aye appris & rappris bien vingt fois les éclogues de Virgile, dont je ne ſais pas un ſeul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter par-tout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre choſe je poſois mon livre au pied d'un arbre ou ſur la haie; par-tout j'oubliois de le reprendre, & ſouvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébêté, tout occupé que j'étois ſans ceſſe à marmoter quelque choſe entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire étant ceux que je liſois le plus fréquemment m'avoient rendu demi-Janséniſte, & malgré toute ma confiance leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que juſques-là j'avois très-peu craint troubloit peu-à-peu ma ſécurité, & ſi Maman ne m'eût tranquilliſé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleverſé. Mon confeſſeur, qui étoit auſſi le ſien, contribuoit pour ſa part à me maintenir dans une bonne aſſiette. C'étoit le Pere *Hemet*, Jéſuite, bon & ſage vieillard dont la mémoire me ſera toujours en vénération. Quoique Jéſuite, il avoit la ſimplicité d'un enfant, & ſa morale moins relâchée que douce étoit préciſément ce qu'il me falloit pour balancer les triſtes impreſſions du Janſéniſme. Ce bon homme & ſon compagnon le pere *Coppier*, venoient

ſouvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & aſſez long pour des gens de leur âge. Leurs viſites me faiſoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames ; car ils étoient trop vieux alors pour que je les préſume en vie encore aujourd'hui. J'allois auſſi les voir à Chambéri, je me familiariſois peu-à-peu avec leur maiſon ; leur bibliothéque étoit à mon ſervice ; le ſouvenir de cet heureux tems ſe lie avec celui des Jéſuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre, & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuſe, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr ſincérement.

Je voudrois ſavoir s'il paſſe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui paſſent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on la puiſſe mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore ſouvent. Je me demandois : en quel état ſuis-je ? Si je mourois à l'inſtant-même, ſerois-je damné ? Selon mes Janséniſtes la choſe étoit indubitable; mais ſelon ma conſcience il me paroiſſoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude j'avois recours pour en ſortir aux expédiens les plus riſibles, & pour leſquels je ferois volontiers enfermer un homme ſi je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce triſte ſujet je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adreſſe ordinaire, c'eſt-à-dire, ſans preſque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'aviſai de m'en faire une eſpece de pronoſtic pour calmer mon in-

quiétude. Je me dis, je m'en vais jetter cette pierre contre l'arbre qui eſt vis-à-vis de moi. Si je le touche, ſigne de ſalut; ſi je le manque, ſigne de damnation. Tout en diſant ainſi je jette ma pierre d'une main tremblante & avec un horrible battement de cœur, mais ſi heureuſement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'étoit pas difficile; car j'avois eu ſoin de le choiſir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon ſalut. Je ne ſais en me rappellant ce trait ſi je dois rire ou gémir ſur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez ſurement, félicitez-vous, mais n'inſultez pas à ma miſere; car je vous jure que je la ſens bien.

Au reſte ces troubles, ces alarmes, inſéparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois aſſez tranquille, & l'impreſſion que l'idée d'une mort prochaine faiſoit ſur mon ame, étoit moins de la triſteſſe qu'une langueur paiſible, & qui même avoit ſes douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une eſpece d'exhortation que je me faiſois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve aſſez de courage en ſoi pour enviſager la mort, & ſans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'eſprit durant ma vie. Que j'avois bien raiſon! Un preſſentiment me faiſoit craindre de vivre pour ſouffrir. Il ſembloit que je prévoyois le ſort qui m'attendoit ſur mes vieux jours. Je n'ai jamais été ſi près de la ſageſſe que durant cette heureuſe époque. Sans grands remords ſur le paſſé; délivré des ſoucis de l'avenir, le ſentiment qui dominoit conſtamment dans mon ame étoit de jouir du préſent.

Les dévots ont pour l'ordinaire une petite ſenſualité très-vive qui leur fait ſavourer avec délices les plaiſirs innocens qui leur ſont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne ſais pourquoi, ou plutôt je le ſais bien. C'eſt qu'ils envient aux autres la jouiſſance des plaiſirs ſimples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le ſatisfaire en ſureté de conſcience. Mon cœur neuf encore ſe livroit à tout avec un plaiſir d'enfant, ou plutôt, ſi je l'oſe dire, avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouiſſances ont la ſérénité de celles du paradis. Des dînés faits ſur l'herbe à Montagnole, des ſoupés ſous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faiſoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaiſir que moi. Des promenades plus ſolitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire ; un jour de St. Louis, dont Maman portoit le nom. Nous partîmes enſemble & ſeuls de bon matin après la meſſe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maiſon. J'avois propoſé d'aller parcourir la côte oppoſée à celle où nous étions, & que nous n'avions point viſitée encore. Nous avions envoyé nos proviſions d'avance, car la courſe devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & graſſe ne marchoit pas mal ; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au ſoleil & ſouvent à l'ombre, nous repoſant de tems en tems, & nous oubliant des heures entieres ; cauſant de nous, de notre union, de la

douceur de notre sort, & faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout sembloit conspirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu; point de poussiere, & des ruisseaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles; l'air étoit pur, l'horison sans nuages; la sérénité régnoit au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un paysan & partagé avec sa famille qui nous bénissoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre café, Maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amuserent beaucoup & qui devoient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'étoit pas venu; j'étois distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diversion aux fleurs & aux plantes. La situation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé me rappellerent l'espece de rêve que tout éveillé j'avois fait à Annecy sept ou huit ans auparavant & dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement j'embrassai cette chere amie. Maman, Maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis long-tems, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grace à vous, est à son comble, puisse-t-il ne pas décliner désormais! Puisse-t-il durer aussi long-tems que j'en conserverai le goût! il ne finira qu'avec moi.

Ainſi coulerent mes jours heureux, & d'autant plus heureux que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'enviſageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la ſource de mes ſoucis fût abſolument tarie; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux ſur des objets utiles, afin qu'elle portât ſon remede avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédiſſoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des ſoins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit ſur cela des connoiſſances dont elle faiſoit uſage avec plaiſir. Non contente de ce qui dépendoit de la maiſon qu'elle avoit priſe, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin portant ſon humeur entreprenante ſur des objets d'agriculture, au lieu de reſter oiſive dans ſa maiſon, elle prenoit le train de devenir bientôt une groſſe fermiere. Je n'aimois pas trop à la voir ainſi s'étendre, & je m'y oppoſois tant que je pouvois; bien ſûr qu'elle ſeroit toujours trompée, & que ſon humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépenſe au-delà du produit. Toutefois je me conſolois en penſant que ce produit du moins ne ſeroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entrepriſes qu'elle pouvoit former, celle-là me paroiſſoit la moins ruineuſe, & ſans y enviſager comme elle un objet de profit, j'y enviſageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaiſes affaires & des eſcrocs. Dans cette idée je deſirois ardemment de recouvrer autant de force & de ſanté qu'il m'en falloit pour veiller à ſes affaires, pour être piqueur de ſes ouvriers ou ſon premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faiſoit faire, m'arrachant

ſouvent

ſouvent à mes livres, & me diſtraiſant ſur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver ſuivant *Barillot* revenant d'Italie m'apporta quelques livres, entr'autres le Bontempi & la Cartella per muſica du P. *Banchieri* qui me donnerent du goût pour l'hiſtoire de la muſique & pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* reſta quelque tems avec nous, & comme j'étois majeur depuis pluſieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems ſuivant à Geneve redemander le bien de ma mere ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on ſût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été réſolu. J'allai à Geneve, mon pere y vint de ſon côté. Depuis long-tems il y revenoit ſans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé ſon décret : mais comme on avoit de l'eſtime pour ſon courage & du reſpect pour ſa probité, on feignoit d'avoir oublié ſon affaire, & les magiſtrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoiſie, en lui rappellant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés ſur mon changement de religion ; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve ſont à cet égard moins dures que celles de Berne, où, quiconque change de religion, perd non-ſeulement ſon état mais ſon bien. Le mien ne me fut donc pas diſputé, mais ſe trouva, je ne ſais comment, réduit à fort peu de choſe. Quoiqu'on fût à-peu-près ſûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres ſuffiſans pour réclamer ſa part, & je la laiſſai ſans regret

pour aider à vivre à mon pere qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de juſtice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres & je volai porter le reſte aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, & le moment où je dépoſai cet argent dans ſes mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette ſimplicité des belles ames qui faiſant ces choſes-là ſans effort, les voyent ſans admiration. Cet argent fut employé preſque tout entier à mon uſage, & cela avec une égale ſimplicité. L'emploi en eût exactement été le même s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma ſanté ne ſe rétabliſſoit point. Je dépériſſois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un ſquelette. Mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes, j'étois continuellement oppreſſé, & ma foibleſſe enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir; je ne pouvois preſſer le pas ſans étouffer, je ne pouvois me baiſſer ſans avoir des vertiges, je ne pouvois ſoulever le plus léger fardeau; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme auſſi remuant que moi. Il eſt certain qu'il ſe mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs ſont les maladies des gens heureux; c'étoit la mienne: les pleurs que je verſois ſouvent ſans raiſon de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiſeau; l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait pour ainſi dire extravaguer la ſenſibilité. Nous ſommes ſi peu faits pour être heureux ici-bas qu'il faut néceſſairement

que l'ame ou le corps souffrent quand ils ne souffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieusement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, sans qu'on pût dire où la cause du mal avoit son vrai siége. Dans la suite, malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs, & maintenant que j'écris ceci, infirme & presque sexagénaire, accablé de douleurs de toute espece, je me sens pour souffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, & passant en revue la multitude & le jeu des pieces qui composoient ma machine, je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour ; loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je pusse encore vivre, & je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avois pas été malade je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré ; la fantaisie de guérir : c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur, & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnable-

ment je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. *Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en fournit le moyen. Maman loin de m'en détourner m'y exhorte; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatigant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans cinq ou six autres chaises arriverent à la file après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étoient le cortege d'une nouvelle mariée appellée Madame de***. Avec elle étoit une autre femme appellée Madame *N****, moins jeune & moins belle que Madame de***, mais non moins aimable, & qui de Romans où s'arrêtoit celle-ci devoit poursuivre sa route jusqu'au***. près le Pont du St. Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoissance ne fut pas si-tôt faite avec des femmes brillantes & la suite qui les entouroit: mais enfin suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges,

& ſous peine de paſſer pour un loup-garou, forcé de me préſenter à la même table, il falloit bien que cette connoiſſance ſe fît; elle ſe fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu; car tout ce fracas ne convenoit gueres à un malade & ſur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curioſité rend ces coquines de femmes ſi inſinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainſi arriva de moi. Madame de***. trop entourée de ſes jeunes roquets, n'avoit gueres le tems de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine, puiſque nous allions nous quitter; mais Madame *N****, moins obſédée, avoit des proviſions à faire pour ſa route : voilà Madame *N****. qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jaques*, ou plutôt adieu la fievre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me reſterent & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma ſanté fut le premier texte de notre connoiſſance. On voyoit que j'étois malade, on ſavoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manieres n'annonçaſſent pas un débauché; car il fut clair dans la ſuite, qu'on ne m'avoit pas ſoupçonné d'aller y faire un tour de caſſerolle. Quoique l'état de maladie ne ſoit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéreſſant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient ſavoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles; elles s'informoient comment j'avois paſſé la nuit. Une fois, ſelon ma louable coutume de parler ſans penſer, je répondis que je ne ſavois pas. Cette réponſe

leur fit croire que j'étois fou; elles m'examinerent davantage, & cet examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Madame de***. dire à son amie : il manque de monde, mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En se familiarisant il falloit parler de soi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarrassoit; car je sentois très-bien que parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne sais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de***. qui étoit là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus, & d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec M. *Dudding*. Il me parla du Roi Jaques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois sur les épines. Je ne savois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les Gazettes; cependant je fis de ce peu si bon usage que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue angloise dont je ne savois pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenoit & voyoit à regret le moment de se quitter. Nous faisions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à St. Marcellin; Madame *N****. voulut aller à la messe, j'y fus avec elle; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste & recueillie, elle me crut dévot & prit de moi la plus mauvaise opinion du

monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut ensuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression, ou plutôt Madame *N****. en femme d'expérience & qui ne se rebutoit pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de présumer de ma figure, je crus qu'elle se moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut sorte de bêtises que je ne fisse ; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame *N****. tint bon, me fit tant d'agaceries & me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins sot eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoit davantage, étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois & je lui disois en soupirant : ah ! que tout cela n'est-il vrai ! je serois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie ; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Madame de***. & sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame *N****. le Marquis de***. & moi. Le Marquis quoique malade & grondeur, étoit un assez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Madame *N****. cachoit si peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plutôt que moi-même, & ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux

bontés de la Dame, si par un travers d'esprit dont moi seul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me persiffler. Cette sotte idée acheva de me renverser la tête, & me fit faire le plus plat personnage, dans une situation où, mon cœur étant réellement pris m'en pouvoit dicter un assez brillant. Je ne conçois pas comment Madame *N****. ne se rebuta pas de ma maussaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'esprit qui savoit discerner son monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre, & ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville à St. Jaques, je me souviendrai toujours de cette auberge ainsi que de la chambre que Madame *N****. y occupoit. Après le dîné elle voulut se promener; elle savoit que le Marquis n'étoit pas allant : c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes complaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton si tendre, me pressant quelquefois contre son cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une stupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier si elle parloit sérieusement. Ce qu'il y avoit d'impayable étoit que j'étois moi-même excessivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la premiere

jeuneſſe, & elle ménageoit ſes agaceries avec tant d'art qu'elle auroit ſéduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aiſe & toujours ſur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenſer ou de déplaire ; la frayeur plus grande encore d'être hué, ſifflé, berné, de fournir une hiſtoire à table, & d'être complimenté ſur mes entrepriſes par l'impitoyable Marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma ſotte honte, & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au ſupplice ; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon dont je ſentois tout le ridicule en ſi beau chemin ; ne ſachant plus quelle contenance tenir ni que dire, je me taiſois ; j'avois l'air boudeur ; enfin je faiſois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureuſement Madame *N****. prit un parti plus humain. Elle interrompit bruſquement ce ſilence en paſſant un bras autour de mon cou, & dans l'inſtant ſa bouche parla trop clairement ſur la mienne pour me laiſſer mon erreur. La criſe ne pouvoit ſe faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a preſque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes ſens, mon cœur & ma bouche n'ont ſi bien parlé ; jamais je n'ai ſi pleinement réparé mes torts, & ſi cette petite conquête avoit coûté des ſoins à Madame *N****. j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans je ne me rappellerois jamais ſans plaiſir le ſouvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune ; mais n'étant

non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans sa figure qui empêchât son esprit & ses graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le visage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ses raisons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout son prix. On pouvoit la voir sans l'aimer, mais non pas la posséder sans l'adorer, & cela prouve, ce me semble, qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt & trop vif pour être excusable, mais où le cœur entroit du moins autant que les sens, & durant le tems court & délicieux que je passai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'imposoit, que quoique sensuelle & voluptueuse elle aimoit encore mieux ma santé que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins sur moi : au contraire il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux transi, martyr des rigueurs de sa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un sourire, un regard qui pût me faire soupçonner qu'il nous eût devinés, & je l'aurois cru notre dupe, si Madame *N****. qui voyoit mieux que moi ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme; & en effet on ne sauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni se comporter plus poliment qu'il fit toujours même envers moi, sauf ses plaisanteries, sur-tout depuis mon succès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être & me supposoit moins sot que je ne l'avois paru ; il se trompoit comme on a vu, mais n'importe ; je profitois de son

erreur, & il eſt vrai qu'alors les rieurs étant pour moi je prêtois le flanc de bon cœur & d'aſſez bonne grace à ſes épigrammes, & j'y ripoſtois quelquefois même aſſez heureuſement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame *N****. de l'eſprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une ſaiſon de bonne chere. Nous la faiſions par-tout excellente, grace aux bons ſoins du Marquis. Je me ſerois pourtant paſſé qu'il les étendît juſqu'à nos chambres ; mais il envoyoit devant ſon laquais pour les retenir, & le coquin, ſoit de ſon chef, ſoit par l'ordre de ſon maître, le logeoit toujours à côté de Madame *N****. & me fourroit à l'autre bout de la maiſon ; mais cela ne m'embarraſſoit gueres, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuſe dura quatre ou cinq jours pendant leſquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, ſans aucun mélange de peines ; ce ſont les premieres & les ſeules que j'aye ainſi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame *N****. de ne pas mourir ſans avoir connu le plaiſir.

Si ce que je ſentois pour elle n'étoit pas préciſément de l'amour, c'étoit du moins un retour ſi tendre pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une ſenſualité ſi brûlante dans le plaiſir & une intimité ſi douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la paſſion ſans en avoir le délire qui tourne la tête & fait qu'on ne ſait pas jouir. Je n'ai ſenti l'amour vrai qu'une ſeule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois

aimé & comme j'aimois Madame de *Warens* ; mais c'étoit pour cela même que je la possédois cent fois mieux. Près de Maman, mon plaisir étoit toujours troublé par un sentiment de tristesse, par un secret serrement de cœur que je ne surmontois pas sans peine ; au lieu de me féliciter de la posséder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame *N****. au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes sens avec joie, avec confiance, je partageois l'impression que je faisois sur les siens ; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, & pour tirer de-là dequoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis qui étoit du pays ; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar, & dès-lors Madame *N****. établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, & je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette maniere, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une visite qui lui attira des importunités désolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêcherent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & sous le plus beau ciel du monde. Oh ! ces trois jours ! J'ai dû les regretter quelquefois ; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il

fallut nous féparer, & j'avoue qu'il en étoit tems; non que je fuffe raffafié ni prêt à l'être ; je m'attachois chaque jour davantage ; mais malgré toute la difcrétion de la Dame, il ne me reftoit gueres que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puifque ce régime me faifoit du bien j'en uferois, & que j'irois paffer l'hiver au ***. fous la direction de Madame *N****. Je devois feulement refter à Montpellier cinq ou fix femaines, pour lui laiffer le tems de préparer les chofes de maniere à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples inftructions fur ce que je devois favoir, fur ce que je devois dire, fur la maniere dont je devois me comporter. En attendant nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & férieufement du foin de ma fanté; m'exhorta de confulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prefcriroient, & fe chargea, quelque févere que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je ferois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit fincérement, car elle m'aimoit : elle m'en donna mille preuves plus fures que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageois pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre féparation me forcer de partager fa bourfe qu'elle apportoit de Grenoble affez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, & lui laiffant, ce me femble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route en la recommençant dans mes fouvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne

chaiſe pour y rêver plus à mon aiſe aux plaiſirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne penſois qu'au***. & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame *N****. & ſes entours. Tout le reſte de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans leſquels Madame *N****. étoit entrée pour me faire d'avance une idée de ſa demeure, de ſon voiſinage, de ſes ſociétés, de toute ſa maniere de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-ſouvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans paſſés; elle étoit vive, charmante, & d'un caractere aimable. On m'avoit promis que j'en ſerois careſſé, je n'avois pas oublié cette promeſſe, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiſelle *N****. traiteroit le bon ami de ſa Maman. Tels furent les ſujets de mes rêveries depuis le Pont St. Eſprit juſqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'euſſe vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient conſtruit. Pour le coup l'objet paſſa mon attente, & ce fut la ſeule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aſpect de ce ſimple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il eſt au milieu d'un déſert où le ſilence & la ſolitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On ſe demande quelle force a tranſporté ces pierres énormes ſi loin de toute carriere, & a réuni les bras de tant de

milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun? Je parcourus les trois étages de ce ſuperbe édifice que le reſpect m'empêchoit preſque d'oſer fouler ſous mes pieds. Le retentiſſement de mes pas ſous ces immenſes voûtes me faiſoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un inſecte dans cette immenſité. Je ſentois tout en me faiſant petit, je ne ſais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me diſois en ſoupirant: que ne ſuis-je né Romain! Je reſtai là pluſieurs heures dans une contemplation raviſſante. Je m'en revins diſtrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame *N****. Elle avoit bien ſongé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'aviſe jamais de tout.

A Nîmes j'allai voir les Arênes; c'eſt un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impreſſion, ſoit que mon admiration ſe fût épuiſée ſur le premier objet, ſoit que la ſituation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaſte & ſuperbe Cirque eſt entouré de vilaines petites maiſons, & d'autres maiſons plus petites & plus vilaines encore en rempliſſent l'Arêne, de ſorte que le tout ne produit qu'un effet diſparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaiſir & la ſurpriſe. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu & conſervé avec toute la décence & la propreté poſſibles, & qui par cela même me fit une impreſſion plus forte & plus agréable. Les François n'ont ſoin de rien & ne reſpectent aucun monument. Ils ſont tout feu pour

entreprendre & ne savent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point, & ma sensualité mise en exercice s'étoit si bien éveillée que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chere, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret le plus estimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient su tirer parti de son heureuse situation pour le tenir abondamment approvisionné & avec choix. C'étoit réellement une chose curieuse de trouver dans une maison seule & isolée au milieu de la campagne, une table fournie en poisson de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, servie avec ces attentions & ces soins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq sous. Mais le Pont-de-Lunel ne resta pas long-tems sur ce pied, & à force d'user sa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade; je m'en souvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me restoient, & quoique l'habitude m'y rendît moins sensible, c'en étoit assez pour se croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout-d'un-coup. En effet ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faisoient plus souffrir l'esprit que le corps dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que distrait par des passions vives je ne songeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le sentois si-tôt que j'étois de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de Madame *N****. & au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres, sur-tout M. *Fizes*, & pour surabondance de précaution

précaution je me mis en penſion chez un médecin. C'étoit un Irlandois appellé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table aſſez nombreuſe d'étudians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* ſe contentoit d'une penſion honnête pour la nourriture & ne prenoit rien de ſes penſionnaires pour ſes ſoins comme médecin. Il ſe chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller ſur ma ſanté. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime ; on ne gagnoit pas d'indigeſtions à cette penſion-là, & quoique je ne ſois pas fort ſenſible aux privations de cette eſpece, les objets de comparaiſon étoient ſi proches que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même, que *M****. étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mouroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeuneſſe étoit fort gaie, cette maniere de vivre me fit du bien réellement & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je paſſois la matinée à prendre des drogues, ſur-tout, je ne ſais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame *N****. car la correſpondance alloit ſon train, & *Rouſſeau* ſe chargeoit de retirer les lettres de ſon ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans ; on ſe raſſembloit, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous juſqu'au ſoir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas ; je n'en avois ni la force ni l'adreſſe, mais je pariois, & ſuivant avec l'in-

térêt du pari, nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faiſois un exercice agréable & ſalutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors de la ville. Je n'ai pas beſoin de dire que ces goûtés étoient gais, mais j'ajouterai qu'ils étoient aſſez décens, quoique les filles du cabaret fuſſent jolies. M. *Fitz-Moris* grand joueur de mail, étoit notre préſident, & je puis dire malgré la mauvaiſe réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeuneſſe, qu'il ne ſeroit aiſé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte ſi aiſément à un train de vie quand il eſt volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians pluſieurs Irlandois, avec leſquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois par précaution pour le ***. car le tems approchoit de m'y rendre. Madame *N****. m'en preſſoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire & me traitoient ſur ce pied, avec leur ſquine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philoſophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la meſure des poſſibles. Ces Meſſieurs ne connoiſſoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade : car comment ſuppoſer que des Docteurs ne ſuſſent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuſer & me faire manger mon argent, & jugeant que leur ſubſtitut

du * * *. feroit cela tout auſſi bien qu'eux, mais plus agréablement, je réſolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette ſage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après ſix ſemaines ou deux mois de ſéjour dans cette ville, où je laiſſai une douzaine de louis ſans aucun profit pour ma ſanté ni pour mon inſtruction, ſi ce n'eſt un cours d'anatomie commencé ſous M. *Fitz-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on diſſéquoit, & qu'il me fut impoſſible de ſupporter.

Mal à mon aiſe au-dedans de moi ſur la réſolution que j'avois priſe, j'y réfléchiſſois en m'avançant toujours vers le Pont St. Eſprit, qui étoit également la route du * * *. & de Chambéri. Les ſouvenirs de Maman & ſes lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame *N* * * *. réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma premiere route. Ils devinrent ſi vifs au retour que, balançant l'amour du plaiſir, ils me mirent en état d'écouter la raiſon ſeule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer je pouvois être moins heureux que la premiere fois; il ne falloit dans tout le * * *. qu'une ſeule perſonne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui ſût leur langue, pour me démaſquer. La famille de Madame *N* * * *. pouvoit ſe prendre de mauvaiſe humeur contre moi, & me traiter peu honnêtement. Sa fille à laquelle malgré moi je penſois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faiſoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mere,

chercher à corrompre sa fille, à lier le plus déteſtable commerce, à mettre la diſſention, le déshonneur, le ſcandale & l'enfer dans ſa maiſon? Cette idée me fit horreur, je pris bien la ferme réſolution de me combattre & de me vaincre ſi ce malheureux penchant venoit à ſe déclarer. Mais pourquoi m'expoſer à ce combat? Quel miſérable état de vivre avec la mere dont je ſerois raſſaſié, & de brûler pour la fille ſans oſer lui montrer mon cœur? Quelle néceſſité d'aller chercher cet état, & m'expoſer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaiſirs dont j'avois d'avance épuiſé le plus grand charme: car il eſt certain que ma fantaiſie avoit perdu ſa premiere vivacité. Le goût du plaiſir y étoit encore, mais la paſſion n'y étoit plus. A cela ſe mêloient des réflexions relatives à ma ſituation, à mes devoirs, à cette Maman ſi bonne, ſi généreuſe, qui déjà chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenſes, qui s'épuiſoit pour moi, & que je trompois ſi indignement. Ce reproche devint ſi vif qu'il l'emporta à la fin. En approchant du St. Eſprit, je pris la réſolution de brûler l'étape du * * *. & de paſſer tout droit. Je l'exécutai courageuſement, avec quelques ſoupirs, je l'avoue; mais auſſi avec cette ſatisfaction intérieure que je goûtois pour la premiere fois de ma vie de me dire, je mérite ma propre eſtime: je ſais préférer mon devoir à mon plaiſir. Voilà la premiere obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes ſi purs que j'avois adoptés il y avoit peu de tems; après les regles de ſageſſe & de vertu que je m'étois faites & que je m'étois ſenti ſi fier de ſuivre; la honte d'être ſi peu conſéquent à moi-

même, de démentir si-tôt & si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté : l'orgueil eut peut-être autant de part à ma résolution que la vertu; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'ame & de la disposer à en faire de meilleures : car telle est la foiblesse humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma résolution je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivresse avoit fait disparoître. Plein de bons sentimens & de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute; ne pensant qu'à régler désormais ma conduite sur les loix de la vertu, à me consacrer sans réserve au service de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas! La sincérité de mon retour au bien sembloit me promettre une autre destinée; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée, & quand mon cœur plein d'amour pour les choses bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeste qui devoit traîner à sa suite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de tems à Chaparillan, afin d'ar-

river juſte au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout ſon charme le plaiſir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réuſſi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une eſpece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois, & ces empreſſemens qui m'étoient ſi ſenſibles, valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois ſi je ne la verrois point ſur le chemin; le cœur me battoit de plus en plus à meſure que j'approchois. J'arrive eſſoufflé; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois perſonne dans la cour, ſur la porte, à la fenêtre; je commence à me troubler; je redoute quelque accident. J'entre; tout eſt tranquille; des ouvriers goûtoient dans la cuiſine; du reſte aucun apprêt. La ſervante parut ſurpriſe de me voir; elle ignoroit que je duſſe arriver. Je monte, je la vois enfin, cette chere Maman ſi tendrement, ſi vivement, ſi purement aimée; j'accours, je m'élance à ſes pieds. Ah! te voilà petit! me dit-elle en m'embraſſant : as-tu fait bon voyage? Comment te portes-tu? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai ſi elle n'avoit pas reçu ma lettre? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je; & l'éclairciſſement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoiſſois pour l'avoir vu déjà dans la maiſon avant mon départ : mais cette fois il y paroiſſoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place priſe.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud, ſon pere appellé *Vintzenried*, étoit concierge, ou ſoi-diſant capitaine du château de Chillon. Le fils de Monſieur le capitaine étoit garçon

perruquier, & couroit le monde en cette qualité quand il vint se présenter à Madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faisoit tous les passans, & sur-tout ceux de son pays. C'étoit un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau *Liandre*, mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes; ne nommant que la moitié des Marquises avec lesquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes, dont il n'eût aussi coiffé les maris. Vain, sot, ignorant, insolent; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence, & l'associé qui me fut offert après mon retour.

O! Si les ames dégagées de leurs terrestres entraves, voyent encore du sein de l'éternelle lumiere ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chere & respectable, si je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh! Combien votre aimable & doux caractere, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foiblesses, si l'on peut appeller ainsi les torts de votre seule raison? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices; votre conduite fut répréhensible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions qui étoient toujours en grand

nombre; il s'étoit fait le piqueur de ſes ouvriers. Auſſi bruyant que je l'étois peu, il ſe faiſoit voir & ſur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la baſſe-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paiſible & qui ne faiſoit point de bruit. Son grand plaiſir étoit de charger & charrier, de ſcier ou fendre du bois, on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne ſais de combien d'hommes il faiſoit le travail, mais il faiſoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en impoſa à ma pauvre Maman; elle crut ce jeune homme un tréſor pour ſes affaires. Voulant ſe l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui ſur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ſes ſentimens les plus conſtans, les plus vrais, ceux ſur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleverſement dans tout mon être! Qu'on ſe mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je careſſois ſi affectueuſement diſparurent; & moi qui depuis mon enfance ne ſavois voir mon exiſtence qu'avec la ſienne, je me vis ſeul pour la premiere fois. Ce moment fut affreux, ceux qui le ſuivirent furent toujours ſombres. J'étois jeune encore: mais ce doux ſentiment de jouiſſance & d'eſpérance qui vivifie la jeuneſſe me quitta pour jamais. Dès-lors l'être ſenſible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les triſtes reſtes d'une vie inſipide, & ſi quelquefois encore une image

de

de bonheur effleura mes desirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre, je sentois qu'en l'obtenant je ne serois pas vraiment heureux.

J'étois si bête & ma confiance étoit si pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman, qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me serois pas avisé d'en soupçonner la véritable cause, si elle ne me l'eût dite elle-même; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là; trouvant quant à elle là chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, & m'alléguant mes fréquentes absences, comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les vides. Ah, Maman, lui dis-je, le cœur serré de douleur, qu'osez-vous m'apprendre? Quel prix d'un attachement pareil au mien? Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chere? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces choses-là; que je ne perdrois rien, que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens, que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuroient les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentimens pour elle; jamais la sincérité, l'honnêteté de mon ame ne se firent

mieux ſentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ſes pieds, j'embraſſai ſes genoux en verſant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec tranſport; je vous aime trop pour vous avilir; votre poſſeſſion m'eſt trop chere pour la partager : les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis ſe ſont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conſerver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations; ſoyez-en toujours digne : il m'eſt plus néceſſaire encore de vous honorer que de vous poſſéder. C'eſt à vous, ô Maman, que je vous céde; c'eſt à l'union de nos cœurs que je ſacrifie tous mes plaiſirs. Puiſſai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime!

Je tins cette réſolution avec une conſtance digne, j'oſe le dire, du ſentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman ſi chérie que des yeux d'un véritable fils; & il eſt à noter que, bien que ma réſolution n'eût point ſon approbation ſecrete, comme je m'en ſuis trop apperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer, ni propos inſinuans, ni careſſes, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes ſavent uſer ſans ſe commettre, & qui manquent rarement de leur réuſſir. Réduit à me chercher un ſort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je paſſai bientôt à l'autre extrémité & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai ſi parfaitement que je parvins preſque à m'oublier moi-même. L'ardent deſir de la voir heureuſe à quelque prix que ce fût, abſorboit toutes mes affections : elle avoit beau ſéparer ſon bonheur du mien, je le voyois mien, en dépit d'elle.

Ainſi commencerent à germer avec mes malheurs les vertus dont la ſemence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées & qui n'attendoient pour éclorre que le ferment de l'adverſité. Le premier fruit de cette diſpoſition ſi déſintéreſſée, fut d'écarter de mon cœur tout ſentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit ſupplanté. Je voulus au contraire, & je voulus ſincérement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à ſon éducation, lui faire ſentir ſon bonheur, l'en rendre digne s'il étoit poſſible, & faire, en un mot, pour lui tout ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occaſion pareille. Mais la parité manquoit entre les perſonnes. Avec plus de douceur & de lumieres, je n'avois pas le ſang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractere qui en impoſoit, & dont j'aurois eu beſoin pour réuſſir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnoiſſance; ſur-tout le ſentiment du beſoin que j'avois de ſes ſoins & l'ardent deſir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maiſon, & meſurant les ſervices qu'il y croyoit rendre ſur le bruit qu'il y faiſoit, il regardoit ſes haches & ſes pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort; mais il partoit delà pour ſe donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payſans du Gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son

nom de *Vintzenried*, ne lui paroiſſant pas aſſez noble, il le quitta pour celui de Monſieur de *Courtilles*, & c'eſt ſous ce dernier nom qu'il a été connu depuis à Chambéri, & en Maurienne où il s'eſt marié.

Enfin tant fit l'illuſtre perſonnage qu'il fut tout dans la maiſon & moi rien. Comme lorſque j'avois le malheur de lui déplaire c'étoit Maman, & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'expoſer à ſes brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il deſiroit, & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il rempliſſoit avec une fierté ſans égale, il falloit que je fuſſe là ſpectateur oiſif & tranquille admirateur de ſa proueſſe. Ce garçon n'étoit pourtant pas abſolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman parce qu'il étoit impoſſible de ne la pas aimer: il n'avoit même pas pour moi de l'averſion, & quand les intervalles de ſes fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois aſſez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un ſot, après quoi il n'en faiſoit pas moins de nouvelles ſottiſes. Il avoit d'ailleurs une intelligence ſi bornée & des goûts ſi bas, qu'il étoit difficile de lui parler raiſon & preſque impoſſible de ſe plaire avec lui. A la poſſeſſion d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre vieille, rouſſe, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant ſervice, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manége, & j'en fus outré d'indignation: mais je m'apperçus d'une autre choſe qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'alors. Ce fut le refroidiſſement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée, & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qu'il en résulte pour elles-mêmes que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle & si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'estime. Dès-lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à se plaindre du nouveau venu; quand ils étoient bien ensemble, j'entrois peu dans ses confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une maniere d'être dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore, mais elle ne lui faisoit plus besoin, & j'aurois passé des jours entiers sans la voir, qu'elle ne s'en seroit pas apperçue.

Insensiblement je me sentis isolé & seul dans cette même maison dont auparavant j'étois l'ame, & où je vivois pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me séparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux mêmes qui l'habitoient, & pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermai avec mes livres, ou bien j'allois soupirer & pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloigne-

ment de cœur d'une femme qui m'étoit ſi chere irritoient ma douleur, & qu'en ceſſant de la voir je m'en ſentirois moins cruellement ſéparé. Je formai le projet de quitter ſa maiſon; je le lui dis, & loin de s'y oppoſer elle le favoriſa. Elle avoit à Grenoble une amie appellée Madame *Deybens*, dont le mari étoit ami de M. de *Mably* grand Prévôt à Lyon. M. *Deybens* me propoſa l'éducation des enfans de M. de *Mably*: j'acceptai, & je partis pour Lyon ſans laiſſer ni preſque ſentir le moindre regret d'une ſéparation, dont auparavant la ſeule idée nous eût donné les angoiſſes de la mort.

J'avois à-peu-près les connoiſſances néceſſaires pour un Précepteur & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je paſſai chez M. de *Mably* j'eus le tems de me déſabuſer. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier ſi l'emportement n'y eût mêlé ſes orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réuſſir mes ſoins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable quand les choſes alloient de travers. Quand mes éleves ne m'entendoient pas j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués : ce n'étoit pas le moyen de les rendre ſavans & ſages. J'en avois deux; ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de 8 à 9 ans appellé *Ste. Marie*, étoit d'une jolie figure, l'eſprit aſſez ouvert, aſſez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet appellé *Condillac* paroiſſoit preſque ſtupide, muſard, têtu comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux ſujets je n'avois pas beſogne faite. Avec de la patience & du ſang-froid peut-être aurois-je pu réuſſir; mais faute de

l'une & de l'autre je ne fis rien qui vaille, & mes éleves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'assiduité, mais je manquois d'égalité, sur-tout de prudence. Je ne savois employer auprès d'eux que trois instrumens, toujours inutiles & souvent pernicieux auprès des enfans; le sentiment, le raisonnement, la colere. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste. Marie* jusqu'à pleurer, je voulois l'attendrir lui-même comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur : tantôt je m'épuisois à lui parler raison comme s'il avoit pu m'entendre, & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils, je le prenois tout de bon pour raisonnable, parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarrassant; parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, & d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur; alors c'étoit lui qui étoit le sage & c'étoit moi qui étoit l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentois; j'étudiois l'esprit de mes éleves, je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aye été la dupe de leurs ruses: mais que me servoit de voir le mal, sans savoir appliquer le remede? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réussissois à rien, & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réussissois gueres mieux pour moi que pour mes éleves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manieres & de me donner le ton du monde; elle y prit quelques soins & voulut que j'apprisse à faire les honneurs de sa maison; mais

je m'y pris si gauchement, j'étois si honteux, si sot qu'elle se rebuta & me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir selon ma coutume amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s'en apperçût, mais je n'osai jamais me déclarer; elle ne se trouva pas d'humeur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes soupirs, dont même je m'ennuyai bientôt voyant qu'ils n'aboutissoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries, parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs, les principes élevés que je m'étois faits devoient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses, & il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été: mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche; je croyois savoir bien coller le vin, je m'en vantai; on me confia celui-là; je le collai & le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, & l'occasion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & presque insulter

le

le maître de la maiſon. En acheter moi-même, je n'oſai jamais. Un beau Monſieur l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela ſe pouvoit-il? Enfin je me rappellai le pis-aller d'une grande Princeſſe à qui l'on diſoit que les payſans n'avoient pas de pain, & qui répondit, qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir là! Sorti ſeul à ce deſſein je parcourois quelquefois toute la ville & paſſois devant trente pâtiſſiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une ſeule perſonne dans la boutique, & que ſa phyſionomie m'attirât beaucoup pour que j'oſaſſe franchir le pas. Mais auſſi quand j'avois une fois ma chere petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faiſois-là tout ſeul en liſant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaiſie au défaut d'un tête-à-tête. C'eſt le ſupplément de la ſociété qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'eſt comme ſi mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été diſſolu ni crapuleux, & ne me ſuis enivré de ma vie. Ainſi mes petits vols n'étoient pas fort indiſcrets : cependant ils ſe découvrirent; les bouteilles me décelerent. On ne m'en fit pas ſemblant; mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* ſe conduiſit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme, qui ſous un air auſſi dur que ſon emploi avoit une véritable douceur de caractere & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, &, ce qu'on n'attendroit pas d'un Officier de Maréchauſſée, même très-humain. En ſentant ſon indulgence je

lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre & d'une situation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'essai durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit cela tout aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine, & cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus insupportable, étoit la comparaison continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté : c'étoit le souvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & sur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenoit des serremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant & à pied pour retourner auprès d'elle; pourvu que je la revisse encore une fois j'aurois été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je

quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma premiere jeunesse, & je me retrouve à ses pieds. Ah! j'y serois mort de joie si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle : mais je venois rechercher le passé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je resté demi-heure avec elle que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, & cela, sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant. L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeller incessamment tant de doux souvenirs, c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres j'y cherchois des distractions utiles, & sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir quand Maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis

les choſes dans ſa maiſon ſur le pied d'aller ſans empirer ; mais depuis moi tout étoit changé. Son Econome étoit un diſſipateur. Il vouloit briller : bon cheval, bon équipage ; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voiſins ; il faiſoit des entrepriſes continuelles en choſes où il n'entendoit rien. La penſion ſe mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette penſion ne tarderoit pas d'être ſaiſie & peut-être ſupprimée. Enfin je n'enviſageois que ruine & déſaſtres, & le moment m'en sembloit ſi proche que j'en ſentois d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma ſeule diſtraction. A force d'y chercher des remedes contre le trouble de mon ame, je m'aviſai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois, & revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtiſſant de nouveaux châteaux en Eſpagne, pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me ſentois pas aſſez ſavant & ne me croyois pas aſſez d'eſprit pour briller dans la république des lettres, & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui ſe préſenta m'inſpira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la muſique en ceſſant de l'enſeigner. Au contraire, j'en avois aſſez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme ſavant en cette partie. En réfléchiſſant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penſer que cette difficulté pouvoit bien venir de la choſe autant que de moi, ſachant

ſur-tout qu'en général apprendre la muſique, n'étoit pour perſonne une choſe aiſée. En examinant la conſtitution des ſignes je les trouvois ſouvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que j'avois penſé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorſqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la meſure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'eſprit, & je vis en y repenſant, que ces difficultés n'étoient pas inſurmontables. J'y rêvai avec ſuccès & je parvins à noter quelque muſique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande ſimplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite, & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne ſongeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en préſentant mon projet à l'Académie je ne fiſſe une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma réſolution fut priſe & exécutée. Enfin plein des idées magnifiques qui me l'avoient inſpirée, & toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoie avec mon ſyſtême de muſique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeuneſſe. J'en ai narré l'hiſtoire avec une fidélité dont mon cœur eſt content. Si dans la ſuite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchiſe, & c'étoit mon deſſein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever

bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors on saura pourquoi je me tais.

Fin du sixieme Livre.

